



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>







5^a - 699

BH FLL 18290

MERCURE

DE FRANCE,

DÉDIÉ AU ROI.

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

A V R I L, 1776.

PREMIER VOLUME.

Mobilitate viget. VIRGILE.



A P A R I S,

Chez LACOMBÉ, Libraire, rue Christine;
près la rue Dauphine.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

AVERTISSEMENT.

C'EST au Sieur LACOMBE libraire, à Paris, rue Christine, que l'on prie d'adresser, francs de port, les paquets & lettres, ainsi que les livres, les estampes, les pièces de vers ou de prose, la musique, les annonces, avis, observations, anecdotes, événemens singuliers, remarques sur les sciences & arts libéraux & mécaniques, & généralement tout ce qu'on veut faire connoître au Public, & tout ce qui peut instruire ou amuser le Lecteur. On prie aussi de marquer le prix des livres, estampes & pièces de musique.

Ce Journal devant être principalement l'ouvrage des amateurs des lettres & de ceux qui les cultivent, ils sont invités à concourir à sa perfection; on recevra avec reconnaissance ce qu'ils enverront au Libraire; on les nommera quand ils voudront bien le permettre, & leurs travaux, utiles au Journal, deviendront même un titre de préférence pour obtenir des récompenses sur le produit du Mercure.

L'abonnement du Mercure à Paris est de 24 liv; que l'on paiera d'avance pour seize volumes rendus francs de port.

L'abonnement pour la province est de 32 livres pareillement pour seize volumes rendus francs de port par la poste.

On s'abonne en tout temps.

Le prix de chaque volume est de 36 sols pour ceux qui n'ont pas souscrit, au lieu de 30 sols pour ceux qui sont abonnés.

On supplie Messieurs les Abonnés d'envoyer d'avance le prix de leur abonnement franc de port par la poste, ou autrement, au Sieur LACOMBE, libraire, à Paris, rue Christine.

*On trouve aussi chez le même Libraire les Journaux
suivans, port franc par la Poste.*

JOURNAL DES SAVANS, in-4°. ou in-12, 14 vol. à Paris,	16 liv.
Franc de port en Province,	20 l. 4 s.
JOURNAL DES BEAUX-ARTS. ET DES SCIENCES, 24 cahiers par an, à Paris,	12 l.
En Province,	15 l.
BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DES ROMANS, Ouvrage périodique, 16 vol. in-12. à Paris,	24 l.
En Province,	32 l.
LA FRANCE ILLUSTRÉE OU LE PLUTARQUE FRANÇOIS, 13 cahiers in-4°. avec des Portraits, par M. Turpin, prix,	30 liv.
GAZETTE UNIVERSELLE DE LITTÉRATURE, à Paris, port franc par la poste,	18 l.
JOURNAL ÉCCLÉSIASTIQUE, par M. l'Abbé Dinouart, 14 vol. par an, à Paris,	9 l. 16 s.
Et pour la Province, port franc par la poste,	14 l.
JOURNAL DES CAUSES CÉLÈBRES, 12 vol in-12 par an, à Paris,	18 l.
Et pour la Province,	24 l.
JOURNAL HISTORIQUE ET POLITIQUE DE GENÈVE, 36 cahiers par an, à Paris & en Province,	18 l.
LE SPECTATEUR FRANÇOIS, 15 cah. par an, à Paris,	9 l.
Et pour la Province,	12 l.
LA NATURE CONSIDÉRÉE, 52 feuilles par an, pour Paris & pour la Province,	12 l.
SUITE DE TRÈS-BELLES PLANCHES in-folio, ENLUMINÉES ET NON ENLUMINÉES, des trois règnes de l'Histoire Naturelle, avec l'explication, chaque cahier broché, prix,	30 l.
JOURNAL DES DAMES, 12 cahiers, de chacun 5 feuilles, par an, pour Paris,	12 l.
Et pour la Province,	15 l.
L'ESPAGNE LITTÉRAIRE, 24 cahiers par an, à Paris,	18 l.
En Province,	24 l.
JOURNAL LITTÉRAIRE de Berlin, 6 vol. in-12. par an; à Paris,	15 l.
JOURNAL DE LECTURE, ou choix de Littérature & de Morale, 12 parties in 12. dans l'espace de six mois, franc de port à Paris & en Province, prix par abonnement,	15 liv.

A ij

Nouveautés qui se trouvent chez le même Libraire,

Dictionnaire historique & géographique d'Italie, 2 vol. grand in-8°. rel. prix	12 l.
Histoire des progrès de l'esprit humain dans les sciences naturelles, in-8°. rel.	5 liv.
Préceptes sur la santé des gens de guerre, in-8°. rel.	5 liv.
De la Connoissance de l'Homme, dans son être & dans ses rapports, 2 vol. in-8°. rel.	12 l.
Traité économique & physique des Oiseaux de basse-cour, in-12 br.	2 l.
Dict. Diplomatique, in-8°. 2 vol. avec fig. br.	12 l.
Dict. Héraldique, fig. in-8°. br.	3 l. 15 s.
Révolutions de Russie, in-8°. rel.	2 l. 10 s.
Spéctacle des Beaux-Arts, rel.	2 l. 10 s.
Diction. Iconologique, in-8°. rel.	3 l.
Dict. Ecclef. & Canonique, 2 vol. in-8°. rel.	9 l.
Dict. des Beaux-Arts, in-8°. rel.	4 l. 10 s.
Abrégé chronol. de l'Hist du Nord, 2 vol. in-8°. rel.	12 l.
———— de l'Hist. Ecclésiastique, 3 vol. in-8°. rel.	18 l.
———— de l'Hist. d'Espagne & de Portugal, 2 vol. in-8°. rel.	12 l.
———— de l'Hist. Romaine, in-8°. rel.	6 l.
Théâtre de M. de Saint-Foix, nouvelle édition, 3 vol. brochés,	6 l.
Théâtre de M. de Sivry, vol. in-8°. br.	2 l.
Bibliothèque Grammat. in-8°. br.	2 l. 10 s.
Lettres nouvelles de M ^{de} de Sévigné, in 12 br.	2 l. 10 s.
Les mêmes, pet. format,	1 l. 16 s.
Poème sur l'Inoculation, vol. in-8°. br.	3 l.
Traité du Rakitis, ou l'art de redresser les enfans contrefaits, in-8°. br. avec fig.	4 l.
Eloge de la Fontaine, par M. de la Harpe, in-8°. br.	1 l. 4 s.
Les Muses Grecques, in-8°. br.	1 l. 16 s.
Les Odes Pythiques de Pindare, in-8°. br.	5 l.
Monumens érigés en France à la gloire de Louis XV, &c. in-fol. avec planches br. en carton,	24 l.
Mémoires sur les objets les plus importants de l'Architecture, in-4°. avec fig. br. en carton,	12 l.
Les Caractères modernes, 2 vol. br.	3 l.
Mémoire sur la Musique des Anciens, nouvelle édition, in 4°. br.	7 l.
Journal de Pierre le Grand, in-8°. br.	5 l.
L'Agriculture réduite à ses vrais principes, vol. in-12. broché,	5



MERCURE DE FRANCE.

AVRIL, 1776.

PIÈCES FUGITIVES

EN VERS ET EN PROSE.

ÉPITRE A LA PARESSE.

O DE MON CŒUR souveraine maîtresse,
A qui je dois mes plus heureux loisirs,
Inspire-moi, chere & douce Paresse !
Je veux chanter ta gloire & mes plaisirs,
Non, tu n'es point cette lourde Déesse
Qui de Mondor engourdit tous les sens ;

A iij

6 MERCURE DE FRANCE.

Et qui l'endort au sein de la mollesse.
Le Dieu du Pinde , aimable enchanteresse ,
Autour de toi rassemble ses enfans ;
Tous les beaux-arts t'environnent sans cesse.
Pour mieux charmer tes fortunés momens ,
Le tendre amour lui-même te carresse ;
Il vient sourire à tes jeux innocens ,
Et te remplir d'une tranquille ivresse.
Mais loin de toi les transports furieux
Dont cet enfant agite & trouble l'ame.
Plus pur , plus doux & plus délicieux ,
Le sentiment te pénètre & t'enflamme.
Pour toi l'Amour n'est point un séducteur ;
Tel qu'aux beaux jours de Saturne & de Rhée ,
Il est sans fard , il parle avec candeur :
De ses attraits la sageesse parée
Charme les yeux & s'empare du cœur.
C'est bien en vain que l'Amant de Julie ,
Toujours en proie à la mélancolie ,
Est consumé d'une fougueuse ardeur ;
Ah ! je le plains autant que je l'admire.
Que sert, hélas ! ce sublime délire ?
C'est moins l'amour qu'une aveugle fureur ,
Dont je frémis plus qu'elle ne m'attire.
J'aime bien mieux Philémon & Baucis ,
Tous les Bergers du naïf la Fontaine ,
Et de Gesner les Eglés , les Tyrcis ,
Que les accès d'un sombre évergumene ,

Qui m'inspirant une secrète horreur ,
S'il m'attendrit , plus souvent me fait peur *.
Je veux brûler d'une ardeur plus durable ,
Je veux choisir un guide plus aimable.
Suivons Eglé ; sa modeste douceur
Me fait chérir sa timide innocence.
Ah ! j'ai trouvé le repos de mon cœur !
Oui , je le sens s'ouvrir sans violence ,
Non à l'amour , mais à la bienveillance ,
Et réunir , par un accord heureux ,
Les sentimens , les plaisirs vertueux.
O mon Eglé ! le temps inexorable
Auroit en vain terni tous vos attraits ,
De vos vertus l'empreinte ineffaçable
Me charmeroit encore dans vos traits.
C'est mon amie & non pas ma maîtresse ,
Qui de mes chants sera le digne objet.
La belle Hélène arma toute la Grece ;
De guerre , hélas ! ce fut un beau sujet.
Guidé par toi , Parsille pacifique ,

* A Dieu ne plaise que j'ose attaquer M. Rousseau. Je respecte ses vertus , sa vieillesse & son génie. J'ai d'ailleurs éprouvé sa bienveillance. Je crois être de son avis en blâmant l'amour violent , & la Nouvelle-Héloïse en est , ce me semble , la censure encore plus que l'apologie. M. Rousseau nous avertit lui-même de préférer , pour le mariage , une physionomie qui inspire la bienveillance & non l'amour.

A iv

8 MERCURE-DE FRANCE.

Je ne veux plus adorer la beauté ,
Ni me livrer à son charme magique ;
De tout excès je suis épouvanté
L'ardent amour est sans doute énergique :
Mais consumé par son feu dévorant ,
Il brille , il meurt & s'éteint promptement.
D'un tel effort l'ame toute épuisée ,
Bientôt se ferme aux plus doux sentimens ,
Et jouit moins , plus elle est en brulée ;
Tous ses plaisirs ne sont que des tourmens.
Les vrais liens d'une sage tendresse ,
L'aimable effor de la délicatesse ,
Valent bien mieux que les emportemens
Et les fureurs d'une importune ivresse.
De mon repos plus épris chaque jour ,
Je n'irai point , sur les pas du vulgaire ,
Prostituer mon encens à la Cour.
Pourquoi courir après une chimere ?
L'ambition nuit autant que l'amour.
Vivant de peu , content du nécessaire ,
Le superflu me coûte peu de soins.
C'est lui , lui seul qui fait notre misere ;
Un paresseux a fort peu de besoins.
Quelques amis d'humeur toujours égale ,
D'un bon esprit & sans prétentions ;
De simples mets , une table frugale ,
Vin naturel , point d'indigestions ;
Modeste habit , propreté sans parure ,

Toilette courte , une douce gaieté ,
Point de procès , une fortune sûre ,
Quoique petite , & toujours la santé ;
Sommeil facile , exempt d'inquiétude ,
Réveil paisible , un peu de mouvement ;
Modérément se livrer à l'étude ,
Faire du bien sans trop d'empressement ;
Garder en tout un prudent équilibre ;
Autant qu'on peut vivre tranquille & libre ;
Jamais de maître , & conserver pourtant
Pour mes amis un esprit complaisant :
Voilà le plan de mon heureuse vie ,
Le résultat de ma philosophie.
Sur mes défauts vous me grondez souvent ;
Vous me trouvez singulier , indolent :
Mais convenez , Eglé , que ma paresse
Presque en tout point ressemble à la sagesse.



E N V O I A É G L É.

Reçois mes vers , partage mon transport.
Ah ! quel bonheur de suivre sans effort
Le doux penchant qui toujours nous entraîne
Vivons , Eglé , contens de notre sort ,
Libres tous deux en portant notre chaîne.
Quand le printemps ranimera les fleurs ,
A tes côtés , assis sur la verdure ,

A v

10 MERCURE DE FRANCE.

J'admirerai ses brillantes couleurs,
 Ce Dieu charmant rajennit la Nature:
 Mais rien ne peut augmenter nos ardeurs;
 Non, notre flamme est trop vive & trop pure.
 Lorsque l'été remplira de ses feux -
 Le ciel, la terre & nos arides plaines;
 Au fond des bois, sur le bord des fontaines,
 Nous cacherons nos transports amoureux.
 Qu'avec plaisir de la prodigue automne
 Cueillant-bientôt les fruits délicieux,
 Nous goûterons les présens de Pomone,
 Et de Bacchus le nectar précieux!
 Mais quand des monts de la froide Scythie
 L'affreux hiver, couronné de frimats,
 Les aquilons & l'Epoux d'Orythie
 Viendront ensemble attrister ces climats,
 A nos regards la Nature engourdie,
 Saura garder encore des appas.
 Ces longs tapis de neige éblouissante,
 Où quelquefois, & contre mon attente,
 Je vois percer le verd des blés naissans,
 Et ces rameaux couverts, resplendissans
 Du froid crystal dont l'éclat nous enchante;
 Tous ces objets, pour des yeux épurés,
 Ont des attraits du vulgaire ignorés.
 Près d'un foyer rustique & solitaire,
 Nous braverons tous les vents en courroux;
 Leur souffle en vain fera frémir la terre,

La paix , l'amour resteront près de nous.
 A tes accens , j'accorderai ma lyre ;
 Auprès de toi je verrai nos enfans ,
 Nous les verrons tendrement nous sourire ,
 Et dans l'excès du plus charmant délire ,
 Nous confondrons nos doux embrassemens :
 Mais cet excès est pur & sans tourmens.

Par M. Marteau.

LE LÉOPARD & LE RENARD.

Fable.

PARMI les animaux , les Lettres de noblesse
 Sont de moderne invention ;
 Et même notre humaine espèce
 N'imagina que tard cette distinction.
 Depuis cent ans au plus un fameux Roi Lion
 Fit mettre cet Edit sous presse :
 « Pour inspirer de l'émulation
 « A tous Sujets de notre Empire anguste ,
 « Au plus brave comme au plus juste ,
 « Quel qu'il soit , nous voulons décerner des hon-
 « neurs.
 « Qu'ils soient nobles eux & leur race ,
 « Ceux dont les vertus & l'audace

A vj

12 MERCURE DE FRANCE.

» Nous décèleront les grands cœurs ».
Aussi tôt maints guerriers signalent leurs courages,
On admire à l'envi les exemples des sages.
Jarretières & cordons bleus
De pleuvoir à foison fur eux.
Comme les animaux , à tout âge on nous mène ;
A tout âge l'homme est enfant ;
Un Ecolier fait tout pour une croix d'argent ,
Une autre croix a fait plus d'un grand Capitaine.
Mais , malgré l'éclat de son rang ,
Le plus noble , on le fait , trop souvent dégénère ,
Et le fils d'un illustre pere
Ne paroît pas toujours digne d'un si beau sang.
Or parmi la gent animale
Il en avint comme chez nous.
On vit des sots titrés & de très-puissans fous
Vanter de leurs aïeux la bravoure loyale ,
Sans en avoir rien hérité.
On vit l'insolente fierté
Même des plus sensés devenir le partage :
Témoin un Léopard du plus haut parentage.
Un Renard soutenoit que tous les Léopards
Etoient égaux par la nature.
Fier d'avoir couru maints hasards ,
Et chargé d'honneurs sans mesure ,
Le héros Léopard à ce propos s'aigrit.
Sans s'émouvoir , l'autre lui dit :

A V R I L. 1776. 13

En parlant pour vous tous, puis je vous faire injure ?

Si vous eussiez vécu, Seigneur, avant l'Edit,
Votre vertu sublime eût elle été moins pure ?

Si l'Edit cessoit, dites-nous,
Seriez-vous un autre que vous ?

Par le même.

L A S A G E S S E.

O D E.

La sagesse est pleine de lumière, & sa beauté ne se flétrit point.

Liv. de la Sagesse, ch. 6, v. 13.

QUELLE ardeur nouvelle m'inspire
Et me fait aujourd'hui la loi ?
Je sens un aimable délire
S'emparer tout à coup de moi.
Cédons à cette noble flamme
Qui perçant jusques dans mon ame,
Me fait naître de vifs transports.
Sagesse que mon cœur adore,
Ma muse timide t'implore,
Viens présider à ses accords.

14 MERCURE DE FRANCE.

Volez du midi jusqu'à l'aube,
 Volez, invincibles guerriers;
 Et dans votre rapide course
 Moissonnés par-tout des lauriers.
 Sur vos pas qu'avec industrie
 La séduisante flatterie
 Sème les plus brillantes fleurs :
 A ces éloges mercénaires,
 A la sagesse si contraires,
 Je reconnois de vils flatteurs.

Hélas ! injustes que nous sommes,
 Pourquoi consacrer des accens
 A la vanité de ces hommes
 Qui ne sont que de fiers tyrans ?
 Le héros le plus magnanime
 N'est pas digne de notre estime,
 Lorsqu'après de vaillans exploits
 Il vit au sein de la mollesse,
 Où jadis perdit la sagesse
 Le plus sage de tous les Rois.

Rome n'eut jamais plus de gloire
 Qu'en ces beaux jours où les vertus
 Balloient autant que la victoire
 Sur le front du sage Titus ;
 Mais cette gloire fut flétrie,
 Quand par la mollesse avilie,

Au mépris des antiques loix ,
De sa splendeur Rome idolâtre ,
Devint un malheureux théâtre
Où le crime plaçoit ses Rois.

Des forfaits vengeur invincible ,
Un Magistrat plein d'équité
A la faveur est inflexible ;
Rien ne trahit sa probité.
Mais que notre sort est à plaindre !
Et que n'avons-nous pas à craindre ,
Malgré le droit le plus sacré ,
Si des idoles , par leurs charmes ,
Plus éloquentes que nos larmes ,
Dictent des arrêts à leur gré ?

Brillez , enfans de l'infortune ,
A l'abri des tristes revers ,
De la terre charge importune ,
Peuple inutile à l'Univers !
Est-ce au sein d'une vie oisive
Et d'une gloire fugitive
Que vous vous estimez heureux ?
Prenez la raison pour arbitre ,
Elle vous dira que ce titre
N'est dû qu'à l'homme vertueux.

Où ce titre n'est dû qu'au sage
Qui borne les soins & les vœux ,

16 MERCURE DE FRANCE.

Qui ne connoît point l'esclavage
 Que les Grands font subir près d'eux.
 Loin de lui pompeuses entraves :
 L'ambition fait les esclaves,
 Nos seuls desirs forgent nos fers.
 Un cœur qui n'en laisse point naître,
 Seul libre ne connoît de maître
 Que le Maître de l'Univers.

D'une fastueuse opulence
 Fuyons la folle vanité,
 Et préférons à l'opulence
 L'honnête médiocrité.
 Peu suffit à qui ne mesure
 Ses besoins que sur la nature
 Des plaisirs dont il peut jouir.
 Les biens ne font que nous séduire :
 Ils servent souvent à nous nuire ;
 Leur éclat ne fait qu'éblouir.

Tel l'éclair sillonnant la nue,
 Vole, brille, expire en naissant.
 Il ne paroît à notre vue
 Que pour la frapper un instant :
 De la grandeur telle est l'image.
 En sa jouissance le sage
 Ne trouve pas le vrai bonheur.
 Le temps qui fuit lui fait connoître

Que rien ici bas ne peut être
Un objet digne de son cœur.

Pénétrons ces sombres retraites
Où l'innocence, au siècle d'or,
Loin des villes & de leurs fêtes,
Étoit le plus riche trésor.
De ce bien le plus estimable,
A tous les autres préférable,
Notre cœur est-il revêtu ?
Sous son jong le vice l'opprime :
Ainsi voit-on régner le crime
Où jadis régnoit la vertu.

Sous leurs yeux tendres, mais sévères ;
Et dans de nobles sentimens,
Autrefois de vertueux peres
Formoient eux-mêmes leurs enfans.
Aujourd'hui, moins prudent, moins sage ;
On laisse au hasard cet ouvrage,
A des maîtres audacieux
Dont la vaine philosophie,
A la honte de la patrie,
Fait des citoyens vicieux.

Tels ces élèves d'Epicure ;
Sectateurs de la volupté,
Ils adjugent à la nature

Une odieuse liberté.
 Loin de nous ces affreux systèmes,
 Ces maximes & ces problèmes
 Dont ils infectent leurs écrits ;
 Plus sages qu'eux & moins rebelles ,
 Soumettrons aux loix éternelles
 Nos lumières & nos esprits.

Insensés qui lâchant la bride
 A de honteuses passions ,
 Ne croyez de plaisirs solides
 Qu'en de viles affections ;
 Qu'elle est courte la jouissance
 De vos fêtes , où la licence
 Regne au mépris de la raison !
 Au lieu de cette paix parfaite ,
 Une inquiétude secrète
 Y verse un funeste poison.

Le grand art que celui de plaire
 Par son cœur ou par son esprit !
 L'orgueilleux en secret l'espère ,
 Le sage seul y réussit.
 Unissons au fécond génie
 Une connoissance infinie ,
 Ce n'est-là qu'un foible talent.
 Le plus sublime est la sagesse ;
 C'est le seul qui nous intéresse ,
 C'est le seul qui fait l'homme grand.

Doctes humains voulez-vous vivre
Malgré l'arrêt du triste sort ?
Prenez la vérité pour livre
Et vous survivrez à la mort :
Ainsi, dignes par vos ouvrages
De régner jusqu'aux derniers âges ,
Vous fuirez les traits d'Atropos.
Dispensatrice de la gloire ,
Sageſſe , au Temple de Mémoire ,
Ta main couronne les Héros.

TRIOMPHE DE L'ÉLOQUENCE.

LE fier Vainqueur de la Grece & d'Arbelle,
Pour ſe venger de Lampſaque rebelle ,
Avoit juré par le Styx & les Dieux
D'en foudroyer l'habitant factieux ;
Ce n'étoit pas alors ſerment frivole ;
Jupiter même eût tenu ſa parole :
Que devoit faire un Monarque irrité ,
A tous excès par ſa fougue excité !
Pour appaiſer le courroux d'Alexandre ,
Le ſeul parti que Lampſaque oſa prendre
Fut d'envoyer au terrible Vainqueur ,
Anaximene , excellent Orateur.
Le Député trembloit que le Monarque ,

10 MERCURE DE FRANCE.

Pour préluder , ne l'offrit à la Parque.
 Ce pouvoit être un jeu de conquérant ;
 D'Anaximene il craignoit l'ascendant ;
 Lui qui donnoit , selon sa fantaisie ,
 Des loix à l'Inde , à la Perse , à l'Asie ;
 Et qui faisoit ramper Sisigambis
 Au pied du Trône avec vingt Rois soumis ;
 Craint qu'un esprit si sublime & si rare
 N'arrache un Peuple à son glaive barbare.
 Pour éluder les traits de l'Orateur ,
 Il jure au nom de l'Olympe vengeur ,
 Quelque raison qui lui soit proposée ,
 Qu'il ne fera que la chose opposée.

Le Député vole au camp du Vainqueur ;
 Instruit soudain qu'il a , dans sa fureur ,
 Fait un serment si funeste à Lampsaque ,
 Sur l'occurrence il règle son attaque :
 Ne demandant qu'outrages & que maux ,
 Il obtient grâce & confond le Héros.
 J'ose à vos pieds , lui dit-il , Roi sublime ,
 Solliciter le châtiment du crime
 Dont ma patrie est coupable envers vous :
 Contre Lampsaque armez votre courroux ;
 Que , pour l'exemple , une ville perfide ,
 Par vous livrée à l'épée homicide ,
 Sire , en ce jour apprenne à l'Univers
 Que vous savez châtier les pervers.

La foi trahie exige une vengeance ;
Faites donc taire ici votre clémence.
C'est un avis qui m'échappe à regret ;
Mais votre gloire en doit faire un arrêt.

Tu m'as vaincu , répondit Alexandre ;
Oui , malgré moi , je sens qu'il faut me rendre ;
Pris dans tes rêts que je comptois braver ,
Je m'embarrasse en voulant m'esquiver.
Triomphe donc. Autrefois Démosthène ;
L'astre du siècle & l'oracle d'Athènes ,
Contre mon pere eut un succès égal :
L'art d'Apollon à mon sang est fatal.
Héros cruel ! sachez que votre gloire ,
Fruit trop amer d'une triste victoire ,
De l'Orateur ne vaut pas les lauriers.
Du Conquérant détachons ses guerriers ;
Son nom , son or , l'appui de la fortune ,
Que reste-t-il ? une gloire commune.
Un Orateur n'emprunte que de lui
Ses plus beaux traits , sa gloire & son appui.
Trois fois heureux si sa mâle éloquence ,
Assujettie aux loix de la prudence ,
Dicte aux Héros la douceur , l'équité ,
Et sous les fleurs offre la vérité !
Ta ville est libre , heureux Anaximene ,
De son forfait je lui remets la peine ;
J'y fixerai , par d'immenses bienfaits ,

22 MERCURE DE FRANCE

Les doux plaisirs, l'abondance & la paix.
 Mais quel sera le prix de ta sagesse,
 Digne Envoyé, dont l'admirable adresse
 Met en défaut mes funestes desseins ?...
 Que mon exemple éloigne les humains
 De tous sermens odieux & frivoles.
 Cours à Lampsaque y porter mes paroles;
 Apprends aux tiens que leur sage Orateur
 Enfin du monde a vaincu le Vainqueur.

Par M. Flandy.

*A Madame * * *, qui m'avoit ordonné de
 faire des vers pour elle.*

Tu veux, ma tendre & belle Amie,
 Qu'en vers je trace ton portrait:
 Dis-moi quelle est cette folie
 De vouloir qu'en rimant je trace trait pour trait
 Les graces, la fraîcheur de ta mine jolie,
 De ton esprit l'enjouement, la saillie,
 La bonté de ton cœur, ta douce modestie,
 Enfin ce tout charmant, cet ensemble parfait
 Qui te fit triompher de ma philosophie ?
 Moi qui de vers n'ai jamais fait,
 Conviens que c'est une manie
 D'exiger que je verse ;



N'importe, remplir ton souhait
Et ma plus chere fantaisie;
Pour te plaire il n'est rien que je ne sacrifie.
Amour, il n'appartient qu'à toi
D'opérer un si grand miracle:
Je ne connois aucun obstacle
Quand il s'agit d'obéir à ta loi.
De ta façon me voilà donc Poëte,
Chere Chloé, tu fais de moi ce que tu veux;
Mais si ma muse est indiscrete,
Cache-la bien à tous les curieux;
Qu'Amour soit seul dans notre confidence;
Un doux baiser sur tes beaux yeux
Sera le prix de mon obéissance.

Par M. de M. Abonné au Mercure.

LE TESTAMENT SINGULIER.

Apocdote Grecque.

ATHÉNODORE vivoit à Athènes. Il remplissoit exactement les devoirs d'un bon Citoyen. Sa fortune étoit moins que médiocre. Un mince patrimoine avoit à peine suffi pour les frais de son éducation. Sa fidélité pour ses amis, sa ten-

dressé pour ses patens, son goût pour les sciences, ses talens, une exacte probité, lui méritèrent l'estime unanime de ses Concitoyens. Jeune encore, il avoit donné à sa patrie des conseils salutaires, & l'avoit servie avec distinction dans les combats. Les différentes sectes de Philosophes se disputoient l'honneur de l'avoir pour disciple. Athénodote refusa de choisir; peut-être étoit-il rebuté par leurs disputes éternelles; peut-être craignoit-il de se donner les autres pour ennemis, s'il en eût adopté une; peut-être enfin se contentoit-il de se conduire en véritable Philosophe, sans en ambitionner le titre. Les plus riches Citoyens d'Athènes étoient ses amis. Ils voulurent en vain le dédommager de l'injustice de la fortune; Philoclès fut le seul dont il reçut quelques légers présens, dans les circonstances d'une extrême nécessité. Monime, jeune Athénienne, sans biens, mais aimable, douce, modeste & vertueuse, toucha son cœur; Athénodote fut lui plaire. La pauvreté ne les étonna point: ils s'aimoient. Contens de peu un travail honnête suffisoit à leurs besoins. Ils trouvoient mille délices à rendre leur fardeau plus léger, en s'aidant mutuellement.

Leurs

Leurs jours couloient dans le sein de l'innocence & de la paix ; ils étoient heureux. Un bonheur si pur auroit dû être inaltérable : mais la mort, la cruelle mort arracha Athénodore des bras de son épouse éperdue. Il lui laissa pour unique gage de son amour, une fille trop jeune encore pour sentir son malheur ; & pour toute fortune, un testament. Monime, la tête couverte d'un voile, qui déroboit à peine l'excès de sa douleur, tenant sa fille d'une main & de l'autre le testament de son époux, fut conduite devant l'Aréopage assemblé, en présence d'une foule de Citoyens, curieux d'entendre la lecture du testament d'un Philosophe qui ne laissoit aucuns biens. On l'ouvrit : on n'y trouva que ces mots : « Je lègue à » Philoclès, le plus riche de mes amis, » mon épouse & ma fille, & le charge » d'épouser l'une, d'élever l'autre, & de » lui assigner une dot ». Un testament si singulier, un legs si peu fait pour enrichir le légataire, firent naître les plaisanteries les plus piquantes. Les Athéniens, caustiques & malins, mirent en usage ce sel attique, qui leur étoit naturel, pour charger de ridicules la mémoire d'Athénodore. Ils furent interrom-

26 MERCURE DE FRANCE.

pus par l'arrivée de Philoclès, qui fendait la foule avec empressement, vint se présenter aux Juges, la tête couronnée de fleurs, tenant dans ses mains la coupe dont il se servoit pour les libations. O Athéniens ! s'écria-t-il, pénétré de la mort d'Athénodore, je viens de son tombeau : je l'ai orné de ces dons funèbres dont nous décorons la sépulture de ceux qu'une mort cruelle nous a ravis. Dans l'excès de ma douleur, prosterné sur la tombe de mon ami, je l'arrosais de mes pleurs, je pouffois des gémissemens & des sanglots ; toutes les facultés de mon ame me sembloient anéanties ; il étoit des instans où mon ame me sembloit prête à suivre celle de mon ami ; tout d'un coup j'ai entendu au fond de mon cœur une voix secrète qui me disoit : est-ce par des cris, des gémissemens, des larmes, par des regrets inutiles & superflus que tu prétends honorer les cendres de ton ami ? Athénodore étoit juste, il craignoit les Dieux, fuyoit les méchans, évitoit le mal & faisoit le bien. Ses vertus lui ont mérité la récompense destinée aux justes. Son ame jouit actuellement dans les Champs Elisées d'une félicité sans nuage. Crois-tu que du sein du

bonheur ton ami veuille troubler ton repos & ta tranquillité? Penses tu qu'il exige que tu le suives dans le tombeau? Ne t'a-t-il pas laissé des devoirs à remplir? Prends soin de son épouse désolée, sers de père à sa fille : remplace ton ami, en aimant & chérissant ce qu'il aimoit & chérissoit sur la terre. Imite ses vertus, fais-en revivre la mémoire, prends soin d'en perpétuer le souvenir jusqu'à la postérité la plus reculée : alors tu rempliras les véritables intentions d'Athénodore. Ces mots ont ranimé mon courage ; je me suis senti renaître : je me suis levé avec précipitation & dans une espèce d'extase : j'ai écarté ces dons funèbres qui ombrageoient le tombeau d'Athénodore ; je l'ai couvert de fleurs, j'en ai orné ma tête, j'ai rempli ma coupe de vin excellent, j'en ai fait les libations d'usage. Je fais, ô Athéniens ! le contenu du testament d'Athénodore : j'exécuterai ses dernières volontés. S'approchant ensuite de Monime & de sa fille, & les serrant tendrement dans ses bras : l'épouse de mon ami, ajouta-t-il, sera la mienne. Il me reste une fille d'un premier mariage, la fille d'Athénodore sera élevée avec elle, & je ne distinguerai pas ma fille de celle

28 MERCURE DE FRANCE.

de mon ami. Je ne prétends point, ô Monime! vous faire oublier votre époux; gravé dans nos cœurs en caractères ineffaçables, nous en conserverons toujours une douce mémoire, un tendre souvenir. Que sa fidélité pour ses amis, sa tendresse pour sa famille, son amour pour sa patrie, sa patience, son courage, soient sans cesse le sujet de nos conversations & l'objet de notre admiration. Nous n'oublierons jamais la mémoire de ses vertus : nous tâcherons de les imiter & de les laisser pour exemple à ceux qui viendront après nous. Le discours de Philoclès toucha le cœur des Athéniens, qui n'y répondirent que par des applaudissemens. Ce Peuple léger & frivole, auquel souvent il suffisoit de montrer le bien pour l'engager à le pratiquer, combla Philoclès d'éloges & le reconduisit à sa maison avec des acclamations de joie. Philoclès tint parole : il épousa Monime & la rendit heureuse. Il n'épargna rien pour l'éducation de la fille d'Athénodore ; & dès qu'elle eut atteint sa seizième année, il lui assigna une dot & lui laissa le choix d'un époux.

*Par M. D***.* ☞

L'UTILITÉ DE L'IGNORANCE.

Conte.

A MONSIEUR BEAUNIER.

Pas ne voudrois être ce Thébain-là
 Qui prit à tant par mois des leçons de Mercure *,
 Et dont la haute-contre, harmonieuse & sûre
 Quand il chantoit ut, ré, mi, fa, sol, la,
 Faisoit pleurer les ours, les lions, la verdure,
 Les rocs, le sexe enfin. Pas non plus ne voudrois
 Être ce Chantre de la Thrace,
 Dont la lyre sonore exprimant ses regrets,
 Fit sourire Pluton, qui ne sourit jamais,
 Et d'Eurydice obtint la grace.
 Cher Beaunier, mieux vaut savoir
 Ecorcher à propos les oreilles du monde,
 Que les charmer du matin jusqu'au soir,
 Comme tu fais dans ton petit manoir.
 Sur le conte suivant mon système se fonde.

Deux Ménestriers mal vêtus

* *Mercuri, nam te docilis magistro,*
Movit Amphion lapides canendo.

Horat. l. 1. c. 5.

30 MERCURE DE FRANCE.

S'en revenoient gaiement d'un bourg, où, comme
on pense,

Leur Apollon barbare, aux gages de Bacchus,
De l'Hymen en sabots, avoit marqué la danse.

Il leur falloit passer un bois.

Déjà la nuit rouloit ses tapis sombres ;
Et la peur ici bas descendoit sur les ombres.

Voilà nos deux gens aux abois

Faisant deux pas pour en reculer trois.

Tel en plein jour on voit un faon agile *,
Les genoux chancelans, trembler de tout son
cœur

Si Zéphir fait frémir une feuille mobile,

Ou si Phœbus, qui rit de son erreur,

Sur l'émail du gazon qu'il marche ou qu'il s'arrête,
Partout, pour l'intriguer, le peint à la Silhouette.

Or nos Ménestriers transis,

Par malheur avoient dans leur poche

Des restes de pigeons farcis.

Un loup à jeun survint, flaire, ensuite s'approche,

Puis les tire par leurs habits.

Si la frayeur ôte par fois la force,

* *Vitas hinnuleo me similis, Cloe...*

Nam seu mobilibus vepri inhorruit,

Ad ventum foliis, seu...

Et corde & genibus tremat.

Horat. l. 1. c. 22.

Elle la donne aussi par fois.

Ils grimpent sur un pin, se signant de la croix :

Mais le loup que l'odeur amorce ,
S'affied au pied de l'arbre , & là d'un air matois ,
Croyant lécher le rot , lèche sa triste écorce.

« Saint Julien , priez pour moi , »

Disoit l'un d'eux , haussant sa voix débile :

« Priez pour moi , Sainte Cécile , »

Disoit l'autre tout bas , tant il avoit d'effroi.

Au bout d'une heure il leur vint dans l'idée

D'abandonner à l'animal gourmand

La viande qu'ils avoient gardée ,

Croyant le loup semblable à l'élément

Qui , malgré sa fureur , épargne un bâtiment ,
Lorsque la marchandise en ses flots est vidée.

Ils se trompoient , l'animal persista

Dans le desir de faire sentinelle ,

Et cette patience , aux loups très-naturelle ,

De nouveau les épouvanta.

« Encor si la musique avoit pour lui des charmes !

» Se dirent-ils , nous pourrions à propos

» Lui jouer l'air commençant par ces mots :

» Monseigneur , voyez mes larmes... »

» Essayons... combattons... Dieu bénisse nos

» armes ! »

De colophane alors bien & duement frottés ,

Leurs archets tremblottans sont à peine agités

Que de leurs violons les aigres chanterelles ,

B iv

32 MERCURE DE FRANCE.

Miaulant piano des dièses cruelles ;
Aflassinent cent fois l'écho de la forêt ,
Qui forcé de fausser , leur répond à regret.
O pouvoir tant vanté de la sorte harmonie ,
Qu'es-tu près du pouvoir de la cacophonie ?
Ils regardent : le loup qui d'abord avoit fui ,
Emportoit , en courant , leur frayeur avec lui.

*Par M. Auguste, qui n'est pas l'Auteur de
la Chanson imprimée sous son nom
dans le premier Mercure de Janvier.*

*E P I T R E à mon Ami , qui vouloit se
marier plutôt par intérêt que par incli-
nation.*

Il vaudroit mieux être morts qu'unis ainsi.

J. J. Rousseau.

QUOI l'intérêt fixe ton choix !
Ami , d'un préjugé barbare
Pourquoi veux-tu suivre les loix ?
D'une illusion qui t'égare ,
Crois-moi , n'écoute plus la voix.

Toi qui fis toujours ton étude
Et de penser & de sentir ,

A cette affreuse servitude
Oseras-tu t'affujeter ?
Vois le rendre Amour qui soupire
Du coup que tu veux lui porter ;
A la douceur de son empire ,
Aux doux sentimens qu'il inspire ,
Pourras-tu long-temps résister ?
Quand l'animal le plus sauvage
Devant toi dépouille sa rage ,
Toi seul , insensible à ses traits ,
Tu ne pourrois pas rendre hommage
A la douceur de ses attraits ?

Qu'est devenu cet heureux âge
Où l'homme moins vain , mais plus sage ,
Ignoroit ce coupable abus ;
Où , suivant un plus noble usage ,
Son cœur , sur l'aveugle Plutus ,
A l'Amour donnoit l'avantage ,
Ne cherchoit dans le mariage
Que l'assemblage des vertus ?
Alors d'heureuses sympathies
Joignoient les ames assorties
Par des nœuds qui duroient toujours.
Près de son épouse chérie
Qu'un époux passoit d'heureux jours !
Les soupçons de la jalousie ,
La crainte ni la perfidie

B v

34 MERCURE DE FRANCE.

N'en empoisonnoient point le cours;
 Vivant sans querelles, sans haines,
 Quoiqu'époux ils étoient amans;
 Et l'Hymen, en formant leurs chaînes,
 Ne changeoit point leurs sentimens.
 Tous deux goûtoient le bien suprême;
 Pour prix de sa sincère ardeur,
 Chacun jouissoit du bonheur
 De se voir aimé pour lui-même.
 L'homme étoit toujours amoureux,
 La femme étoit toujours amante.
 Dès que la vieilleffe tremblante
 Venoit mettre fin à leurs feux,
 Une amitié douce & constante
 Achevoit de les rendre heureux,
 Et d'une union si charmante
 La mort seule brisoit les nœuds.

Bientôt de l'or la folle ivresse
 Changea ce siècle si vanté
 En un temps de calamité.
 Par les soucis & la tristesse,
 Qu'entraîne après soi la mollesse,
 L'homme fut sans cesse agité;
 Le luxe enfanta la paresse
 Et le travail fut détesté.
 Alors, dans le sein de l'aisance,
 Le vil intérêt prit naissance,

Et tout fut soumis à ses loix.
Pour contracter une alliance,
Ne s'en rapportant qu'à son choix ;
On ne chercha que l'opulence ;
La beauté fut sans apparence ,
Et la vertu n'eut plus de poids.
Alors on vit l'indépendance
Elever fierement la voix.
Enfin , pour comble d'indécence ,
On vit ce que l'on voit encor ,
Et la pudeur & l'innocence
Se vendre au vice pour de l'or.

Vois cette jeune Eléonore
Qui , par un contre-temps fatal ,
Des bras d'un amant qu'elle adore
Passe dans ceux de son rival.
De l'intérêt foible victime ,
En vain d'un pere qui l'opprime
Elle veut fléchir la rigueur.
Rien n'amollit son cœur barbare ;
De sa propre main il prépare
Des nœuds qui feront son malheur.

Par une fausse politique ,
Sur son fils un ambitieux ,
Usant d'un pouvoir tyrannique ,
L'oblige de former des nœuds ,

B vj

36 MERCURE DE FRANCE.

Qui toujours font des malheureux.
 Un tel hymen n'a point de charmes.
 Loin de contenter les desirs,
 Souvent il passe dans les larmes
 Des jours destinés aux plaisirs.
 De là ces feux illégitimes
 Qu'allume l'infidélité :
 Ah ! n'imputons qu'à nos maximes
 Et les désordres & les crimes
 Qui troublent la société.
 De là naît le libertinage :
 L'époux est joueur & volage,
 La femme est coquette à l'excès.
 Tout change alors dans le ménage ;
 On fait des dettes , on s'outrage ,
 Le bien se dissipe en procès ;
 On se maudit , on se déteste :
 Le cœur de haine envenimé ,
 Brise enfin un lien funeste
 Que l'Amour n'avoit point formé.

De ta fausse philosophie ,
 Cher Ami , triomphe en ce jour.
 Suis la nature , & sacrifie
 Ton intérêt à ton amour.
 Puissé je , au gré de mon envie ,
 Aux pieds d'une épouse chérie
 Te voir abjurer ton erreur !

Si j'avois détruit ton système ,
Je me croirois heureux moi-même
Content d'avoir fait ton bonheur.

*Par M. Croisfzetiére , de la Rochelle ,
Licencié ès Loix.*

L E S A R T É S I E N S

*A M. le Marquis DE LÉVIS, Gouverneur
général de leur Province , Premier Capi-
taine des Gardes de Monsieur, Chambel-
lan du feu Roi de Pologne , Duc de Lor-
raine, & Lieutenant-Général des Armées,
sur sa réception dans l'Ordre du Saint-
Esprit.*

N O T R E fidele amour pour le Roi le plus sage
Paroissoit ne pouvoir s'accroître davantage ;
Mais Louis , dont le regne est celui des vertus ,
Pour te donner un nouveau lustre ,
T'associe à son Ordre illustre ,
Et nous apprend à l'aimer encor plus.

*Par M. le Comte de Couturelle , Chambellan
de L. A. S. E. Palatines.*



*En l'honneur de l'Immaculée Conception
de la Sainte Vierge.*

LA PUISSANCE DES ARTS.

*Sonnet qui a remporté à Caen, le 8 Décem.
1773, le prix réservé de 1774.*

RIEN ne résiste à l'homme aidé par l'industrie:
Sur de frêles vaisseaux il traverse les mers¹;
Il anime les Arts au flambeau du génie,
Et transmet sa pensée à cent Peuples divers².

Sous les doigts créateurs le marbre prend la vie³;
Il fait gronder la foudre & mugir les enfers⁴;
La nature sourit⁵: quel art! quelle magie
A mes yeux étonnés réfléchit l'Univers!

Mes traits sont reproduits & la toile est vivante⁶;
On divise le temps⁷; &, d'unemain savante,

¹ La Navigation.

² L'Imprimerie.

³ La Sculpture.

⁴ Les Mécaniques.

⁵ L'Optique.

⁶ La Peinture.

⁷ L'Horlogerie.

AVRIL. 1776. 39

On mesure la terre & l'on s'élève aux cieux ¹.

De l'insecte rampant on saisit l'existence ².

A L L U S I O N.

Nous devons tout aux Arts ainsi qu'à ta naissance,
Vierge par qui le monde éprouve un sort heureux.

Par M. Daubert , de Caen.

*INVITATION à mes Compatriotes,
d'après celle que le Rédacteur de la
Feuille hebdomadaire de Limoges, y a
faite à ses Concitoyens de former une
Société Littéraire dans cette Ville.*

Aux beaux-arts offrons nos hommages:
La Grèce leur a dû ses Sages,
Rome leur a dû ses Héros,
Et l'Univers, dans tous les âges,
Leur dut sa gloire & son repos.
Une léthargique ignorance
Trop long-temps infecta la France

¹ L'Astronomie.

² Le Microscope & l'Histoire Naturelle.

Du suc impur de ses pavots :
 Le préjugé , la barbarie
 Etouffoient le goût , le génie ,
 Et par degrés , dans ce triste chaos ,
 Nos Ayeux dûrent au sophisme
 L'aveuglement , l'erreur , le fanatisme
 Et le souffle de tous les maux.
 Richelieu vint : une Aurore nouvelle
 Perça bientôt ces voiles ténébreux ,
 Et de l'ignorance rebelle
 Fit tomber le sceptre orgueilleux.
 Une célèbre Académie ,
 Dont le bon goût assura les progrès ,
 Sut enrichir notre langue appauvrie ,
 Sut épurer ses gothiques attraits ;
 Et la belle littérature ,
 Prenant l'eslor sous ses regards ,
 S'ouvrit une carrière sûre
 Et féconda le germe des beaux-arts.
 Dans plus d'un brillant sanctuaire
 Ceux-ci déjà franchissent la barrière
 Qui s'opposoit à leurs succès ;
 Déjà sous leurs mains moins novices ,
 De magnifiques édifices
 Immortalisent leurs essais ;
 Ici le marbre obéit & respire
 Sous leurs industrieux ciseaux ;
 Là , sous leurs magiques pinceaux ,

La toile vit, parle & soupire ;
Ici, par des sons ravissans ,
Le chant & la douce harmonie
S'emparent de l'ame attendrie ,
Et leurs accords maîtrisent tous les sens ;
Là, sur les ailes du génie ,
L'ivresse de la poésie
Transporte l'homme jusqu'aux cieux ,
Et le langage aimé des Dieux
Fait les délices de sa vie.
Ainsi des arts le merveilleux concours ,
De la Grèce & de l'Ausonie ,
Fit parmi nous renaître les beaux jours ,
Et fit éclore l'industrie
Du sein du goût & du sein des amours.
Ainsi leur céleste influence ,
Sous d'illustres Sociétés ,
Fait aujourd'hui germer de tous côtés
Les plaisirs purs , la paix & l'abondance.
Verrons-nous donc avec indifférence
Nos voisins cueillir ces lauriers ?
Hélas ! une lâche indolence
Nous ôte jusqu'à l'espérance
De pouvoir suivre leurs sentiers ?
Mais, que dis je ? un nouveau génie ,
Sur qui le Dieu de l'harmonie
Versa ses dons intéressans ,
Par d'heureux efforts s'étudie

42 MERCURE DE FRANCE.

A réveiller nos esprits languissans !..

Dociles à ses vœux pressans ,

Unissons-nous , entrons en lice ;

Le concert fut toujours propice

Au timide essor des talens.

Tels des ruisseaux pouvoient à peine

Baigner les bords de leur trop foible cours ,

Qui , réunis , fertilisent la plaine.

Et font fleurir les rians alentours.

A notre espoir jamais la scène

N'offrit d'auspices plus flatteurs. *

D'Aine *, favori des neuf Sœurs ,

Et de leurs amans le Mécène ,

Sur les rives de l'Hippocrène

Nous montre & nous promet des fleurs.

Allons-y tresser des guirlandes :

Plus d'un objet mérite nos offrandes

Et semble attendre notre encens ;

Mais sur-tout aux cœurs magnanimes ,

Aux talens , aux vertus sublimes

Consacrons nos premiers accens.

Il est un Sage , un Ministre fidele ,

Ami des arts , généreux citoyen ,

Qui dans vos murs fit éclater son zèle **,

* Intendant actuel de Limoges.

* M. Turgot , avant de passer à la tête des Finances, étoit Intendant de Limoges.

Et qui plus grand dans sa place nouvelle ,
Est de l'Etat l'amour & le soutien.

C'est-là celui qu'en traits de flamme
Vous devez peindre à vos neveux ,
Et c'est pour lui que mâles & nombreux
Vos vers, au foyer de votre ame ,
Doivent puiser leurs plus beaux feux.
Vos noms gravés au Temple de Mémoire ,
Et devenus chers à l'humanité ,
Avec le sien, par la main de la Gloire ,
Seront conduits à l'immortalité.

À ce triomphe plein de charmes
J'applaudirai par mes accords :
Et si mon âge affoiblit mes efforts ,
Au moins l'hommage de mes larmes
Vous attestera mes transports.
En vieillissant l'esprit chancelé
Et ne rend plus qu'une foible lueur ;
Mais par sa féconde chaleur
Le sentiment la renouvelle ,
Et si du mien il part quelque étincelle ;
On la devra toute à mon cœur.

*Par M. Desmarais du Chambon ,
en Limousin.*



M A D R I G A L

*A Mademoiselle DE SAINT-MARCEL ,
chantant & s'accompagnant sur la
harpe.*

Gout, talens, voix enchanteresse ,
Art divin, attraits séducteurs,
Ame au-dessus d'une vaine tendresse ,
C'en est trop , Saint-Marcel , pour triompher des
cœurs.

Par M. Charpentier.

A C É S A R - A U G U S T E .

Ode II^e. du Livre I^{er}. d'Horace.

Rome , rassure-toi , les foudres redoutables
Ne frappent plus les murs de ton Peuple alarmé ;
Ne crains plus désormais leurs feux épouvan-
tables ,
Jupiter est calmé.

Pyrrha , le souvenir de ton regne coupable
Semoit par-tout l'effroi , l'épouvante & l'horreur.
Les Nations trembloient , & leurs cris lamen-
tables
Inspiroient la terreur.

Quels prodiges nouveaux étonnoient la nature !
La mer vomit alors mille monstres affreux ,
Et conduits par Protée , ils cherchoient leur
pâturage
Sur les monts orgueilleux.

Le poisson , à son tour , quitta la plaine humide ,
L'ombrage des forêts fut par lui profané ;
Tandis qu'au gré des flots on vit le daim timide
Nager abandonné.

Le Tibre s'agita : son onde mutinée
Respecta le Toscan , se brisa sur ses bords ,
Et la vague en replis fut dans Rome étonnée
Epuiser ses efforts.

Le fleuve impétueux y déchaîna sa rage.
Numa vit les palais s'engloutir sous les eaux ;
Et l'autel de Vesta , dans cet affreux ravage ,
Fut brisé par les flots.

Le Tibre est ton vengeur , ô malheureuse Ilie !
Il mugit indigné de ton funeste sort ;

46 MERCURE DE FRANCE.

Et si malgré les Dieux son onde est en furie,
C'est pour venger ta mort.

Restes infortunés d'une guerre sanglante !
Un jour, hélas ! un jour nos enfans malheureux
Etoufferont les cris de leur haine impuissante
Sous un joug odieux.

Vous gémierez en vain, Nations éplorées ;
Quel Dieu sera propice à vos tristes accens,
Si Vesta lourde aux cris de ses vierges sacrées,
Rejette leur encens ?

Jupiter, Dieu puissant ! que notre crime outrage,
Quel bras sera chargé du poids de ton courroux !
Apollon vient, caché dans un épais nuage,
Habiter parmi nous !

O puissante Ariane ! agréable Déesse !
Les ris autour de toi s'empreslent de voler ;
Tes enfans oubliés te demandent sans cesse :
Viens pour les consoler !

Viens, ô Dieu des combats ! fatigué de carnage,
Fuis l'horreur de la guerre & les cris des mourans.
Frémis, quand tu verras tous les traits de ta rage
Sur nos débris sanglans.

Quel est ce jeune Dieu, qui favorable & juste,
Par la mort de César s'indigne de régner ?

C'est le fils de Maïa qui , sous les traits d'Auguste ,
Brûle de le venger.

Survis à nos neveux , grand Roi ! Rome affermie
Te devra son salut , sa gloire , sa splendeur.
Que du Parthe indompté qui la tint asservie ,
Elle soit la terreur !

*Par M. Guittard cadet, de Limoux, en
Languedoc.*

*V E R S à Madame Benoît , au sujet des
Pensées qu'elle a mises au second volume
du Mercure de Janvier.*

EUPHROSINE au Portique & Platon à Cythere ,
La raison avec vous ne paroît point austere.
Les graces & le goût , par votre habile main ,
De roses & de myrte embaument son chemin.
Du dédale du cœur , Ariane nouvelle ,
Vous nous montrez tous les détours ,
Et vos pinceaux tracent toujours
Des passions une image fidelle.
Vous avez encor plus l'art de les inspirer.
Quand on vous lit , il faut vous admirer ;
Mais vous voyant si touchante & si belle ,
On cesse de louer , on ne fait qu'adorer.

LE mot de la première Enigme du volume précédent est *Fil* ; celui de la seconde est *Parole* ; celui de la troisième est *Poulies*. Le mot du premier Logogryphe est *Canon*, dans lequel se trouve *ânon* ; celui du second est *Soubrette*, où se trouve *sou* & *brette*.

É N I G M E.

SUR la terre je prends naissance,
Quoique mon nom vienne des cieux,
Et quoique sans langue & sans yeux,
On s'entretient avec moi de science.
Dans moi, par un étrange sort,
On voit souvent unis la vie avec la mort,
L'Hymen avec l'Amour, la paix avec la guerre ;
Je mène qui me suit, du midi jusqu'au nord,
Et lui fais parcourir presque toute la terre.

Par M. J. Ru. L.



AUTRE.

A U T R E.

A L'INDIVIDU qui me porte
Je fus unie étroitement.

Que tu saches quelle est ma figure , il n'importe ,
Cher Lecteur , sans cela tu peux facilement
Me deviner. Je suis communément
Par derrière placée.

Si quelquefois j'excite la risée ,
Mon compagnon , qui l'est même à la mort ;
Par les plus vives réparties ,
Le plus souvent & sans effort ,
Sait bien répondre aux railleries.

*Par M. Roux , Chanoine
à Châteaudun.*

L O G O G R Y P H E.

QUAND mon métier réussit mal
Il cause désespoir & rage ,
Dans les maisons fait du ravage ,
Et bien souvent les mène à l'hôpital.
Pour guérir mon penchant fatal ,
Deux Ecrivains ont pris des routes différentes :
L'un a fait rire à mes dépens ,
I. Vol.

C

50 **MERCÛRE DE FRANCE.**

L'autre a peint mes emportemens

Sous des images effrayantes.

Mais tous les deux se ressembloient du moins
En ce que j'en'ai pas profité de leurs soins.

Si par ces traits je ne me fais connoître ,

Lecteur, décompose mon nom ,

Parmi mainte autre chose on y verra paroître

Tout le temps que Phébus passe sur l'horison

A nous éclairer dans sa course ;

Un métal brillant comme lui ,

Qui des Etats est le premier appui

Et des biens temporels la véritable source ;

Un insecte assez mal vêtu ,

Ou plutôt qui va toujours nu.

Ensuite un grand Seigneur , digne de notre hom-
mage ,

Qui possède en Europe un fort bel héritage ;

Dans un joli minois un morceau ragouânt ,

Qui pour nos doux baisers est un objet tentant ;

Puis pour les malfaiteurs un horrible supplice ,

Inventé par les loix pour réprimer le vice ;

Et ce que fait (à regret bien souvent)

Garçon ou fille entrant dans un couvent.

Enfin , pour dernier trait de mon anatomie ,

Je dirai qu'on trouve en mon nom

Ma plus chère occupation ,

De mes maux l'instrument & la cause ennemie.

*Par M. le Chevalier de la Doué , Officier
d'Infanterie.*

A U T R E.

Sous des dehors polis je cache une ame noire ;
 Neuf pieds , Lecteur , forment mon tout.
 Veux-tu venir facilement à bout ,
 De savoir au vrai mon histoire ?
 Tranche sans inverser , voilà tout le grimoire.
 Mes deux derniers à bas , j'offre un oiseau mé-
 chant ;
 Si tu coupes sa queue , un insecte volant.
*Par M. de W... Capit. de Cavalerie. **

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

*Essai sur les phénomènes relatifs aux dis-
 paritions périodiques de l'Anneau de
 Saturne ; par M. Dionis du Séjour ,
 de l'Académie Royale des Sciences ,
 de la Société Royale de Londres , &
 Conseiller au Parlement. A Paris, chez
 Valade , Lib. rue St Jacques.*

Pour donner une idée juste de cet
 Ouvrage , & pour inspirer au Public l'esti-
 me qu'il mérite , nous ne croyons pouvoir

** On a remis pour le volume prochain l'air noté qui
 devoit être placé en cet endroit.*

C ij

§ 2 MERCURE DE FRANCE.

mieux faire que de transcrire ici quelques endroits du rapport qu'en ont fait MM. les Commissaires de l'Académie.

« L'Anneau de Saturne fut, pour la première fois, apperçu par Galilée, au commencement du dernier siècle. Cet Astronome ayant perfectionné les lunettes, qu'un heureux hasard venoit de faire découvrir, observa aux extrémités de Saturne deux points lumineux, qu'il prit pour des Satellites adhérens à la planète; mais il fut très-surpris, deux ans après, de ne plus les retrouver. Un phénomène aussi remarquable fixa l'attention des Astronomes, & les étonna par les variétés singulières qu'ils y apperçurent, & par la bizarrerie des formes sous lesquelles Saturne s'offroit à leurs regards. La figure, la grandeur & la vivacité de la lumière des deux anses dont cette planète leur sembloit accompagnée, assujettis à des changemens considérables, ne laissoient entrevoir aucune loi qui pût servir à faire connoître la nature de ces corps; quelquefois même ces anses disparoissoient entièrement, & Saturne étoit un rond comme les autres planètes. Ces apparences étoient d'autant moins expliquables, qu'aux inégalités qui tiennent à la nature

du phénomène, se joignoient encore les irrégularités qui venoient de l'imperfection des lunettes, dont ces premiers Observateurs faisoient usage ; aussi voyons-nous qu'ils se tourmentèrent inutilement pendant plus de 40 ans pour en deviner la cause, jusqu'au moment où le célèbre Huyghens, ayant porté l'art des télescopes à un degré de perfection inconnu avant lui, suivit ces apparences avec plus d'exactitude, & démontra qu'elles étoient produites par un anneau fort mince dont Saturne est environné. Le sentiment d'Huyghens, d'abord combattu, & depuis confirmé par toutes les observations, est aujourd'hui généralement adopté ; en sorte qu'il ne reste plus qu'à déterminer avec toute la précision possible, au moyen des phénomènes déjà observés, les élémens de cet anneau, pour en conclure les phénomènes qui doivent avoir lieu dans les siècles à venir. Les Astronomes ont imaginé pour cela différentes méthodes ; mais elles sont indirectes, & ne peuvent servir, tout au plus, qu'à déterminer les apparences à un instant donné. D'ailleurs, ce qui importe le plus dans ces recherches, est de fixer l'attention des Observateurs sur les phases de l'anneau

§4 MERCURE DE FRANCE.

les plus propres à en constater les élémens ; car on fait , & M. du Séjour a plus d'une fois eu occasion de le remarquer dans son Ouvrage , que les Astronomes ont souvent négligé des observations utiles , pour n'en avoir pas connu l'importance ; or il est visible que les méthodes trigonométriques , limitées , par leur nature , à des cas particuliers , ne peuvent rien apprendre sur cela. La loi générale de ces phénomènes ne peut donc être que le résultat d'une analyse très-délicate , & c'est l'objet du travail de M. du Séjour » ,

Cet Ouvrage est divisé en dix-neuf sections , dans lesquelles l'Auteur , après avoir exposé les différentes causes qui font disparaître l'Anneau de Saturne , donne la solution la plus simple & la plus exacte de tous les problèmes que l'on peut se proposer , relativement aux différentes phases de cet Anneau. La manière dont il détermine le nombre de ces phases , est très belle , & peut être regardée comme une des applications les plus délicates & les plus heureuses de l'algèbre à l'astronomie. Non-seulement M. du Séjour donne l'analyse de tous les phénomènes de l'Anneau de Saturne , & les moyens les plus simples de les détermi-

ner : mais de plus il compare au calcul toutes les observations, il les discute avec le plus grand soin, & choisissant les élémens les plus probables qui résultent de cette compensation, il donne le calcul de ces phénomènes jusqu'à 1900. Aucune des circonstances qui peuvent les accompagner n'est oubliée par M. du Séjour, & il n'a rien négligé de ce qui peut influer sur les disparitions ou réapparitions de l'Anneau; ces recherches lui ont donné lieu de faire un grand nombre de remarques très-intéressantes sur ces phases, telle est entre-autres celle par laquelle il paroît que les deux surfaces de l'Anneau ne sont pas également propres à réfléchir la lumière.

« L'Ouvrage est terminé par différentes remarques sur l'Anneau de Saturne, sur une méthode pour déterminer son inclination sur l'écliptique, & sur quelques autres circonstances qui précèdent ses disparitions ou qui suivent ses réapparitions. L'Auteur expose en peu de mots les opinions des Philosophes sur la formation primitive d'un phénomène aussi extraordinaire, & sur ce que l'on fait de plus probable sur la manière dont l'Anneau peut se soutenir en équilibre autour de sa planète ».

Civ

36 MERCURE DE FRANCE.

« Tels sont les objets que M. du Séjour a traités dans son Ouvrage ; & l'on voit qu'il n'a rien laissé à désirer sur la théorie des phases de l'Anneau de Saturne. L'élégance, la finesse & la simplicité des méthodes dont il a fait usage, rendent cet Ouvrage très intéressant pour les Géomètres ; & la discussion des phénomènes depuis 1600 jusqu'à 1900, le rend nécessaire aux Astronomes qui voudront dans la suite observer avec précision ces apparences ».

Abrégé de l'Histoire de France, par ordre alphabétique ; par M. Coutan. Broch. in-8°. d'environ 600 pages, avec approbation & privilège du Roi. Prix 6 liv. franc de port par la poste. A Paris, chez Couturier pere, Libraire Imprim. aux galeries du Louvre ; Delalain, Lib. rue de la Comédie Française ; & chez l'Auteur, rue de la Croix, au coin de celle Phelippeau, maison du Chandelier.

L'HISTOIRE est un témoin fidèle & sincère, qui dit la vérité sans craindre de déplaire, qui apprécie les actions & les passions des hommes, & qui ne les flatte jamais ; qui, avec une noble hardiesse, dépeint les maux que cause la

guerre, les avantages que le Peuple reçoit de la paix, les devoirs réciproques & indispensables de ceux qui commandent & de ceux qui obéissent; & enfin quel a été le vice radical & la vertu dominante de chaque Nation, & de ceux qui les ont gouvernées.

Or, comme les faits n'y sont rapportés que selon l'ordre de leur date, il ne se peut que plusieurs de ces faits n'échappent à la mémoire du Lecteur : on a souvent oublié le commencement, & quelquefois la suite d'un fait historique, quand, plusieurs pages après, on en retrouve la conclusion. M. Coutan a obvié à cet inconvénient en faisant prendre à l'Histoire de notre Nation la forme de Dictionnaire, au moyen de quoi l'époque, l'événement & le fait qu'on est curieux de savoir, se présente au premier coup-d'œil, & par ce nouvel ordre satisfait le Lecteur. •

Pour faire connoître l'utilité de cet Ouvrage, nous allons en rapporter quelques articles.

• **CAPITALES** (villes) du Royaume de France. Comme on ne fait pas précisément quelles terres les François habitoient sous le règne de Pharamond, on ne peut dire dans quelle ville il établit

Cv

58 MERCURE DE FRANCE.

son siège royal ; mais on fait que Clodion son successeur , prit Amiens sur les Romains en 444 , & qu'il en fit la capitale de son Etat naissant , en y établissant son siège royal. Mérovée son successeur , fut élu Roi en 448 dans cette ville , par les Etats qui s'y étoient assemblés ; & ce Roi continua d'y tenir son siège royal. On conjecture par le tombeau qui a été trouvé à Tournai en 1654 , que Childeric y tenoit son siège royal. Clovis son fils , établit le sien à Soissons en 487 , & le transféra à Paris en 510 ; & depuis ce temps , cette ville a toujours été la capitale du Royaume ».

« CARDINAL (le vieux) de Bourbon étoit frère cadet d'Antoine de Bourbon , Roi de Navarre , & par conséquent oncle paternel de Henri IV. Le Duc de Mayenne , chef de la Ligue , le fit proclamer Roi à Paris sous le nom de Charles X , quoiqu'il fût toujours prisonnier , depuis que , par ordre de Henri III , il avoit été arrêté aux Etats de Blois ; le Duc de Mayenne le fit ensuite proclamer Roi dans toutes les villes du parti de la Ligue , en vertu d'un Arrêt du Conseil de l'Union , vérifié au Parlement ; & dès-lors la justice , la monnoie & tous les actes publics se firent sous le

nom de Charles X, le titre & le pouvoir de Lieutenant-général du Royaume toujours réservé au Duc de Mayenne. Ce fantôme de Roi mourut l'année suivante 1590, le 9 Mai, au Château de Fontenai en Poitou, sous la garde du Seigneur de la Boulaye, à qui Henri IV l'avoit confié, l'ayant tiré des mains de Chavigny, qui étoit vieux & aveugle, sur le point que la Ligue marchandoit avec ce bon-homme pour le délivrer ».

« EGLISE DE PARIS, autrement dite Notre-Dame. L'opinion la plus certaine est que c'est sous le règne de Louis VII que Maurice de Sully, Evêque de Paris, commença à faire rebâtir cette Eglise, & que c'est sous le règne de Philippe-Auguste que ce superbe édifice fut achevé. Mais il est prouvé qu'avant que Maurice eût fait rebâtir cette Eglise il y en avoit une autre en sa place, qui avoit servi autrefois de Temple aux Payens, lequel avoit été édifié sous le règne de Tibère, par les Bacheliers de Paris. C'est ce dont on a été convaincu au commencement de ce siècle, par les quatre grandes pierres que l'on trouva sous le grand autel, en le réédifiant de nouveau. Et il est très-probable que lorsque Clovis fut chrétien, il détruisit de son Royaume, &

60 MERCURE DE FRANCE.

sur-tout de Paris, qu'il fit sa capitale, toutes les idoles, & fit servir leurs Temples, d'Eglises aux Chrétiens».

Histoire naturelle générale & particulière, servant de suite à la théorie de la terre & d'introduction à l'histoire des minéraux; par M. le Comte de Buffon, Intendant du Jardin du Roi, de l'Académie Française & de celle des Sciences, &c. Tomes III & IV du Supplément in-12; & Tomes V & VI in-12 de l'histoire naturelle des oiseaux. A Paris, Hôtel de Thou, rue des Poitevins.

On lit à la tête du cinquième volume un avertissement de M. le Comte de Buffon que nous allons transcrire, parce qu'il doit intéresser les justes admirateurs du génie de cet éloquent Naturaliste, & qu'il donne aux amateurs de l'histoire naturelle les espérances de nouvelles richesses soit de cet illustre Académicien, soit de ses habiles Coopérateurs.

« J'en étois, dit M. le Comte de
» Buffon, au seizième volume in-4^o.
» de mon Ouvrage sur l'histoire natu-
» relle, lorsqu'une maladie grave & lon-
» gue a interrompu, pendant près de

» deux ans le cours de mes travaux. Cette
 » abréviation de ma vie , déjà fort avan-
 » cée , en produit une dans mes ouvrages.
 » J'aurois pu donner dans les deux ans
 » que j'ai perdus deux ou trois autres
 » volumes de l'histoire des oiseaux , sans
 » renoncer pour cela au projet de l'his-
 » toire des minéraux , dont je m'occupe
 » depuis plusieurs années. Mais me trou-
 » vant aujourd'hui dans la nécessité d'op-
 » ter entre ces deux objets , j'ai préféré
 » le dernier comme m'étant plus familier,
 » quoique plus difficile , & comme étant
 » plus analogue à mon goût par les belles
 » découvertes & les grandes vues dont il
 » est susceptible ; & pour ne pas priver le
 » Public de ce qu'il est en droit d'attendre
 » au sujet des oiseaux , j'ai engagé l'un
 » de mes meilleurs amis , M. Gueneau
 » de Montbeillard , que je regarde com-
 » me l'homme du monde dont la façon
 » de voir , de juger & d'écrire a plus de
 » rapport avec la mienne ; je l'ai engagé ,
 » dis-je , à se charger de la plus grande
 » partie des oiseaux. Je lui ai remis tous
 » mes papiers à ce sujet , nomenclature ,
 » extraits , observations , correspondan-
 » ces ; je ne me suis réservé que quelques
 » matières générales & un petit nombre
 » d'articles particuliers déjà faits en en-

62 MERCURE DE FRANCE.

» tier ou fort avancés. Il a fait de ces
» matériaux informes un prompt & bon
» usage, qui justifie bien le témoignage
» que je viens de rendre à ses talens:
» car ayant voulu se faire juger du Public
» sans se faire connoître, il a imprimé
» sous mon nom tous les chapitres de sa
» composition, depuis l'auttuche jusqu'à
» la caille, sans que le Public ait paru
» s'appercevoir du changement de main;
» & parmi les morceaux de sa façon, il
» en est, tel que celui du Paon, qui ont
» été vivement applaudis & par le Public
» & par les Juges les plus sévères. Il ne
» m'appartient donc en propre dans le
» second volume in 4^o. de l'histoire des
» oiseaux que les articles du pigeon, du
» ramier & des tourterelles; tout le
» reste, à quelques pages près de l'his-
» toire du coq, a été écrit & composé
» par M. de Montbeillard. Après cette
» déclaration, qui est aussi juste qu'elle
» étoit nécessaire, je dois encore avertir
» que pour la suite de l'histoire des oi-
» seaux & peut-être de celle des végé-
» taux, sur laquelle j'ai aussi quelques
» avances, nous mettrons, M. de Mont-
» beillard & moi, chacun notre nom
» aux articles qui feront de notre com-
» position, comme je l'ai fait avec M.

» d'Aubenton dans l'histoire des animaux.
 » On va loin sans doute avec de sembla-
 » bles aides : mais le champ de la Nature
 » est si vaste, qu'il semble s'agrandir à
 » mesure qu'on le parcourt ; & la vie
 » d'un , deux & trois hommes est si
 » courte, qu'en la comparant avec cette
 » immense étendue, on sentira qu'il
 » n'étoit pas possible d'y faire de plus
 » grands progrès en aussi peu de temps.

» Un nouveau secours qui vient de
 » m'arriver , & que je m'empresse d'an-
 » noncer au Public , c'est la communica-
 » tion, aussi franche que généreuse , des
 » lumières & des observations d'un illustre
 » Voyageur , M. le Chevalier James
 » Bruces de Kinnairé, qui revenant de
 » Nubie & d'Abyssinie, s'est arrêté chez
 » moi plusieurs jours & m'a fait part des
 » connoissances qu'il a acquises dans ce
 » voyage , aussi pénible que périlleux.
 » J'ai été vraiment émerveillé en parcou-
 » rant l'immense collection de dessins
 » qu'il a faits & coloriés lui-même ; les
 » animaux , les oiseaux , les poissons , les
 » plantes , les édifices , les monumens ,
 » les habillemens , les armes , &c. des
 » différens Peuples , tous les objets en un
 » mot dignes de nos connoissances ont

64 MERCURE DE FRANCE.

» été décrits & parfaitement représentés ;
» rien ne paroît avoir échappé à sa curio-
» sité , & ses talens ont tout saisi. Il nous
» reste à desirer de jouir pleinement de
» cet Ouvrage précieux. Le Gouverne-
» ment d'Angleterre en ordonnera sans
» doute la publication ; cette respectable
» Nation , qui précède toutes les autres
» en fait de découvertes , ne peut qu'ajou-
» ter à sa gloire en communiquant promp-
» tement à l'Univers celles de cet excel-
» lent Voyageur , qui ne s'est pas con-
» tenté de bien décrire la nature ; mais
» a fait encore des observations très-im-
» portantes sur la culture de différentes
» espèces de grains , sur la navigation de
» la Mer-Rouge , sur le cours du Nil ,
» depuis son embouchure jusqu'à ses
» sources , qu'il a découvertes le pre-
» mier , & sur plusieurs autres points
» de géographie , & de moyens de com-
» munication qui peuvent devenir très-
» utiles au commerce & à l'agriculture ;
» grands arts peu connus , mal cultivés
» chez nous , & desquels néanmoins dé-
» pend & dépendra toujours la supério-
» rité d'un Peuple sur les autres ».

Dictionnaire minéralogique & hydrologi-

A V R I L. 1776. 63

que de la France, contenant 1°. la description des mines, fossiles, fleurs, crystaux, terres, sables & cailloux qui s'y trouvent; l'art d'exploiter les mines, la fonte & la purification des métaux, leurs différentes préparations chimiques, & les différens usages pour lesquels on peut les employer dans la médecine, l'art vétérinaire, & les arts & métiers; 2°. l'histoire naturelle de toutes les fontaines minérales du Royaume, leur analyse chimique, une notice des maladies pour lesquelles elles peuvent convenir, avec quelques observations pratiques; on y a joint un *Gneumon Gallicus*, pour servir de suite au Dictionnaire des plantes, arbres & arbustes de la France, & au Dictionnaire vétérinaire & des animaux domestiques, & pour compléter l'histoire des productions naturelles & économiques du Royaume; 4 vol. per. in 8°. & en per. rom. de près de 700 pages chacun. A Paris, chez Brunet, Lib. rue des Ecrivains, près St Jacques de la Boucherie. Avec approb. & priv. du Roi, 1776.

La science la plus intéressante sans

66 MERCURE DE FRANCE.

doute est celle qui nous apprend à connoître les différens arbres qui nous environnent , avec tous les avantages qui en peuvent résulter. C'est dans l'histoire naturelle & économique qu'on peut puiser ces connoissances. Le *Dictionnaire des plantes , arbres & arbrustes de la France* sert à indiquer les différentes productions végétales du Royaume , & on y a exposé leurs propriétés médicinales & économiques ; dans le *Dictionnaire vétérinaire & des animaux domestiques*, on est entré dans les détails les plus importans sur la manière de les élever , de les traiter dans leurs maladies , & d'en tirer toute l'utilité possible ; il ne restoit , pour compléter l'histoire entière & économique de la France , que d'examiner ses différens sols & terroirs , ses pierres , ses mines , ses fossiles , ses fleurs , ses fontaines minérales , & c'est précisément ce que M. Buc'hoz a fait dans l'Ouvrage que nous annonçons aujourd'hui. L'Auteur l'a divisé en deux parties : la première traite des fontaines minérales , & la seconde des mines , fossiles , fleurs & cristallisations. Celle ci auroit pu nécessairement précéder la première ; mais l'impatience que le Public témoigna dans le

temps de voir rassembler pour une première fois tout ce qui concerne les eaux minérales du Royaume, a engagé l'Auteur d'intervertir en quelque façon l'ordre naturel. La partie concernant les fontaines minérales renferme deux volumes : le second est en quelque façon le supplément du premier. Nous profitons de cet occasion pour annoncer au Public, de la part de l'Auteur, qu'il a été surpris de voir paroître détachés les deux premiers volumes avec un nouveau titre, auquel il n'a eu aucune part, & qui est même contraire à ce qui se trouve exposé dans l'Ouvrage ; ces deux volumes n'ont été rédigés que pour faire un seul & même Ouvrage, avec la partie des minéraux, sous le titre que nous venons d'annoncer ; mais pour revenir au plan de ces deux premiers volumes, l'Auteur y rapporte le local des sources & fontaines minérales, l'analyse chimique, autant qu'elle lui a paru nécessaire & qu'il en a pu trouver qui mérite quelque attention, tant parmi les Ouvrages imprimés sur les eaux minérales, que parmi les mémoires qu'on lui a fournis. Il cite ensuite les maladies auxquelles chacune de ces eaux convient, & dans

68 MERCURE DE FRANCE.

lesquelles elle est indiquée; il explique en même temps la méthode pour en faire usage, & il finit ordinairement chaque article concernant les fontaines minérales par des observations pratiques & médicinales qui constatent leurs bons effets. Ces articles sont rangés suivant l'ordre alphabétique des endroits où se trouvent les fontaines; dans les articles du Supplément, M. Buc'hoz a inséré tout ce qui peut concerner la bibliographie hydrologique de la France. Quant à la seconde partie de ce Dictionnaire, qui est précisément celle qui paroît actuellement, l'Auteur y traite des mines, fossiles, flours, cristaux, cristallisations, terres, sables, cailloux qui se trouvent dans la France; il donne une description exacte de chacune de ces substances, leur analyse chimique, les endroits du Royaume où on les rencontre le plus communément. Il parle en outre de l'exploitation des mines, de la fonte des métaux, des différentes préparations chimiques qu'on en peut tirer, & des usages auxquels ils peuvent convenir, tant pour la médecine & l'art vétérinaire, que pour tous les différens arts & métiers; il y développe même la manière dont se for-

ment dans le sein de la terre la plupart de ces substances; enfin il finit par cet Ouvrage tout ce qui peut concerner l'histoire complète naturelle & économique des Provinces du Royaume, qu'il a parcouru laborieusement & gratuitement; & pour donner un nouveau mérite à ce Dictionnaire, il a ajouté à la fin un *Gneumon Gallicus*, pour faire suite au *Flora Gallica* du Dictionnaire des plantes, arbres & arbustes de la France, & au *Fauna Gallicus* du Dictionnaire vétérinaire & des animaux domestiques. Le *Gneumon Gallicus* est suivi de plusieurs Mémoires minéralogiques particuliers sur les différentes contrées du Royaume; d'une liste de tous les cabinets d'histoire naturelle de Paris & de toute la France, & d'une bibliographie des Auteurs qui ont écrit sur la minéralogie du Royaume. Enfin pour rendre ce Dictionnaire aussi complet que les deux autres, M. Buc'hoz y a joint des tables alphabétiques: la première est le titre de tous les endroits de la France où se trouvent les différens fossiles dont il est question dans ce Dictionnaire; la seconde est la table des maladies dans lesquelles on peut employer les minéraux & les fontaines mi-

70 MERCURE DE FRANCE.

nérales, avec des renvois aux différens articles : ce qui prouve que l'Auteur n'a eu d'autre but que de joindre ensemble la minéralogie & l'hydrologie du Royaume, puisque c'est seulement à la fin du dernier volume où se trouve la table des maladies pour lesquelles les fontaines minérales conviennent. La troisième est la liste de toutes les préparations chimiques qu'on tire des minéraux ; la quatrième enfin est le catalogue des substances minéralogiques qu'on peut employer dans les arts.

Par les différentes annonces que nous avons faites des trois Dictionnaires de M. Buc'hoz, dont la réunion est indispensable, puisqu'ils sont les suites les uns des autres, il paroît que cet Auteur n'a rien négligé pour faire connoître toutes les différentes substances du Royaume : son travail est même considérable, puisqu'outre les autres Ouvrages qu'il a publiés sur la médecine & l'économie champêtre, ceux-ci se portent à 14 volumes de 40 feuilles chacun, petit romain ; au moyen de pareils matériaux, qui se trouvent tous rassemblés dans cette collection, il sera très-aisé de connoître l'histoire naturelle & économique de la France. Le Public

ne peut que lui savoir gré d'un travail aussi utile, auquel il a passé les plus beaux jours de sa vie. A quoi sert d'aller chercher bien loin des substances que nous avons sous la main & que nous ignorons ?

La Pratique des Accouchemens, première partie, contenant l'histoire critique de la doctrine & de la pratique de principaux Accoucheurs qui ont paru depuis Hippocrate jusqu'à nos jours, pour servir d'introduction à l'étude & à la pratique des accouchemens; par M. Alphonse Leroy, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, Professeur en l'art des accouchemens & des maladies des femmes; 1 vol. in-8°. A Paris, chez le Clerc, Libr. quai des Augustins, à la Toison d'or.

Cette première partie n'est, à proprement parler, que le prospectus & le plan de l'Ouvrage que l'Auteur nous fait espérer; c'est la rédaction de ses leçons qu'il publie: il subdivise cette première partie en trois autres; la première renferme l'histoire de l'art des accouchemens

72 MERCURE DE FRANCE.

avant la renaissance des sciences en Europe : il nous y expose la doctrine d'Hippocrate , de Galien , de Celse , d'Aëtius , d'Aspasie , de Philumenus , d'Ægine , d'Avicenne & d'Albucasis sur l'art des accouchemens. La seconde partie comprend la continuation de cette histoire depuis la renaissance des lettres en Europe jusqu'à nos jours : M. Leroy y donne un extrait de la plupart des livres qui ont paru sur cet objet ; il s'étend sur-tout beaucoup sur les Ouvrages de M. Levret : il lui reproche d'avoir trop fait cadrer à son système particulier les circonstances dans lesquelles M. Levret s'est trouvé au sujet des accouchemens : mais une pareille assertion n'est-elle pas déplacée dans un jeune Médecin , vis à-vis d'un Accoucheur expérimenté comme est M. Levret , qui a plutôt formé son système sur l'expérience , qu'il n'a adapté l'expérience à son système ? La troisième partie de l'Ouvrage que nous annonçons est le vrai plan que M. Leroy se propose dans son Traité des accouchemens ; il réduit l'art d'accoucher à un problème composé de quatre propositions , il faut

- 1°. déterminer la structure & la mécanique de l'organe qui renferme l'enfant ;

2°.

2°. déterminer les dimensions du bassin, celles de l'enfant, & le rapport de ces dimensions entre elles; 3°. déterminer ensuite quelle doit être la position de la matrice relativement à la position de l'enfant, ou la position de l'enfant relativement à la matrice; 4°. l'action de la matrice, les dimensions du bassin & de l'enfant: les directions des forces bien connues, il faut déterminer quels sont les divers mouvemens que doit exécuter l'enfant, selon ses diverses situations dans le bassin, pour en franchir la cavité. M. Leroy procède, dans ses leçons, de manière à parvenir par degrés à la solution de ce problème, pour passer ensuite à d'autres connoissances de l'art des accouchemens. M. Leroy nous présente ensuite le plan de son grand Ouvrage: il nous a paru fort clair, fort exact & fort méthodique. Le Public doit en désirer avec empressement la publication; l'humanité y est trop intéressée pour ne pas ranimer de plus en plus le zèle de l'Auteur.

Recherches sur la rougeole, sur le passage des alimens & des médicamens dans le torrent de la circulation, sur le choix des remèdes mercuriaux dans
I. Vol. D

74 **MERCURE DE FRANCE.**

les maladies vénériennes; par M. J. T. G. Dubosq de la Robedriere, Docteur en Médecine de la Faculté de Caen, Associé correspondant du Collège des Médecins de Nancy, Médecin de la Ville de Vire. A Paris, chez Desventes Deladoué, Libr. rue Saint Jacques.

Cette brochure renferme trois Dissertations, précédées d'un discours préliminaire; dans ce discours, qui est très-bien rédigé, l'Auteur donne une image sensible de *l'homme physique intérieur*, il y explique ce qu'on entend par *santé & par maladie*; il y développe parfaitement la science hippocratique : mais on peut lui reprocher qu'il y parle un peu trop en mécanicien. La première partie comprend des recherches très intéressantes sur la rougeole : l'Auteur a puisé dans les meilleures sources pour le traitement de cette maladie, telles que les Ouvrages de Boerhave, de Sydenham : il y a joint les observations particulières, qu'il a eu occasion de faire pendant l'épidémie qui a régné en 1773 dans le pays qu'il habite.

La seconde partie est la solution d'une

question essentielle & qui n'est, suivant l'Auteur, que trop négligée: *sur le passage des corps qu'on avale dans le torrent de la circulation.* La troisième partie est un *Essai sur l'usage & le choix des remèdes mercuriaux dans les maladies vénériennes.* L'Auteur prétend fixer par cet Essai l'attention des Médecins sur un point d'estimation de la vertu de ces espèces, auquel jusqu'ici on a fait peu d'attention. Sans doute qu'il n'a pas lu tous les Ouvrages qui ont paru à ce sujet, & dans la citation des Auteurs que M. de la Roberdiere a faite dans cette dissertation, il paroît qu'il n'a pas fait ce choix avec le même discernement que dans ses autres dissertations, puisqu'il y loue des Auteurs dont les Ouvrages ont été généralement désapprouvés par les gens de l'art.

Mémoire sur la Farine; par M. l'Abbé Poncelet. A Paris, chez Pissot, Libr. quai des Augustins, près la rue Gît-le-cœur. Avec approb. & permission, 1776. Prix 1 l. 4 s.

Ce Mémoire traite des parties constituantes & des combinaisons de la farine: il est divisé en deux parties; la première

Dij

76 MERCURE DE FRANCE.

contient l'exposé simple & fidèle des expériences que l'Auteur a faites sans prévention pour aucun système, sans rapport à aucun objet déterminé & dans la seule vue de bien connoître la nature des farines. La seconde partie contient tout ce que la première fait désirer, les applications, les observations, la pratique, les réflexions & les raisonnemens; mais l'Auteur ne veut pas s'en tenir à ces premières recherches, il se propose encore un nouveau travail, dont l'objet sera 1°. de déterminer quelle est la nature des deux substances sirupeuse & amilacée; 2°. quels sont les sels & les huiles qui entrent comme parties constituantes dans la combinaison des farines; 3°. pourquoi les substances farineuses sont si différentes les unes des autres, & quel est le fondement de cette différence; 4°. quelle est la cause de l'altération subite ou insensible des farines & des grains; dans quelle partie constituante se fait cette altération; y auroit-il quelques moyens de la prévenir, de conserver les grains & les farines dans leur bonté primitive, ou de les rétablir lorsqu'ils ont été gâtés.

Depuis une infinité de siècles on fait

du pain : tous les hommes sont naturellement chimistes, & sans approfondir la chimie théorique & pratique, ils ont su qu'on ne pouvoit se procurer du pain que par la fermentation, & qu'en employant par conséquent du levain; actuellement la chimie jette plus particulièrement ses vues sur cet objet : mais le pain en sera-t-il meilleur? C'est ce que l'expérience nous apprendra. Au reste les recherches de M. l'Abbé Poncelet sont curieuses & intéressantes.

Voyage à la Nouvelle Guinée, dans lequel on trouve la description des lieux, des observations physiques & morales, & des détails relatifs à l'histoire naturelle dans le règne animal & le règne végétal; par M. Sonnerat, Sous-Commissaire de la Marine, Naturaliste Pensionnaire du Roi, Correspondant de son Cabinet & de l'Académie Royale des Sciences de Paris, Associé à celle des Sciences, Beaux-Arts & Belles-Lettres de Lyon; enrichi de 120 figures en taille douce; 1 volume in-4°. A Paris, chez Ruault, Libraire de la Harpe, 1776. Prix 21 l. br. 24 l. rel.

D iij

78 MERCURE DE FRANCE.

M. Poivre, Intendant des Isles de France & de Bourbon, desirant depuis long temps procurer aux Colonies, dont le soin lui a été confié, des secours en vivres, en effets de navire, expédia pour cet objet en 1769, la flûte du Roi *l'Isle de France*, commandée par M. le Chevalier de Coëtivi, Enseigne des vaisseaux du Roi, & sous ses ordres la Corvette le *Nécessaire*, commandée par M. Cordé. M. Provost, Commissaire de la Marine, fut chargé d'examiner les productions végétales des Isles qu'on alloit parcourir. L'objet principal du voyage fut la recherche d'un trésor qu'aucune Nation n'avoit encore entrepris de déterminer; son terme étoit les Isles Philippines & les Terres des Papoux. M. Sonnerat obtint d'être de cette expédition; le desir de concourir autant qu'il seroit en lui, à une entreprise utile, celui de voyager en des pays où l'on aborde rarement, où l'homme, les animaux, les plantes, la nature entière offrent à l'Observateur un spectacle nouveau, a été le seul motif qui a engagé M. Sonnerat à faire le voyage, suivant qu'il le rapporte lui même. En lisant le journal de son voyage, dont nous annonçons actuellement la publication, le Lec-

teur jouira du plaisir d'y voir représentés plusieurs objets nouveaux , qui quelquefois pourront bien l'étonner ; il y apprendra que les habitans des Isles Philippines , soumis aux Espagnols depuis 200 ans , sont encore plongés , après deux siècles de communication avec les Européens , dans l'ignorance la plus profonde ; qu'ils sont aveuglés par des erreurs sans nombre , gouvernés par la superstition la plus absurde & qui annonce une Nation au berceau , qui est restée au point d'où elle étoit partie , lorsqu'elle a commencé à se rassembler en corps de Peuple : mais il sera encore plus surpris que dans des cœurs d'hommes si grossiers , l'amour de la liberté & l'horreur de l'oppression ne se trouvent pas moins imprimés que dans celui des autres hommes ; il remarquera aussi que cette même terre abandonnée à des Sauvages stupides , est couverte des végétaux les plus précieux , des animaux les plus rares , & est seule en possession des trésors que recherchent les autres Nations. Le journal de ce voyage est donc de la plus grande utilité aux Physiciens , aux Politiques & aux Naturalistes : il nous apprend en même temps à connoître les hommes & les productions de

80 MERCURE DE FRANCE.

la Nature. L'Auteur y a fait joindre 120 planches artistement gravées, qui représentent au naturel les principaux oiseaux & les végétaux les plus usités de la Nouvelle Guinée. Quand des Voyageurs s'occupent à nous faire connoître les productions de la nature & les mœurs des habitans des pays qu'ils parcourent, on ne peut assez leur en marquer de la reconnaissance. La publication d'un pareil voyage pourroit très-bien figurer à côté de ceux de M. de Tournefort dans le Levant & de M. Adanson dans le Sénégal.

Analyse des Bleds & expériences propres à faire connoître la qualité du froment & principalement celle du son de ce grain, avec des observations sur les substances végétales dont les différentes Nations font usage au lieu de pain ; par M. Sage, des Académies Royales des Sciences de Paris, de Stockholm, & des Académies Impériale & Electorale de Mayence. A Paris de l'Imprimerie Royale, 1776.

Cette analyse & les expériences ont été faites par les ordres de feu M. le

Maréchal du Muy, Ministre & Secrétaire d'Etat au département de la guerre, & continuées par ceux de M. le Comte de Saint-Germain, aussi Secrétaire d'Etat au même département. Ce qui a donné lieu à ces expériences & à l'analyse que nous annonçons, est un Mémoire présenté à M. le Comte du Muy, dans lequel on démontre par des expériences & des observations les effets pernicieux qui résultent de l'usage du pain dans lequel on fait entrer une trop grande quantité de son, avec l'épigraphe : *Homo miser res facerrima*. Comme il est de la dernière importance de détruire les inquiétudes qu'auroit pu faire naître, relativement au pain de munition, la publicité de ce Mémoire, contre le son qui entre dans le pain; le Gouvernement a cru nécessaire de publier les expériences qui détruisent ce qui y est avancé. Elles offrent au Public des découvertes intéressantes, entre autres un moyen aussi simple qu'ingénieux, par lequel on peut s'assurer si la farine de froment est bonne, médiocre ou mauvaise : cette expérience est également propre à lever les difficultés qui pourroient se présenter lors de la réception des grains destinés à la consommation des Troupes. L'Ouvrage de M. Sage ren-

D v

82 MERCURE DE FRANCE.

ferme aussi des observations sur les dangereux effets de quelques substances végétales, que le Soldat, le Public peuvent être exposés à manger ; quoique l'antidote soit déjà connu dans plusieurs Ouvrages, notamment dans le *Diçt. des plantes, arbres & arbustes de la France*, Voyez art. *Belladonna* ; cependant on ne peut assez en rappeler le souvenir. Cet Ouvrage offre de plus un moyen de remédier à la brûlure de la poudre, à laquelle les Soldats sont fréquemment exposés.

Bibliothèque littéraire, historique & critique de la Médecine ancienne & moderne, contenant l'histoire des Médecins de tous les siècles & de celui où nous vivons : celles des personnes savantes de toutes les Nations qui se sont appliquées à quelques parties de la médecine, ou qui ont concouru à son avancement : celles des Anatomistes, des Chirurgiens, des Botanistes, des Chimistes : les honneurs qu'ils ont reçus, les dignités auxquelles ils sont parvenus, les monumens qui ont été érigés à leur gloire, le catalogue & les différentes éditions de leurs Ouvrages, le jugement qu'on doit en porter, l'exposition de leurs sentimens, l'histoire

A V R I L. 1773. 83

de leurs découvertes : l'origine de la médecine , les progrès , les révolutions , les sectes , son état chez les différens Peuples. Par M. Joseph François Carrere , Docteur en Médecine de l'Université de Montpellier , de la Société Royale des Sciences de la même Ville , de l'Académie Royale des Sciences , Inscriptions & Belles-Lettres de Toulouse , de l'Académie Impériale des Curieux de la Nature , Censeur Royal , ancien Inspecteur-Général des Eaux minérales de la Province de Roussillon & du Comté de Foix , ci-devant Directeur , Garde & Démonstrateur du cabinet d'histoire naturelle de l'Université de Perpignan , Professeur Royal Emérite de la Faculté de Médecine de la même Ville ; 1 vol. in-4°. A Paris , chez Ruault , Lib. rue de la Harpe. Avec approb. & priv. du Roi. Prix 10 l. br.

L'objet dont l'Auteur s'occupe dans cet Ouvrage a mérité l'attention des plus grands Médecins ; rien n'est plus essentiel pour le progrès de la médecine que de réunir dans un même tableau les Ouvrages , les sentimens , les découvertes des

D vj

84 MERCURE DE FRANCE.

Maîtres de l'art, & de transmettre à la postérité les noms & l'histoire de ceux qui se sont distingués dans quelques parties de la médecine. Cette science a eu depuis long-temps ses Historiens, qui ont presque tous été Médecins & ont même illustré par leurs talens, par leurs découvertes ou leurs Ouvrages, les siècles où ils ont vécu. M. Carrere nous indique tous ceux qui ont travaillé sur cette matière, & dans les Ouvrages desquels il a pu puiser les matériaux du sien ; il trouvera à la fin du *Dictionnaire des Plantes de la France*, par M. Buc'hoz, une bibliographie botanique des Auteurs du Royaume ; dans le quatrième volume du *Dictionnaire vétérinaire & des animaux domestiques* du même Auteur, une bibliographie zoologique de la France ; & dans le second & quatrième volume du *Dictionnaire minéralogique & hydrologique de la France* par le même, une bibliographie des Auteurs qui ont écrit sur les mines & les fontaines minérales du Royaume. M. Carrere père y est même indiqué pour avoir publié une histoire des eaux minérales du Roussillon. M. Buc'hoz a aussi donné une notice des Auteurs qui ont travaillé sur les trois règnes de la Lorraine, dans ses *Aldrovandus*, *Tournefort*.

tius & Vallerius Lotharingia. L'Auteur de la Bibliographie que nous annonçons pourra donc recourir pour ces différens objets aux Ouvrages désignés, quoique néanmoins nous soyons persuadés par le premier volume que nous avons sous les yeux, & qui est rédigé avec soin & exactitude, que M. Carrere a tous les matériaux qui lui sont utiles pour la rédaction de ce grand Ouvrage, dont nous avons fait connoître le Prospectus dans le temps; & en effet il a puisé dans toutes les sources, ainsi qu'il l'observe lui-même, & pour mieux en persuader ses Lecteurs, il a donné à la suite de la Préface de son premier volume un catalogue par ordre alphabétique de tous les Ouvrages qu'il a consultés : on pourra juger par-là de l'étendue de ses recherches. On trouvera dans sa bibliographie deux mille articles d'Auteurs dont aucun Bibliographe de Médecine n'a encore parlé; il y rapporte environ huit mille Ouvrages qui ont été inconnus à ceux qui ont travaillé avant lui, & dont il n'a été fait mention dans aucune bibliographie. M. Carrere a suivi pour cette bibliographie l'ordre alphabétique, comme le plus propre à mettre d'abord sous les yeux du Lecteur les

objets qui peuvent l'intéresser. On lit dans cet Ouvrage l'histoire de la médecine & de ses différentes parties : on y remarque l'état de cette science chez les différens Peuples qui l'ont cultivée autrefois , comme les Chinois , les Japonois , les Egyptiens , les Grecs , les Arabes , &c. On y voit paroître tour-à-tour les Médecins les plus célèbres de tous les siècles , ceux qui ont enrichi le Public de leurs Ouvrages , & qui méritent d'être connus par quelques traits particuliers ; les Chimistes , les Chirurgiens , les Botanistes , les Anatomistes ont aussi leur place dans cet Ouvrage ; les Rois , les Princes , les Souverains Pontifes , les Cardinaux , les Archevêques , les Philosophes , les Savans de tout état , & même les Femmes qui se sont appliquées à quelque partie de la médecine ou qui ont contribué à son avancement , n'y occupent pas moins leur rang , & même très distingué. Dans la partie historique , l'Auteur rapporte le nom & le surnom des différens personnages , les places qu'ils ont occupées , le jour , l'année , le lieu de leur naissance , de leur mort & de leur réception aux degrés ou à la maîtrise , la date de leur aggrégation aux

différentes Académies, & de leur élévation aux places & aux dignités, les anecdotes intéressantes qui leur sont relatives, les honneurs dont on a récompensé leurs talens, enfin les monumens érigés à leur gloire. Dans la partie littéraire & critique se trouvent le catalogue de leurs Ouvrages, ainsi que les différentes éditions, le plan & la distribution, le jugement qu'on en doit porter, & le précis des sentimens & des découvertes des différens Auteurs.

L'Ouvrage entier, qui doit contenir huit volumes in-4°. sera terminé par une table particulière de tous les Ouvrages de médecine, anatomie, chirurgie, botanique, chimie qui ont paru jusqu'à nos jours, & par la récapitulation de tous les Auteurs dont M. Carrere aura parlé, présentés dans un ordre chronologique; en un mot cet Ouvrage ne peut être reçu du Public qu'avec le plus grand accueil : il est exact, plein de recherches utiles & de remarques judicieuses. La souscription pour le Tome II restera ouverte jusqu'au premier Juin prochain; le prix est de 7 liv. le volume broché, pour ceux qui souscrivent, & de 10 liv. pour ceux qui n'auront pas souscrit. On

ſouſcrit chez Ruault, Libraire, rue de la Harpe.

L'Homme du Monde, traduit de l'Anglois par M. de Saint-Ange. A Amſterdam ; & ſe trouve à Paris, chez Piſſot, Libr. rue du Hurepoix.

Le but de cet Ouvrage eſt moral, & la lecture en eſt intéreſſante par les détails qui ſont très-touchans, & qui diſpoſent l'ame, en l'attendriſſant, à recevoir la douce impreſſion des vertus.

« Il eſt une certaine élévation de ſentimens qui, dans le cœur d'un jeune homme deſtiné à des emplois mercenaires, devient une ſource intariſſable de dégoûts. Richard Anneſly avoit reçu de la nature ce don funeſte ; il refuſa d'entrer dans la carrière lucrative que le négoce de ſon père lui avoit appliquée. Il entra dans le Clergé, & ſe retira à la campagne, dans un des bénéfices les plus modiques du Royaume.

« Le ſentiment qui ſ'oppoſe à l'acquieſſation des richelſſes, ſemble deſtiné à faire l'appui, la conſolation, j'ai preſque dit l'orgueil du pauvre. Il ſoutient l'eſprit contre l'oppreſſion de l'adver-

» fixé, & nous fait de nos besoins mêmes
 » une espèce de jouissance. Richard
 » croyoit que le bonheur étoit renfermé
 » dans la sphère d'une vie retirée. Il ne
 » voyoit dans la pompe de la grandeur
 » & dans les plaisirs de l'abondance que
 » du trouble, de l'inquiétude & des re-
 » mords ».

Ces idées ne s'accordoient pas avec celles de son père. Par une vengeance qui devoit lui survivre, il livra, ou du moins crut livrer son fils à la misère, parcequ'il n'avoit pas voulu être malheureux dans la route qu'il lui prescrivoit de suivre.

« Richard pouvoit supporter avec courage l'idée de la pauvreté, mais non la pensée d'un père mourant dans sa colère contre son fils. A la nouvelle de son danger, il courut à Londres pour lui attacher le pardon de la seule faute dont il fût coupable ».

Le vieillard n'étoit plus : à son arrivée la maison étoit occupée par un neveu qu'il avoit constitué son légataire universel, & qui reçut son cousin avec une indifférence outrageante.

» Dès-lors il n'étoit plus qu'un malheureux, isolé au milieu de la foule

50 **MERCURE DE FRANCE.**

» de ses concitoyens, & il frissonna au
 » sentiment de son néant. Il retourna ses
 » regards vers la maison paternelle. Sa
 » douceur naturelle ne lui permit pas le
 » moindre murmure. Il donna une larme
 » de plus à la mémoire de son père.

» Il y avoit à Londres une personne
 » qui lui étoit chère. Il étoit bien sûr
 » qu'elle seroit touchée de son infortune.
 » C'étoit celle néanmoins à qui sa déli-
 » cateſſe lui permettoit le moins de re-
 » courir... Ce que la pauvreté a de plus
 » amer, eſt peut-être la diſtance qu'elle
 » met entre un homme & l'objet de ſon
 » amour. L'orgueil dont je parlois tout-à-
 » l'heure, & qui, dans toute autre cir-
 » conſtance, donne du reſſort à l'ame,
 » n'eſt alors qu'un malheur de plus qui
 » la ſurcharge. C'eſt ce ſentiment qui
 » d'abord détourna les pas de Richard
 » de la maiſon de ſon Henriette. Jamais
 » pourtant Henriette Wilkins ne lui avoit
 » paru plus belle, jamais il ne l'avoit
 » trouvée plus digne de ſon amour que
 » dans ce moment où il étoit ſans eſpé-
 » rance ».

Il ſe détermina néanmoins à l'aller
 voir. Il la trouva aſſiſe à côté de ſon père.
 En entrant, il ne lui fut pas poſſible de

dislimuler l'inquiétude qu'il éprouvoit sur la manière dont il seroit accueilli. Wilkins la dissipa bientôt.

« Richard, lui dit-il, je suis on ne
 » peut pas plus sensible à votre démarche :
 » elle prouve que vous comptez sur mon
 » amitié. Je n'ignore pas votre situation :
 » je fais ce que pourroient me dire à ce
 » sujet beaucoup d'hommes prudens ; si
 » je ne pense pas comme eux, peut-être
 » est-ce un effet d'humeur plus que de gé-
 » nérosité : car je n'ai jamais pu m'ac-
 » corder avec le Public. — Viens ici ,
 » ma chère Henriette ; c'est Richard. Son
 » père lui a laissé trente mille liv. sterl.
 » de moins que nous ne comptions ; mais
 » c'est toujours Richard. Je n'ai point
 » l'ame assez stoïque pour prétendre que
 » les richesses n'offrent pas une multitude
 » de douceurs & d'agrémens dont l'indi-
 » gent est privé : mais je suis bien sûr
 » qu'elle ne sont pas essentielles au bon-
 » heur ; car je ne me suis jamais trouvé
 » malheureux. Mon sommeil ne sera pas
 » troublé par l'idée affreuse d'avoir ajouté
 » au poids de l'infortune, ou porté de
 » nouveaux coups à la vertu, parce que
 » l'infortune l'avoit déjà blessée ».

L'Auteur ajoute ensuite cette réflexion.

92 MERCURE DE FRANCE.

« Une ame honnête aime à étendre l'em-
» pire des vertus. Pour moi, je me plais
» à croire qu'il est possible, même à un
» Procureur d'être honnête, & à un Tra-
» fiquant de penser comme Wilkins. . .

» Henriette devint donc la femme
» d'un homme pauvre, qui reconnut la
» générosité du père & celle de la fille
» par une affection tendre, qui n'est que
» trop rare dans le mariage. Le beau père
» de Richard ne put résister aux instances
» que lui firent son gendre & sa fille, de
» venir demeurer avec eux à la cam-
» pagne. En moins d'un an il se vit
» grand père d'un fils, & l'année sui-
» vante, à peu près à la même époque,
» d'une fille..... Le bonheur de leur
» petite société fut alors aussi parfait
» peut-être que l'humanité le comporte.
» Plus d'un honnête voisin, qui n'avoit
» jamais réfléchi sur leur félicité, van-
» toît l'excellence de la bière que l'on buvoit
» à leur table, & la joie qui régnoit au-
» tour de leur foyer. . . Mais leur félicité
» étoit trop parfaite pour être durable.
» Telle est du moins l'expression prover-
» biale d'une manière de penser générale.
» Ce n'est pas que les jours heureux s'en-
» volent sur des ailes plus rapides que

» les jours malheureux. Mais nous ne
» calculons pas les momens de leur
» durée avec une exactitude aussi scrupu-
» leuse ».

Trois ans après la naissance de sa pre-
mière fille , Henriette accoucha d'une
seconde, dont la naissance donna la mort
à sa mère.

La douleur de son époux fut inexpri-
mable. Celle du beau-père , pour être
concentrée, n'en fut pas moins pro-
fonde.

« Le vieillard conserva le tendre re-
» gret qu'il devoit à si juste titre à une
» fille , & à une fille unique, dont la
» main le conduisoit sur les derniers de-
» grés de sa vie , sans lui en laisser ap-
» percevoir la pente. La fille qu'Henriette
» avoit engendrée en mourant, leur de-
» vint doublement chère. Ils la regar-
» doient comme le dernier gage de sa
» mère expirante : mais quelques mois
» après, la petite vérole les priva de cette
» consolation douloureuse. Ce second
» coup sembla détacher Wilkins des
» foibles liens par lesquels il s'étoit efforcé
» de tenir à la vie.

« Mon fils, dit-il à Richard, je sens
» que je n'ai pas encore long-temps à

94 MERCURE DE FRANCE.

» être avec vous. Ne croyez pas cepen-
» dant que je quitte le monde avec ce
» dégoût chagrin que l'on prend quelque-
» fois pour le courage. J'abandonne mon
» existence avec reconnoissance , trop
» heureux d'en avoir joui si long-temps
» sans avoir violé dans aucun point es-
» sentiel les loix de celui qui me l'avoit
» accordée.

» Il est un certain sentiment dont il
» est difficile de se défendre , en voyant
» crouler les espérances que l'on s'étoit
» si vainement hâté de concevoir. J'avois
» cru pouvoir passer des jours heureux
» au milieu de mes petits enfans. Mais
» l'homme de bien ne doit pas se plain-
» dre de se voir trompé dans la plus douce
» attente. L'avenir qu'il espère après sa
» mort , l'emporte de beaucoup sur les
» jouissances qu'une plus longue vie lui
» eût procurées.

» Il en est tout autrement lorsqu'on a des
» devoirs à remplir : j'abandonne à votre
» amour & à vos soins ces deux jeunes
» enfans. Vous devez chérir la vie tant
» qu'elle vous donnera les moyens de les
» former aux vertus. . . . Enterrez moi à
» côté de ma chère Henriette.

» Le vieillard ne survécut pas long-

» temps à ce touchant enterrien. Son
 » beau-fils resta seul & sans secours ,
 » livré aux traverses de cette vie, qui
 » étoient encore augmentées par les soins
 » qu'il devoit à l'éducation de ses en-
 » fans ».

Tel est le préambule de cet Ouvrage ,
 par lequel on peut juger du reste. Richard
 n'avoit d'autre occupation ni d'autre plai-
 sir que de conduire & de voir marcher
 ses enfans dans le sentier du bonheur &
 des vertus. Le tableau de leur éducation
 est aussi instructif qu'intéressant. Mais
 l'*Homme du monde* vient troubler la fé-
 licité de cette innocente famille. Voilà
 le véritable fond de ce Roman, dont
 l'Auteur est M. de Makenzie, Procureur
 du Roi à la Chambre de l'Echiquier à
 Edimbourg. Il est également l'Auteur de
 l'*Homme sensible*. M. de Saint-Ange, qui
 est aussi traducteur de ce dernier Ou-
 vrage, l'attribue dans sa Préface à M.
 Brock : mais il s'est trompé.

Nota. Pissot donne avis à ceux qui
 voudroient se procurer l'*Homme sensible*,
 qu'il lui en reste encore quelques exem-
 plaires.

*LETTRE de M. de Makenzie, Auteur de
l'Homme sensible, à M. de Saint-
Ange.*

Edimbourg, ce 11 Avril 1775.

Monsieur, une des sensations les plus flatteuses qu'un Auteur puisse éprouver, c'est d'espérer que son livre sera lu avec plaisir dans des pays où son nom même est ignoré. Si l'Ouvrage que vous avez pris la peine de traduire a un mérite, c'est d'être un appel au cœur de l'homme dans la cause de la vertu & de l'humanité. Quelquefois, en le composant, j'osois me faire illusion à moi-même, & m'imaginer que dans les pays les plus éloignés il se trouveroit des ames organisées comme la mienne, qui se laisseroient pénétrer des sentimens que j'avois voulu exciter. Vous avez réalisé, Monsieur, les rêves de ma vanité, si cependant l'espérance d'avoir un suffrage tel que le vôtre n'est pas quelque chose de plus noble que la vanité.

J'ai pris la liberté de vous écrire les petites négligences qui vous ont échappé, & qui m'ont frappé à la lecture. Je vous en envoie la note pour votre usage particulier. J'aurois voulu les accompagner d'une autre liste, celle des passages où vous avez surpassé l'original : mais celle-ci eût été trop longue pour être contenue dans une lettre. Mon opinion est de peu de valeur en toute occasion, & dans celle-ci on pourroit la croire partielle. Mais j'ai le plaisir de voir qu'elle est confirmée par tous les Gens de lettres de mes amis,

amis, auxquels je vous ai fait lire. Permettez-moi, Monsieur, de me féliciter de votre mérite, & de vous assurer des sentimens d'estime avec lesquels je suis, &c.

M A K E N S I E.

Histoire de la Maison de Bourbon, par M. Désormeaux, Historiographe de la Maison de Bourbon, Bibliothécaire de S. A. S. Mgr le Prince de Condé, Prince du Sang, de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, des Académies de Dijon & d'Auxerre. Tome second, in-4°. de l'Imprimerie Royale. A Paris, chez Monory, Libr. rue & vis-à-vis la Comédie Française.

Le premier volume de cette Histoire, publié en 1772, est précédé d'un discours préliminaire dont nous avons rendu compte dans le *Mercur* du mois de Décembre de la même année. Il est bon de se rappeler cette espèce d'introduction pour connoître le plan que l'Historiographe s'est prescrit, & qu'il remplit aujourd'hui de la manière la plus propre à rendre cette Histoire, si intéressante par elle-même, encore utile à ceux qui ven-

I. Vol.

R

98 MERCURE DE FRANCE.

lent faire une étude plus suivie de l'histoire de l'auguste Famille qui a le plus contribué à la prospérité de la Monarchie Française. L'Historien décrit non-seulement les actions des Princes de la Maison de Bourbon, il s'applique encore à développer leur caractère, leur génie, leurs vertus & leurs défauts. Il rappelle toutes les anecdotes dignes de foi, & a soin de citer les sources où il a puisé. On voit encore avec plaisir l'attention qu'a l'Historien de donner à différentes époques un tableau de la Maison de Bourbon, afin que le Lecteur puisse mieux connoître les Princes de cette Maison qui, nés dans le même siècle, ont plus ou moins mérité de la patrie.

Le second volume de cette Histoire va jusqu'à l'année 1527, & intéresse particulièrement par la vie de Charles III, Duc de Bourbon, Connétable de France. « Cette vie féconde en grands & terribles » événemens, doit, dit l'Historien, servir de leçon & de frein aux Maîtres du » du monde, & à ceux de leurs Sujets » que la naissance a placés à côté du » Trône; elle apprend aux Princes que » l'ingratitude & l'injustice ne demeurent » pas toujours impunies; aux autres,

« que le génie & la victoire ne justifient
 « jamais les attentats de la révolte , &
 « qu'il n'y a de vraie gloire que dans les
 « sacrifices magnanimes que la vertu fait
 « à la patrie ».

Charles, dès sa plus tendre jeunesse ,
 avoit , par une conduite plus réfléchie &
 plus profonde que son âge ne sembloit
 le comporter , donné une haute idée de
 son ame. Il s'appliqua de bonne heure à
 la science de la guerre & du Gouverne-
 ment ; & il y réussit d'autant plus , que
 la Nature l'avoit doué d'un courage ar-
 dent , de beaucoup de prévoyance , de
 fermeté , & d'amour pour l'étude. Ses
 réflexions lui apprirent bientôt les
 moyens de manier les esprits de la mul-
 titude & de la séduire ; & il ne fut ja-
 mais distrait de ses desseins ni par le goût
 de la galanterie , si dominant dans son
 siècle , ni par l'attrait des vains plaisirs.
 Un caractère d'inquiétude , d'indépen-
 dance & d'audace perçoit chez lui , mal-
 gré des dehors froids & modestes ; & ce
 caractère n'échappa point à Louis XII.
 Aussi ce Prince laissa souvent dans l'inac-
 tion le génie & le courage de Charles.
 On fait même qu'il échappa à Louis de
 dire qu'il aimoit Bourbon , mais qu'il

100 MERCURE DE FRANCE.

auroit désiré en lui une ame plus ouverte , plus gaie , moins taciturne ; *rien n'est pire*, ajoutoit-il , *que l'eau qui dort*. Louis XII avoit-il , dit l'Historien , quelque pressentiment des maux que le fier & sombre Bourbon causeroit un jour à la France ?

Lorsque François I^{er} monta sur le Trône après la mort de Louis XII , le Duc de Bourbon eut le plus de part à l'estime & à la confiance du nouveau Roi ; il avoit commandé sous ses ordres les deux dernières campagnes , & lui avoit donné une telle idée de son génie , que ce Prince crut ne pouvoir s'assurer de la victoire qu'en l'établissant Chef de la Milice Françoisise ; il n'attendit pas même qu'il fût venu lui rendre hommage pour le déclarer Connétable. Pénétré de la grandeur d'ame du Roi, Bourbon accourut auprès de lui & l'accompagna à son sacre où il représenta le Duc de Normandie ; sa suite étoit de deux cents Gentilshommes. Il parut avec la même magnificence à l'entrée solennelle de François I^{er} à Paris.

« Le Connétable de Bourbon , dit l'Historien , livré sans réserve aux travaux inséparables de la première charge

» de l'Etat, se montroit le digne Chef
 » d'une Maison si féconde en Guerriers
 » illustres : il déployoit tous les efforts
 » de l'ame la plus forte & la plus active.
 » Persuadé que le succès à la guerre dé-
 » pend non d'une valeur impétueuse &
 » inconsiderée, mais de la discipline &
 » de l'ordre, il entreprit de contenir les
 » armées, sous les loix les plus sévères ;
 » il eut recours aux lumières & à l'ex-
 » perience des Généraux les plus renom-
 » més, tels que Louis de la Trémoille,
 » le Maréchal de Chabannes, le Cheva-
 » lier Bayard, Louis d'Ar, pour établir,
 » de concert avec eux, des réglemens
 » qui assurassent la foiblesse du Citoyen
 » contre la force & les passions armées :
 » car il vouloit que le soldat payé par
 » l'Etat, ne fût terrible qu'aux ennemis
 » de l'Etat ; ses soins embrassoient sur-
 » tout les habitans de la campagne, plus
 » exposés aux brigandages & aux insultes
 » que ceux des villes. Son Ordonnance
 » sur la Gendarmerie respire la sagesse
 » & la vigilance ; il fixa à huit chevaux
 » chaque lance fournie ; il assujetit l'hom-
 » me d'armes, ainsi que ses archers, son
 » page & son valet, à porter la livrée
 » du Capitaine sous lequel il servoit ;

102. MERCURE DE FRANCE.

» sous peine d'être cassé, & de plus de
 » subir un châtimement capital, s'il étoit.
 » prouvé qu'il l'eût quitté pour exercer
 » quelque violence; il ne pouvoit avoir
 » de page & de valet qui n'eût au moins
 » dix-sept ans; il étoit ordonné aux Ca-
 » pitaines de résider au corps quatre mois
 » en temps de paix. Les compagnies ne
 » pouvoient séjourner plus d'un jour dans
 » les bourgs & villages; & lorsqu'elles
 » étoient obligées de se mettre en route,
 » les Prévôts des Maréchaux avoient or-
 » dre d'éclairer leur marche, de les
 » suivre de près, & d'arrêter tous ceux
 » qui s'écarteroient du grand chemin.
 » Toutes les fois que les Commissaires
 » devoient délivrer le prêt, il leur étoit
 » enjoint de faire avertir quatre jours au-
 » paravant, à son de trompe, tous les
 » créanciers de la compagnie de se pré-
 » senter & de les payer sur le champ,
 » sous peine de châtimement exemplaire.
 » Il étoit défendu aux compagnies de
 » conduire avec elles des femmes & des
 » filles; celles qui suivoient la troupe ne
 » pouvoient marcher qu'à pied: il étoit
 » permis au premier passant de les mettre
 » à terre & de s'emparer de leurs mon-
 » nées. L'autorité royale donna la sanc-

» tion à l'Ordonnance, qui fut publiée
 » à la tête de toutes les compagnies
 » d'hommes d'armes ».

Bourbon ne se relâcha jamais de ses principes austères : il jouit du fruit de ses travaux & rendit les armées Françoises invincibles tant qu'il commanda ; mais cet heureux temps s'écoula trop vite. Le Connétable cédant à ses ressentimens contre Louise de Savoye, Duchesse d'Angoulême, discontinua de servir son Roi & sa patrie.

On rapporte que la Duchesse aimoit le Connétable, qui lui marqua toujours la plus grande indifférence. Il ignoroit sans doute ce dont est capable l'amour méprisé dans une femme, dans une Princesse sur-tout, qui avoit le plus grand pouvoir sur l'esprit du Roi son fils. Cette amante outragée ne cessa de susciter des tracasseries au Connétable sur son rang & sur ses biens. L'Historien entre dans le détail de cette intrigue, dont les suites furent la source des égaremens du Connétable, des fautes & des humiliations de François I^{er}, & des désastres de la France. On touchoit encore aux temps infortunés de l'anarchie féodale, où le succès justifioit les attentats de la rebel-

E iv

104 MERCURE DE FRANCE.

lion; Charles étoit d'ailleurs entraîné par
 cet esprit d'audace & d'indépendance qui
 s'étoit conservé parmi les Grands. « Il
 » eut néanmoins à soutenir de longs &
 » violens combats avant d'étouffer le cri
 » plaintif de la patrie éplorée, qui reten-
 » tissoit jusques dans le fond de son
 » cœur. Comment n'auroit il pas été at-
 » tendri, effrayé; lorsqu'il considéroit
 » qu'il ne pouvoit écraser ses ennemis
 » qu'en inondant de calamités une Na-
 » tion innocente des injustices de ses
 » Maîtres, en faveur de qui il avoit fait
 » de si grandes choses, qui les avoit tant
 » exaltées, & qui le regardoit encore com-
 » me son Héros? Bientôt après l'idée de se
 » voir condamner à traîner des jours dans
 » l'indigence & à être le jouet de ses
 » oppresseurs, lui rendoit toute sa fureur;
 » agité tour-à-tour & combattu par les
 » passions les plus extrêmes, il chancela
 » dans ses résolutions jusqu'à l'instant de
 » sa fuite ». Peut être, ajoute l'Historien,
 n'eût-il jamais été le Coriolan de la
 France, si François I^{er} comme on peut
 le voir dans la suite de cette histoire, au
 lieu de vaines promesses, dont Bourbon
 avoit déjà éprouvé l'illusion, lui avoit en
 effet & sur le champ rendu tous ses biens.

Charles se liguâ avec l'Empereur & le Roi d'Angleterre contre la France. Il étoit déjà dans le pays ennemi lorsque François I^{er} lui envoya demander l'épée de Connétable & le collier de l'Ordre de Saint-Michel. « L'épée, répondit Bourbon, ne me l'a-t-il pas ôtée au voyage de Valenciennes, lorsqu'il a disposé du commandement de l'avant-garde en faveur de M. d'Alençon; pour le collier, je l'ai laissé à Chantelle sous le chevet de mon lit ».

L'Empereur Charles Quint avoit fait à Bourbon, pour mieux se l'attacher, les promesses les plus magnifiques; mais cet Empereur pouvoit-il se fier à un Prince qui, né près du Trône, avoit trahi son sang & abjuré sa patrie? Il se déterminâ pourtant à le déclarer son Lieutenant-général en Italie: mais il l'entoura de tant de Collègues & de surveillans, qu'il n'eut rien à craindre de ses remords & de son repentir. Bourbon n'en étoit plus capable: il n'écouloit plus que la voix du désespoir; il partit pour le Milanès, résolu de mourir ou d'effacer par de grands succès la honte attachée à l'exil & au crime.

Charles Quint ne recueillit pas de la

E v

révolte de Bourbon tous les avantages qu'il en avoit espérés; mais il lui fut redevable du salut du Milanès. Ce grand Général donnoit tout à la prudence & aux réflexions, rien au hasard & à une valeur inconsidérée; il excelloit dans le choix des postes, la science des campemens, & l'art de doubler ses forces en ne les employant qu'à propos; de-là le succès qu'il eut dans la guerre défensive, dont les ressorts sont si compliqués. Il avoit trouvé le secret de faire échouer les efforts des armées les plus puissantes & les plus aguerries, en ne risquant rien: mais à la sagesse de Fabius, Bourbon joignoit le génie d'Annibal; il vouloit qu'on ne laissât pas respirer l'ennemi lorsqu'on l'avoit une fois affoibli & découragé.

Lors de cette campagne d'Italie, le Chevalier Bayard, qui combattoit sous les ordres de l'Amiral Bonnivet, fut blessé d'un coup de mousquet à la retraite de Rebec. Le Héros sentant que sa blessure étoit mortelle, & qu'il ne lui restoit plus que quelques instans de vie ou plutôt de douleur, voulut mourir comme il avoit vécu: il ordonna qu'on le descendît au pied d'un arbre, le

visage tourné vers l'ennemi. L'ardent Bourbon arrive auprès de lui, le voit entouré d'amis ou d'ennemis qui fondent tous en larmes, juste & digne hommage rendu au Guerrier qui a fait le plus d'honneur à son siècle & à l'humanité; à cet aspect il ne peut retenir les siennes : « Ah ! Bayard , lui cria-t-il , que je vous » plains. = Moi , Monseigneur ? Non » ce n'est pas moi qu'il faut plaindre ; je » meurs en homme de bien : mais c'est » vous qui portez les armes contre votre » serment, votre Roi & votre patrie ». Arrêt terrible, s'écrie l'Historien, prononcé par l'honneur & la vérité, adopté par la postérité, & qui dégrade le vainqueur jusques dans le sein du triomphe. Le coupable Bourbon n'osa soutenir plus long temps les regards de la vertu expirante. Il continua de poursuivre son funeste avantage, & parvint à chasser les François d'Italie. Jusqu'alors il n'avoit vaincu que pour Charles-Quint, il crut qu'il étoit temps de vaincre pour lui-même. Il ne doutoit point qu'en fondant inopinément sur Lyon avec une armée puissante, son parti consterné & abattu ne se ranimât, que la Noblesse de ses domaines ne montât à cheval pour le

E v j

joindre , & que les Provinces qui lui avoient appartenu ne se déclarassent en sa faveur : mais l'Italie entière qui s'étoit confédérée avec Charles-Quint pour chasser les François du Milanès , étoit bien éloignée de se prêter aux vues ambitieuses de ce Prince sur la France. Le Souverain Pontife , Clément VII , maudit même l'invasion de Bourbon , dont il ne pouvoit résulter que des guerres interminables & la ruine de la République Chrétienne. Cependant Bourbon avoit rassemblé une armée de dix-huit mille combattans ; il n'en demandoit pas davantage pour exciter une révolution : heureusement pour la France que l'intérêt particulier & la défiance lui lièrent les mains , & qu'il ne fut pas le maître de suivre le plan qu'il avoit tracé. Le siège qu'il mit devant la ville de Marseille ne servit qu'à prouver que le rempart le plus sûr d'une ville est le courage opiniâtre de ses habitans. On vit durant ce siège les femmes mêmes les plus distinguées par la naissance , manier la pioche , ouvrir le sein de la terre , en transporter les décombres , & opposer à l'art terrible & encore peu connu des mines , des travaux souterrains qui furent appelés *la tranchée des Dames*.

Bourbon obligé de lever le siège, se retira en Italie. François I y conduisoit une puissante armée pour décider enfin qui des François ou des Espagnols dominerait sur cette belle contrée de l'Europe. La bataille de Pavie donnée en 1525, termina la querelle en faveur des Espagnols, qui durent leur victoire au courage vraiment héroïque de Bourbon, & à la connoissance parfaite qu'il avoit du caractère, des talens & des défauts des Généraux ennemis. Le Monarque François combattit le dernier de son armée, & fut plutôt accablé que vaincu par les Espagnols, qui le pressoient de tous côtés. Comme on lui proposoit de se rendre au Duc de Bourbon, qui n'étoit pas loin : « Non, s'écria le Monarque ; » non, plutôt mourir que de donner ma » foi à un traître ». François ne voulut remettre son épée qu'entre les mains de Lannoi, qui la reçut à genoux & avec les marques du plus profond respect, & lui en donna sur le champ une autre.

Bourbon essaya bien d'autres mortifications en Espagne, où il étoit passé pour veiller à ses intérêts, pendant les négociations de l'Empereur avec son prisonnier. Il ne paroissoit nulle part que

110 MERCURE DE FRANCE.

les Espagnols ne le montraient au doigt en disant : *Voilà le traître à son Roi.* L'Historien rapporte cette réponse mémorable du Marquis de Villena à Charles-Quint, qui le prioit de prêter son palais au Duc de Bourbon : « Je n'ai rien à » refuser à Votre Majesté Impériale ; » mais dès que Bourbon en sera sorti , » j'y mettrai le feu, comme à un lieu » souillé par la présence d'un traître, & » indigne d'être habité par un homme » d'honneur ».

Bourbon portoit ses prétentions si haut qu'il n'eut pas lieu d'être content des Ministres de Charles Quint. Cet Empereur lui avoit promis de l'investir du Milanès, & il ne lui donnoit que peu de secours & des troupes mal payées. Bourbon indigné qu'on lui manquât toujours de parole, résolut de s'affranchir du joug de cet impérieux allié, & de se frayer le chemin à la souveraineté d'une partie de l'Italie ; mais il ne pouvoit réussir qu'en dissimulant des desseins si hardis & en continuant d'agir sous le nom de l'Empereur jusqu'à ce qu'il pût lever le masque impunément. La fortune ne lui offroit qu'un seul moyen de parvenir à son but ; c'étoit de s'attacher, par l'attrait

d'un butin immense, l'armée que l'Empereur ne payoit point; en conséquence il forma la résolution de la mener à Rome & de lui abandonner toutes les richesses de cette Capitale du monde chrétien. Cette expédition, comme le remarque l'Historien, est une des plus hardies, des plus périlleuses & des plus éclatantes dont l'Histoire fasse mention. Bourbon étoit obligé d'abandonner ses communications avec le Milanès, de s'enfoncer plus de cent lieues dans le pays ennemi, de traverser des rivières débordées, de franchir les montagnes de l'Apennin, d'écarter ou de repousser trois armées, de braver tous les élémens déchaînés, la fatigue, le péril, & la faim plus terrible que tout le reste.

Ce Prince, le premier des hommes de son siècle dans l'art de manier les esprits des soldats & de leur inspirer la confiance la plus aveugle, crut devoir, à l'exemple des Anciens, haranguer son armée, pour l'engager à affronter des périls dont lui seul ne frémissait pas. Son discours fut court, énergique & conforme à l'esprit de brigandage de ceux qui l'entendoient : il leur déclara qu'il alloit les conduire dans une contrée où il ne

112 MERCURE DE FRANCE.

tiendroit qu'à eux de s'enrichir pour jamais. L'air de mystère qu'il affectoit en ne nommant pas la contrée, ne fut point suspect à l'armée, qui frappée de l'assurance de son Général, & pleine de confiance en ses talens, s'écria : « Nous vous » suivrons par-tout, dussiez-vous nous » mener à tous les diables ».

Bourbon, après avoir couru bien des dangers & essuyé bien des peines & des fatigues, arriva devant Rome le 5 mai au soir 1527. Il vit les remparts couverts d'hommes armés & tous les préparatifs d'une vigoureuse résistance. Il comprit qu'il falloit vaincre sur le champ, ou s'attendre à périr en peu de jours sous les horreurs de la faim ou par le fer des Confédérés qui le suivoient de près; il ne différa donc l'assaut qu'il vouloit livrer qu'autendemain à la pointe du jour : & afin d'exciter de plus en plus l'ardeur des siens, il leur adressa une harangue que l'Historien rapporte & où respire toute la force de son ame. Le lendemain à la pointe du jour Bourbon parut à la tête des troupes, armé de toutes pièces, & portant par dessus son armure une casaque blanche, pour être mieux remarqué des siens & des ennemis; mais il étoit encore plus

remarquable par sa taille avantageuse, l'audace & le feu de ses regards. Ses dispositions furent sages & rapides. Il choisit parmi les guerriers des trois Nations qui composoient son armée, trois corps séparés, l'un d'Allemands, l'autre d'Espagnols & le troisième d'Italiens, à chacun desquels il confia une attaque différente : c'étoit pour mieux exciter l'émulation nationale. Le reste de l'armée étoit à portée de soutenir les assaillans. Bourbon profita d'un brouillard épais pour conduire ses troupes en silence jusqu'auprès des retranchemens élevés à la hâte au fauxbourg du Vatican ; lorsqu'il n'en fut qu'à une petite distance, il leur fit faire halte & s'approcha presque seul des murs pour en examiner la hauteur & mieux diriger l'escalade : car faute de canon, il étoit réduit à ce genre de combat, le plus meurtrier & le plus terrible de tous. Un moment après, le brouillard s'étant dissipé, le jour offrit aux regards des Romains postés sur les remparts, l'armée Impériale rangée en bataille dans la plaine, qui n'attendoit que le signal du carnage. Un Porte-Enseigne à qui Renzo de Céré, qui commandoit dans la ville, avoit confié la garde d'une brèche

114 MERCURE DE FRANCE.

qu'on n'avoit pas eu le temps de réparer , effrayé de ce spectacle terrible & menaçant , voulut rentrer dans la ville ; mais égaré par la peur , il marche droit à Bourbon , qui s'arrête & observe tous ses mouvemens. Comme le Prince s'attendoit à une vigoureuse sortie , il fit sonner la charge. Au bruit des tambours & des trompettes , le Porte-Enseigne revint de son erreur , & reprit le chemin de la ville par la brèche qu'il avoit quittée machinalement. Aussi tôt Bourbon , qui ne le perdoit point de vue , s'écria , transporté de joie : « Courage , amis , le » ciel nous montre lui-même le chemin » de la victoire ». En même temps il attache une échelle d'entre les mains d'un soldat , l'applique à la brèche , & monte le premier en élevant sa pique pour atteindre l'ennemi ; mais un coup d'arquebuse parti , dit on , de la main d'un Piètre , lui perce le flanc & le renverse mortellement blessé dans le fossé. Quoiqu'il ne lui restât qu'un souffle de vie , Bourbon , toujours plein de la grande idée de vaincre , même après son trépas , eut la force & la présence d'esprit de faire signe au Capitaine Jonas de le couvrir d'un manteau , pour ôter la con-

naissance de sa mort à l'armée, dont il craignoit que le courage n'expirât avec lui. Mais le soldat ne voyant point paroître son Général, qui étoit toujours le premier aux coups, commença à soupçonner l'accident qui lui étoit arrivé. Les larmes du Capitaine Jonas achevèrent de trahir le secret qui lui étoit confié; & le Prince d'Orange qui avoit vu tomber Bourbon & recueilli ses derniers soupirs, déclara, en gémissant, qu'il ne falloit plus penser qu'à le venger. Ce fut en quelque sorte le signal du sac de Rome. Les soldats, la douleur & la rage dans l'ame, ne connurent plus aucun danger, & se rendirent bientôt maîtres de la ville. Le carnage se répandit partout, & le farouche vainqueur ne cessa d'immoler des victimes aux mânes de son Chef, que lorsqu'il ne trouva plus d'ennemis sous les armes. Avec une armée si aguerrie, si formidable, & qui lui étoit si tendrement dévouée, à quelle fortune Bourbon ne pouvoit-il pas prétendre, dans des circonstances où l'Italie invoquoit un Libérateur? On assure qu'il avoit dessein de se faire couronner Roi dans l'Eglise de Saint Pierre de Rome, & de marcher ensuite à la conquête du

116 MERCURE DE FRANCE.

Royaume de Naples : quelques Ecrivains ont cru entrevoir qu'il ne vouloit s'emparer de cet Etat que pour le livrer à François I, & réparer par un don si magnifique tout le mal qu'il lui avoit fait. Vaine conjecture, s'écrie l'Historiographe, & peu analogue au caractère fier, inquiet, indépendant & vindicatif de ce Prince ! Indigné contre les Rois qui l'avoient persécuté ou trompé, Bourbon ne voyoit d'asyle que le Trône, d'où il auroit bravé leur impuissant courroux. Cependant on est obligé d'avouer qu'il emporta au tombeau le secret de ses vastes & ambitieux projets.

Ce second volume de l'Histoire de la Maison de Bourbon fait desirer la suite de cette Histoire : il est, ainsi que le premier, orné de gravures exécutées par les meilleurs Artistes. On y voit entre autres le portrait du Connétable de Bourbon, dessiné d'après l'original, par H. Fragonard, Peintre du Roi, & gravé par Miger.

Assemblées publiques de la Société Royale des Sciences, tenues dans la grande salle de l'Hôtel de Ville de Montpellier, en présence des Etats de la

A V R I L. 1776. 117

Province de Languedoc, le 8 Décembre 1773 & 30 Décembre 1774; 2 vol. in-4°. A Montpellier, de l'imprimerie de Jean Martel Aîné,

Comme ces deux volumes renferment beaucoup d'extraits, de dissertations & de mémoires relatifs aux sciences & aux arts, nous ne pouvons ici que les indiquer.

Un éloge historique de M. Jallabert, associé étranger, est placé à la tête du premier vol. qui contient 1°. un extrait du mémoire de M. Amoureux fils, Docteur en Médecine, sur l'analyse & les vertus des eaux de Meyne. 2°. Un extrait du mémoire de M. Allut sur la vitrification, 3°. Un extrait d'un mémoire sur un grand oiseau de proie, nommé par les Naturalistes *Lammer geyer*, qu'on ne trouve que dans une partie des Alpes, par M. le Baron de Faugères, 4°. Un extrait du mémoire de M. Ratte sur la disparition de l'anneau de Saturne. 5°. Un mémoire sur la manière de déterminer les titres ou degrés de spirituosité des eaux-de-vie & esprits de vin, par M. Bories, Docteur en Médecine de l'Université de Montpellier, Correspondant de la So-

118 MERCURE DE FRANCE.

ciété Royale des Sciences, résidant à Cette. Ce Mém. a remporté, au jugement de la Société Royale des Sciences, le prix proposé par les Etats de Languedoc en 1772. 60. Une dissertation qui a remporté, au jugement de la Société Royale des Sciences, le prix proposé par un des Membres de cette Compagnie sur cette question :
 « Quels sont les caractères principaux
 » des terres en général ? assigner les dé-
 » fauts de celles qui sont peu propres à
 » la production des grains, & les moyens
 » d'y remédier ? » par M. Bergman, Pro-
 fesseur de chimie à Upsal, Chevalier de
 l'Ordre Royal de Wasa, de l'Académie
 Impériale des Curieux de la Nature, de
 l'Académie des Sciences de Stockholm,
 & des Sociétés de Londres & d'Upsal.

Le second volume où se trouve l'éloge
 de M. de Parcieux, présente 1°. l'analyse
 de la dissertation de M. Toaldo, qui a
 remporté le prix de la Société Royale
 des Sciences en 1774 sur cette question :
 « Quelle est l'influence des météores
 » sur la végétation ? & quelles consé-
 » quences pratiques peut-on tirer des
 » observations météorologiques faites
 » jusqu'ici ? » 2°. Un extrait du mémoire
 de M. le Marquis de Montferrier, sur

un des emplois utiles qu'on pourroit faire des eaux surabondantes, qui ont été conduites sur la place du Peyrou à Montpellier. 3°. Un extrait du mémoire de M. Ratte, sur la suite des observations de l'anneau de Saturne. 4°. Un essai de météorologie appliquée à l'agriculture, ouvrage qui a remporté le prix de la Société Royale des Sciences en 1774, sur cette question : « Quelle est l'influence des météores sur la végétation ? » & quelles conséquences pratiques peut-on tirer, relativement à cet objet, des différentes observations météorologiques faites jusqu'ici ? » par M. l'Abbé Toaldo, Prévôt de la Sainte Trinité, & Professeur d'astronomie, de géographie & de météorologie dans l'Université de Padoue. 5°. Le volume est terminé par un mémoire sur cette même question. Ce mémoire a eu l'*accès* au prix.

Attilie, Tragédie publiée par M. de la Croix ; in-8°. A Liège ; & se trouve à Paris, chez A. F. Quillau, Imp. Lib. rue du Fouare.

Un extrait assez étendu qui a été donné de cette Tragédie dans le *Mercur*e, l'off-

120 MERCURE DE FRANCE.

qu'elle fut imprimée pour la première fois en 1750, nous dispense aujourd'hui d'en rendre un compte détaillé. Nous nous contenterons donc d'applaudir aux soins qu'a pris l'Éditeur de nous remettre sous les yeux cette Tragédie qui, pour n'avoir point reçu les honneurs de la représentation, n'en est pas moins digne des suffrages des Lecteurs éclairés. Ces Lecteurs applaudiront sur-tout au bel exemple de vertus militaires, d'attachement à ses devoirs, de soumission au Prince, que l'Auteur nous offre dans Placide, Général des armées Romaines, & nouvellement converti à la foi chrétienne. Quel homme avoit plus à se plaindre de l'Empereur Adrien que ce guerrier? Il lui étoit facile de se venger; mais sa religion parle, & il n'écoute que la soumission qu'elle lui prescrit. Il fait que les intérêts de la religion, tout sacrés qu'ils sont, n'autorisent jamais à violer les droits des Puissances de la terre. Cette maxime, sur laquelle repose la tranquillité des Empires, peut être regardée comme le résultat moral de cette Tragédie. Elle règle la conduite de Placide. Un zèle vertueux pour son Souverain le porte même à veiller plus particulièrement

culièrement sur les jours de ce Prince ,
 & il a le bonheur de le sauver des atten-
 tats du crime. C'est pour la première fois
 sans doute qu'un Héros de ce caractère
 a été mis sur la scène : mais c'est ce qui
 fait l'avantage de cette pièce ; & elle
 mérite doublement des éloges , lorsque
 des sentimens neufs , pour ainsi dire , &
 en même temps si nobles & si utiles ,
 sont relevés encore par les vers les plus
 harmonieux. On est pénétré d'une juste
 admiration , quand on entend Placide
 s'exprimer ainsi , en parlant d'Adrien :

Sait-il qu'aimé d'un camp prêt à me soutenir ,
 Si j'ai pu le venger , je pourrois le punir ?
 Sait-il... Mais non , l'ingrat sait qu'il n'a rien à
 craindre ,

Que je puis tout oser , & ne veux rien enfreindre ;
 Que respectant le rang dans l'abus du pouvoir ,
 Je sens son injustice & connois mon devoir.

Ce Héros magnanime , sorti d'un long
 exil , étoit rentré dans Rome en libéra-
 teur de l'Empire ; c'étoit pour s'y voir
 exposé à de nouveaux dangers. On lui
 décerne les honneurs les plus éclatans ,
 ceux d'un triomphe solennel ; & dans ces
 honneurs mêmes , il est près de rencon-
 trer sa perte. Il retrouve deux enfans ,

I. Vol.

F

Y22 MERCURE DE FRANCE.

c'est pour les voir périr l'un & l'autre.
Tel est le fond du sujet, dramatique en
lui même, & devenu fécond & riche
entre les mains de l'Auteur.

Ces enfans que Placide reconnoît,
Attilie & Maxime, occupoient à la Cour
de l'Empereur un rang distingué. Attilie,
aimée d'Adrien, étoit appelée par ce
Prince au Trône des Césars, d'où il vou-
loit faire descendre Sabine, petite nièce
de Trajan; mais Sabine avoit élevé l'en-
fance d'Attilie, & celle-ci étoit trop
généreuse pour seconder un projet si in-
juste.

Ah! pourrois-je trahir ma tendre bienfaitrice ?
Par un crime acheter le nom d'Impératrice ?
Du reste des mortels respectée à ce prix ,
Je serois pour moi-même un objet de mépris.
... Sa main m'a portée au rang où tu me vois ;
Et sa tendresse, hélas ! lui deviendrait fatale !
Dis-moi, sans ses bienfaits, serois-je sa rivale ?

A ce motif louable & vertueux, il s'en
joignoit un autre ; elle aimoit en secret
Maxime, dont l'origine étoit alors in-
connue, ainsi que la sienne.

L'amour n'étoit en eux qu'un cri de la nature

On doit cette justice à l'Auteur, qu'il a

soin, quoique cet amour fût innocent dans le principe, de le subordonner toujours, dans l'esprit d'Attilie, au sentiment de reconnaissance qu'elle devoit à Sabine. A peine ose-t-elle se l'avouer. Lorsque sa Confidente lui dit :

... Je respecte enfin votre effort magnanime,
Madame, & plus le Trône étale de splendeur,
Et plus de vos refus j'admire la grandeur.

Elle fait cette réponse pleine de délicatesse :

Tu m'applaudis, Pauline ; & si je m'interroge,
Je suis à mes regards bien peu digne d'éloge.
Le plus beau sentiment n'est-il point corrompu ?
Ah ! lâche ! ma foiblesse aura fait ma vertu.
Apprends ce que je dois me cacher à moi-même.
Oui, ce cœur si constant que blesse un diadème,
Qui vantoit son devoir, que tu crois généreux,
Seroit peut-être ingrat, s'il n'étoit amoureux.
Mais je m'avilis trop...

Lors même qu'elle se connoît sœur de Maxime, elle persévère dans ses refus ; & c'est une des raisons qui excitent Adrien à ne point croire le changement qu'on lui annonce, à craindre toujours un rival dans Maxime. Si enfin elle se détermine à offrir sa main à l'Empereur,

F ij

124 **MERGURE DE FRANCE.**

pour sauver & son père & son frère,
elle ne le fait qu'après avoir consulté
l'Impératrice & obtenu son aveu.

Sabine a vu mes pleurs ; Seigneur, le croirez vous ?
Dans sa rivalence cor chérissant son ouvrage ,
Elle-même à sa chute a donné son suffrage :
Elle veut qu'en ces lieux je sois un nœud de paix ;
Pour nous qui l'outrageons elle fait des souhaits.
O cœur trop généreux qu'il faut que je trahisse !
J'aurois par mon trépas terminé mon supplice :
Mais je me dois aux miens ; tout le veut, c'est ma
loi.

Le crime est d'Adrien , le malheur est pour moi.

Ainsi cet amour a toujours cédé au devoir ; & quoiqu'il dût s'éteindre , il a servi dans les premiers actes à donner plus d'action au rôle de Maxime , & il a contribué dans les derniers, à mettre plus d'expression dans les regrets d'Attilie , & plus de chaleur dans cette vengeance, qui a amené le plus beau dénouement. Nous eussions seulement désiré que l'Auteur pût ménager une scène entre le frère & la sœur, depuis la découverte de leur naissance, ou que du moins Maxime ne mourût pas sans savoir qu'Attilie étoit sa sœur.

Mais quels mouvemens n'excite pas

la nouvelle foudroyante de cette mort de Maxime & celle de la captivité de Placide? Après avoir accablé d'imprécations le meurtrier de son frère, Attilie se voit obligée de tomber aux genoux d'Adrien pour l'adoucir en faveur de son père. Cette situation est du plus grand pathétique. Restée seule, elle s'écrie douloureusement :

Mon frère ! il m'a ravi jusqu'au triste plaisir
De joindre mes sanglots à ton dernier soupir,
De te montrer du moins ta sœur dans Attilie.
C'est mon amour, c'est moi qui te coûtai la vie.
Tu mourus mon amant : ô ciel ! & ma douleur
Ne doit à ton trépas que des larmes de sœur.
Mais lorsque tu n'es plus qu'une cendre muette,
Qu'importe sous quel titre, hélas ! je te regrette ?
Mes regrets seront-ils jamais trop étendus ?
Et criminels ou purs, en sont-ils moins perdus ?

Un caractère tel que le sien, car l'Auteur lui en a donné un impétueux & fortement contrasté avec Maxime, doit se porter à une résolution violente. Elle projette la mort d'Adrien ; elle explique avec feu ses motifs.

A peine de mon frère il a proscrit la tête,
D'un détestable hymen il prépare la fête ;
Et d'une sœur en pleurs les malheureux appas

F iij

Dans ses bras tout sanglans païroient les attentats!

Tremblante, épouvantée,

Mon frère, je verrois ton ombre ensanglantée,

Près de l'autel placée entre les deux époux,

L'œil en feu, me montrer la trace des coups :

J'entendrais une voix du fonds de ta blessure,

De ces indignes nœuds me reprocher l'injure ;

Et par toi repoussée... Ah! grands Dieux! ah! ta

sœur

Au pied de l'autel même expireroit d'horreur.

Aujourd'hui cependant cet hymen tyrannique

De notre auguste père est la rançon unique.

Mais qu'un seul coup enfin, puisqu'il n'est point

de choix ,

'Te venge , m'affranchisse & le salue à la fois.

Si la loi le défend, la nature l'ordonne.

Elle invoque Trajan, Sabine; elle s'adresse même au Dieu des Chrétiens :

Viens conduire mes coups, si tu n'es point un
songe ;

D'un ennemi commun viens te venger par moi.

Alors je te respecte & j'embrasse ta loi.

Dans le cours de ses agitations, elle aperçoit le trophée d'armes, monument de la victoire de son père. C'est là qu'elle prend le fer qui doit être l'instrument de la mort du Prince : invention singulière-

ment théâtrale. Au moment où elle porte le coup fatal, Placide le détourne : mais l'obscurité du lieu cause une méprise ; Placide est envoyé au supplice : cette erreur est réparée par Justin, son ancien & fidèle ami. Cependant Attilie, livrée à son désespoir, se frappe, & lorsque le Héros revient, le premier objet qu'il aperçoit est sa fille mourante ; il profite des momens qui lui restent pour lui inspirer sa religion, & il y réussit enfin. Maxime l'avoit aussi embrassée. Touché de cette catastrophe, Adrien suspend ses édits contre le Christianisme, & adopte ce principe de conduite :

Que l'on soit citoyen, à mes yeux il suffit.
Est-ce un crime d'Etat qu'une erreur de l'esprit ?

C'est par cette réflexion philosophique que se termine un poëme évidemment marqué au coin du génie. Ouvrage de la jeunesse de M. Le Gouvé, il feroit honneur à l'âge le plus mûr. Nous avons trouvé un intérêt soutenu, beaucoup d'art dans le plan & dans la conduite, la chaleur du sentiment est réunie dans le dialogue à la solidité du raisonnement. Quant à la versification, nous n'avons pu en citer que quelques traits ; mais par tout elle a

F iv

128 MERCURE DE FRANCE.

de l'énergie & de la douceur, sans que l'une nuise à l'autre; il s'y présente même fréquemment des vers brillans & quelquefois sublimes. Nous renouvelons nos regrets qu'une Tragédie de ce mérite n'appartienne pas au Théâtre de la Nation.

L'Editeur a fait sur cette pièce des remarques historiques & critiques qui ont aussi leur application à la Tragédie en général.

Mémoires de Madame la Baronne de Saint-Lys; volume in-12 de 193 pag. A Lausanne, chez la Société Typographique.

Comme ces Mémoires ne présentent que des événemens fort ordinaires, ils sont peu susceptibles d'extrait. Ils intéressent néanmoins par le ton de raison & de vérité qui y règne, par des peintures vraies, des détails agréables, des réflexions fines sur nos mœurs. Comme plusieurs de ces réflexions sont rejetées dans des notes, on peut en détacher facilement, & nous en citerons quelques-unes.

« Le *bon ton* est devenu pour ceux qui le possèdent, un éloge complet. Il y a long-temps qu'on en parle sans savoir ce

que c'est : il varie dans la plupart des pays. Je le définirois une manière d'être parfaitement convenable au lieu qu'on habite, à la classe des gens qu'on fréquente, au goût du moment qui règne dans la société. Il y a du *mauvais ton* dans la façon de penser, de s'exprimer & d'agir. On dit que parler haut est du *mauvais ton*. Cette opinion a sa source dans l'expérience. Les choses fines, senties, délicates ne s'expriment point avec un ton élevé. Où se trouve le *bon ton* ? Dans les bonnes compagnies. Où est la bonne compagnie ? Elle ne tient pas au rang, mais à ces qualités aimables, fruits d'une éducation recherchée ; pour les gens d'esprit, elle ne sera point dans cette classe de gens ignorans par état, ou du moins qui n'ont que des teintures, des demi-connoissances. Les gens du monde ne l'admettent point dans cette classe d'esprits ornés qui ont préféré le fond aux formes agréables. Les riches qui croient pouvoir commander aux opinions, comme ils commandent au reste des hommes, placeront la bonne compagnie dans leurs salons dorés. Nous dirons qu'elle est dans le cercle où se trouve de l'esprit sans pédanterie, des lumières sans affectation de les répandre, du goût

sans trop de difficulté, des mœurs sans pruderie, de la probité sans fanatisme, de la douceur sans foiblesse, de l'agréement sans frivolité; où l'on saura que la gaieté est le rire de l'ame, que le sérieux est le maintien de la raison, que la vivacité est la liberté de l'esprit, que l'esprit de société est l'accord de l'aisance & de la politesse; & comme c'est beaucoup exiger, nous dirons enfin que la bonne compagnie se trouve là où on réunit le plus de ces qualités aimables ».

« Il n'est point de talens plus agréables que celui de converser; il n'en est point qui suppose autant d'esprit & de grâces: aussi n'en est-il point qui soit d'un plus grand rapport pour l'amour-propre. On trouveroit dans les entretiens journaliers un remède sûr contre l'ennui, si l'on vouloit se persuader que la conversation est un art qui doit être étudié. Sans cette application, quoi de plus stérile, de plus monotone ou de plus tristement gai? On parle sans grâces, on dispute sans intérêt, on affirme sans preuve, on nie sans raison, on loue sans connoissance, on médiser sans malice, on exagère pour être écouté, on écoute sans attention, souvent on parle tous ensemble, & ce bruit insupportable aux autres Nations, est de la

gaieté aux yeux des François. La Bruyère a dit que l'esprit de conversation étoit le même que l'esprit du jeu. Il a confondu une certaine facilité de dire des choses frivoles, de faire des contes agréables, avec l'art solide de converser. Il consiste à saisir rapidement le rapport d'un objet, à le présenter avec une facilité extrême, à intéresser à une discussion qui paroît étrangère ceux qui vous écoutent, de manière que la conversation soit toujours leur affaire propre. Loin de nous les dissertations : mais il y a un grand intervalle entre disserter & se reposer sur un objet ; en causant, on se sert de son esprit ; en dissertant, c'est de celui des autres. Les femmes, sur ce point, sont nos modèles. Il en est qui jettent de l'agrément sur tout ce qu'elles disent, qui se sont fait un langage particulier ; leur façon de rendre leurs idées étonne & satisfait : elles louent avec plus de délicatesse, parce que la retenue de leur sexe interdit cette folle & insipide profusion, dont le moindre inconvénient est d'éteindre le feu des entretiens ; leur penchant à la critique fait que rarement leurs louanges sont sans restriction, les seules qui conviennent aux hommes. Les hommes ont besoin des grands intérêts de la

société pour soutenir la conversation : les femmes trouvent dans leur esprit des ressources suffisantes ».

« Le grand présent que l'esprit philosophique a fait aux hommes , est d'avoir retranché tout ce qui déparoit leurs connoissances. Il a changé les Romans en Histoires , il a établi une législation dans l'esprit humain , il a étendu les vues de la politique , il a donné à la poésie la seule chose qui lui manquoit pour être le premier des arts. On en a quelquefois abusé , parce qu'on abuse de tout ; mais il n'est pas moins vrai de dire qu'il distinguera à jamais le dix-huitième siècle , que la postérité mettra autant au-dessus du siècle de Louis XIV qu'elle met celui de Louis XIV au-dessus des autres. Excepté cinq ou six grands Poètes qui (sauf la Fontaine & Molière) manquoient eux-mêmes de cet esprit philosophique , on lira peu ceux qui ont fait la gloire de ce siècle si célébré. C'est de nos jours qu'il s'est opéré une révolution dans les idées , si frappante & si utile , que la plupart des esprits ne sont pas encore assez forts pour l'embrasser dans toutes ses parties. Il n'est pas aujourd'hui un Souverain en Europe qui voulût publier la plupart des ordonnances & des réglemens de ses pré-

décèsseurs ; ils paroissent les laisser subsister , mais ils les changent insensiblement. Cette fermentation sur la nécessité de perfectionner l'éducation , de changer la jurisprudence criminelle , de corriger l'abus des finances , d'adoucir le sort du peuple , d'éclairer les agriculteurs , de proscrire le fanatisme , de rejeter les fables , n'a commencé que vers le milieu de ce siècle. Voilà pourtant les seules choses nécessaires. A quoi serviroient dix beaux-esprits comme MM. de la Motte, Marivaux , Moncrif ? L'esprit philosophique a fait encore un autre bien , c'est d'avoir contribué à mettre quelque variété dans notre façon d'être. Quoiqu'elle ait souvent dégénéré en singularité , elle est préférable à cette insipide monotonie qui caractérise si bien la plupart de nos productions ».

- * *Anecdotes Dramatiques* ; contenant 1°. toutes les pièces de théâtre , tragédies , comédies , pastorales , drames , opéra , opéra-comiques , parades , proverbes qui ont été joués à Paris ou en Province sur des théâtres publics ou dans des

* *Article de M. de la Harpe.*

134 MERCURE DE FRANCE.

sociétés particulières, depuis l'origine des spectacles en France jusqu'à l'année 1775, rangés par ordre alphabétique. 2°. Tous les ouvrages dramatiques qui n'ont été représentés sur aucun Théâtre, mais qui sont imprimés ou conservés en manuscrit dans quelques bibliothèques. 3°. Un recueil de tout ce qu'on a pu rassembler d'anecdotes imprimées, manuscrites, verbales, connues ou peu connues; d'événemens singuliers, sérieux ou comiques; de traits curieux, d'épigrammes, de plaisanteries, de naïvetés & de bons mots, auxquels ont donné lieu les représentations de la plupart des pièces de Théâtre, soit dans leur nouveauté, soit à leurs reprises. 4°. Les noms de tous les Auteurs, Poètes ou Musiciens qui ont travaillé pour tous nos Théâtres, de tous les Acteurs & Actrices célèbres qui ont joué à tous nos spectacles, avec un jugement de leurs ouvrages & de leurs talens, un abrégé de leur vie & des anecdotes sur leurs personnes. 5°. Un tableau accompagné d'anecdotes des Théâtres des autres Nations. A Paris, chez la veuve Duchesne, Libr. rue St Jacques, au

Temple du Goût, 1775. Avec approb.
& privil. du Roi.

Tel est le titre verbeux de cette compilation en trois gros volumes *in-octavo*. C'est en effet une nomenclature très-complète de tous les drames français imprimés depuis Alexandre Hardi. Si l'Auteur avait su joindre au titre de chaque pièce un jugement sûr & précis; s'il eût été assez éclairé pour marquer les vicissitudes qu'a éprouvées le Théâtre Français, soit dans la composition des drames, soit dans le genre de la déclamation; s'il eût été plus instruit des anecdotes les plus curieuses de la scène française, depuis le commencement de ce siècle; son livre, composé de matériaux mieux choisis, eût été beaucoup plus court, mais plus instructif & plus amusant. Un Ouvrage qui ne doit être qu'un composé de résultats, ne peut être fait que par un excellent esprit, qui ait assez d'impartialité pour bien juger, & assez de talent pour bien écrire; mais malheureusement presque tous ces recueils de faits, de jugemens & d'anecdotes sont, pour l'ordinaire, abandonnés aux Manœuvres de la littérature, qui joignent à l'ignorance & au mauvais goût

136 MERCURE DE FRANCE.

cet esprit de parti qui ne se nourrit que de préjugés, & ne s'occupe qu'à flatter les ennemis du génie & des grands Ecrivains. La compilation dont nous allons rendre compte est infectée de tous ces vices. La haine pour M. de Voltaire y est affichée à chaque page, & les Ecrivains qu'on lui a long temps opposés y sont loués avec profusion. A l'égard des anecdotes, l'Auteur n'a recueilli que celles qui traînent depuis cent ans dans les Dictionnaires, dans les Journaux, dans les ana, & la plupart sont défigurées en partie, ou absolument fausses, ou mal racontées. Le style d'ailleurs est de la plus dégoûtante platitude, & l'ignorance de la langue y est portée jusqu'à l'excès le plus inexcusable, comme il sera facile de le faire voir par des citations. Cet Ouvrage n'ayant d'ailleurs d'autre plan que l'ordre alphabétique, nous n'avons d'autre manière de le faire connaître que de relever les fautes de tout genre qui se présentent à toutes les pages.

Page 161. « Baron prêt à jouer Bri-
 » tannicus, trouva le Prince de Conti
 » dans une coulisse, & lui dit avec di-
 » gnité : *Bon soir au grand Conti.* — *Tope*
 » à *Britannicus*, lui répondit le Prince
 » en passant ».

Il est difficile de défigurer plus maladroitement une anecdote si connue. Tout le monde sait que c'est en jouant avec le grand Condé que Baron lui dit : *Masse à Mons de Condé*, & que le Prince lui répondit *Tope à Britannicus*. *Mons de Condé* était une impertinence ; *bon soir au grand Conti* n'en étoit peut être pas une , parce que le mot de *grand* fait tout passer, & *tope* eût été une étrange réponse à bon soir. On n'a guères rassemblé plus de bévues en moins de lignes.

L'Auteur ajoute dans ce même article , sur la tragédie de Britannicus , que le Comédien Beaubourg jouant Néron , disait à Burrus ces deux vers qui finissent le troisième acte :

Répondez-m'en , vous dis-je ; ou , sur votre refus,
D'autres me répondront & d'elle & de Burrus.

avec des cris aigus & tous les emportemens de la férocité. Cette expression étrange, dit il, renfermait tant de vérité que tout le monde en était frappé de terreur : ce n'était plus Beaubourg , c'était Néron même.

Non , assurément , ce n'était pas Néron , c'était un Comédien. Néron n'eût

138 MERCURE DE FRANCE.

jamais dit ces deux vers avec des *cris aigus* ; & l'Acteur sublime qui joue ce rôle aujourd'hui avec une vérité si frappante , inspire certainement plus de terreur que l'*emportement* de Beaubourg.

Page 162 , à l'article de Brutus. « Lors-
 » que M. de Voltaire donna cette tragé-
 » die , il revenoit de l'Angleterre : il
 » étoit rempli de cet esprit républicain
 » qui convenait assez au sujet qu'il trai-
 » tait. Titus dit dans cette pièce :

Je suis fils de Brutus , & je porte en mon cœur
 La liberté gravée & les Rois en horreur.

» A la première représentation le par-
 » terre fut blessé de ces vers , & frémit
 » d'indignation , comme étant peu ac-
 » coutumé à des expressions si peu mé-
 » nagées ».

Que veut dire l'Auteur avec *ses expres-
 sions si peu ménagées* ? Quoi ! lorsqu'on
 est fils de Brutus , on ne peut pas avoir
 les Rois en horreur , & on ferait un crime
 à un personnage de tragédie d'avoir le
 langage de son caractère ? N'était-on pas
 d'ailleurs accoutumé dans les pièces de
 Corneille , à des traits républicains beau-
 coup plus forts ? Où l'Auteur a-t-il trouvé

que le parterre ait *frémi d'indignation*?
 C'eût été une grande ineptie. Où l'Au-
 teur a-t il pris cette anecdote si peu vrai-
 semblable? Et s'il l'a inventée, qu'on
 juge de son intention. Il cite un juge-
 ment de Rousseau sur cette tragédie.
 « J'ai lu *le Brutus*, & j'ai été bien sur-
 » pris de voir ce grand homme condam-
 » ner son fils à la mort pour une simple
 » pensée, qui ne passerait pas même pour
 » une tentation chez nos Casuistes les
 » plus rigides. Si celui de l'ancienne
 » Rome eût été si sévère, il eût été dé-
 » peint dans l'histoire comme un extra-
 » vagant ».

En rapportant un pareil jugement, il
 eût fallu en relever l'injustice. Il est très-
 faux que Brutus condamne son fils à la
 mort pour une simple pensée. Titus sort
 du théâtre au quatrième acte, résolu de
 livrer aux ennemis la porte Quirinale. Il
 dit à Messala :

Sers ma fureur enfin , sers mon fatal amour.

.
 L'heure approche , Tulie en compte les momens ,
 Et Tarquin après tout eut mes premiers sermens :
 Le sort en est jeté.

C'est un peu plus qu'une simple pensée.

Il n'achève pas son crime , parce qu'il est découvert. Il ne le projette que dans un moment de trouble & d'égarement ; mais enfin il s'y résout. Messala reçoit ses ordres , & ce parti pris est assurément plus qu'une *tentation*. On peut sans doute critiquer le dénouement de cette sublime tragédie , mais ce n'est pas de cette manière.

Page 187 , à l'art. de Cénie. « Le fond » de cette pièce est le même que celui du » Roman Anglais de Tomes Jones. On » prétend que Madame de Grafigni n'était » que la dixième partie d'Auteur de cette » comédie. Ceux qui la connaissent » particulièrement savent même quels » étoient les Beaux-esprits qui tenaient » alternativement la plume. C'est de la » même façon qu'ont été composées les » Lettres Péruviennes ».

Voilà des assertions bien téméraire-ment hasardées. D'abord il est très faux qu'on ait jamais attribué les Ouvrages de Madame de Grafigni à une société de Beaux esprits. Il faudrait être absolument dépourvu de goût & de bon sens pour ne pas voir que Cénie & les Lettres Péruviennes ont été écrites par une seule & même plume. On a prétendu , il est vrai , qu'elles étoient l'ouvrage d'une

femme d'une très-grande naissance (Mlle de G***) qui aimait Madame de Grafigni ; mais c'est un soupçon absolument dénué de preuves, & uniquement fondé sur ce que l'esprit de Madame de Grafigni dans la société, paraissait au-dessous de sa réputation : mais rien n'est moins rare que cette disproportion, qui ne prouve rien. Il y a fort peu de rapport entre Cénie & Tomes Jones ; cette pièce a une ressemblance bien plus marquée avec la Gouvernante, qui l'a fait oublier. Cénie est en effet un drame fort médiocre. Les Lettres Péruviennes sont une production beaucoup plus agréable, plus originale & d'un mérite plus réel : il y a du sentiment, de l'intérêt & de la douceur dans le style, & cet Ouvrage est demeuré au nombre des Romans qu'on peut relire. Ces Lettres Péruviennes & Cénie même eurent un succès assez grand pour que l'Auteur, si c'eût été un autre que Madame de Grafigni, les eût revendiquées tôt ou tard. Nul Auteur ne regarde le succès d'un ouvrage d'esprit comme au-dessous de lui : car celui qui le croirait, n'écrit pas. L'Ecrivain qui rend ici justice à la mémoire de Madame de Grafigni était encore très-jeune lors-

142 MERCURE DE FRANCE.

qu'il l'a connue; mais il peut assurer qu'il n'y avait dans sa société, quoique composée de gens de beaucoup de mérite, personne à qui l'on pût attribuer Cénie ou les Lettres Péruviennes.

Page 205. « *Dans le beau tableau des*
 » *proscriptions que fait Cinna à Emilie*
 » *dans le premier acte, Dufresne eut*
 » *recours une fois à une petite adresse,*
 » *qui produisit un grand effet. Dans le*
 » *cours de ce récit, il tint un de ses bras*
 » *plié derrière son dos, tenant caché*
 » *son casque surmonté d'un panache rou-*
 » *ge. Quand il en fut à ces vers terribles:*

*Ici le fils baigné dans le sang de son père,
 Et sa tête à la main demandant son salaire.*

» *Indépendamment du feu qu'il mit dans*
 » *la déclamation, il rira précipitamment*
 » *le casque & le panache rouge, & l'agi-*
 » *tant vivement, il sembla montrer aux*
 » *spectateurs la tête & la chevelure sat-*
 » *glante dont il s'agit dans les vers, ce qui*
 » *jeta une frayeur & une surprise agréa-*
 » *ble dans tous les esprits ».*

*Indépendamment de toutes les fautes
 & du ridicule de ce style, est-il permis
 de pousser l'ignorance jusqu'à défigurer si*

grossièrement deux des plus beaux vers
de Corneille, que l'on a tant de fois cités?
Ces deux vers,

Le fils tout dégouttant du meurtre de son père,
Et sa tête à la main demandant son salaire,

forment un tableau aussi vrai que terri-
ble; au lieu de cette belle expression,
dégouttant du meurtre, l'inepte Compila-
teur a mis *baigné dans le sang*; & il n'a
pas senti que ces mots ne pouvaient con-
venir au meurtrier qui vient *une tête à la*
main demander son salaire. C'est ainsi que
de profanes barbouilleurs, étrangers aux
beaux arts dont ils ne devraient jamais
parler, souillent tout ce qu'ils touchent,
& défigurent non-seulement ce qu'ils
voudraient décrier, mais encore ce qu'ils
se mêlent d'admirer sans en avoir aucun
droit.

Page 277, article du Duc de Foix.
« Cette pièce est la même que celle d'Adé-
« laïde du Guesclin, qui ne réussit pas en
« 1734, & au sujet de laquelle Rousseau
« fit cette épigramme, qui est une de ses
« meilleures :

- « Parle démon de la dramaturgie,
- « Ce fanatique, au Théâtre agrégé,

- » Que l'ignorance , avec tant d'énergie ,
- » Avait , sans honte , en Corneille érigé ,
- » De désespoir s'est noyé dans l'histoire.
- » Sa Tragédie a pourtant eu la gloire
- » De voir deux yeux de larmes l'honorer ,
- » Car s'il n'a fait pleurer son auditoire ,
- » Son auditoire au moins l'a fait pleurer ».

Avant d'aller plus loin, remarquons d'abord que cette épigramme est tout ce que le Compilateur trouve de plus intéressant à rapporter sur la tragédie d'Adélaïde du Guesclin, dont la destinée a été si singulière : tombée en 1734, affaiblie sous le nom du Duc de Foix, & médiocrement accueillie sous ce titre en 1752, remise enfin au Théâtre dix ans après, telle qu'elle avait été faite d'abord, elle a eu le succès le plus brillant & le plus soutenu; & c'est peut être de toutes les pièces de l'Auteur, après *Zaïre*, celle qui fait verser le plus de larmes & qui excite le plus de transports. Le Compilateur n'en dit pas un mot; il a soin de dire qu'elle est tombée en 1734 : mais il se garde bien d'ajouter qu'elle a réussi en 1762. Une pareille omission dans un Ouvrage de ce genre, ne montre-t-elle pas la plus scandaleuse partialité? Et quant

à l'épigramme, elle est bien tournée sans doute : mais ce n'est sûrement pas une des meilleures de l'Auteur, à ne considérer même que le mérite du genre ; elle n'est ni très fine, ni très-gaie, & ce sont là les deux premières qualités de l'épigramme ; elle est dure & cruelle. Y a-t il un grand effort d'esprit à dire qu'un drame injustement tombé a fait pleurer son Auteur ? Oui, il est possible que le génie ait versé de telles larmes ; & c'est avec cette même sensibilité qu'on produit des Ouvrages qui en font verser : mais insulter à ces larmes d'un grand homme, me paraît plus lâche que plaisant. Ces vers de Rousseau me semblent, sous ce point de vue, très-méprisables. Une bonne épigramme doit être l'expression de la gaieté ; elle fait rire alors, & on l'excuse. Elle révolte quand elle n'est que l'expression de la haine & de la rage. *Ce fanatique au Théâtre agrégé*, deux ans avant Adélaïde avait donné *Zaïre* ; il avait donné presque en même temps l'Histoire de Charles XII, l'un des chefs-d'œuvres de notre langue, & c'est ainsi qu'il s'était noyé dans l'histoire. C'était sans doute un bon Démon que celui qui lui avait dicté *Zaïre* : c'était le Démon de la basse ja-

146 MERCURE DE FRANCE.

lousie qui avait dicté à Rousseau sa détestable épigramme. L'emportement d'une haine déclarée pouvait peut-être lui fournir quelque apparence d'excuse, si jamais l'on est excusable d'être brutalement injuste, même envers un ennemi, & de manifester un sentiment odieux. Mais que penser de celui qui quarante ans après l'envie, semble encore écrire sous sa dictée, quand il ne faudrait écrire que pour la démentir & la confondre?

Page 295. L'Auteur rapporte une épigramme faite à l'occasion d'Electre:

Quel est ce Tragique nouveau-
Dont l'épique nous assassine?
Il me semble entendre Racine
Avec un transport au cerveau.

Cette épigramme ne signifie rien; la manière de Crébillon n'avait rien de commun avec celle de Racine, pas même en supposant *le transport au cerveau*.

Page 314, à l'article d'Eriphile. « M.
» de Voltaire ayant lu à l'Abbé Desfontaines cette tragédie que personne ne
» connaît aujourd'hui, lui demanda te
» qu'il en pensait. L'Abbé Desfontaines
» eut le malheur de la trouver mauvaise

» & d'annoncer sa chute. M. de Voltaire
 » le traita d'ignorant, d'âne, de pédant,
 » d'homme sans goût, &c. L'Abbé Des-
 » fontaines de son côté ne ménagea pas les
 » injures. Eriphile fut jouée & sifflée. Le
 » Poète ne pardonna jamais au Critique
 » d'avoir si bien jugé ».

Qu'est-ce qui a été témoin de cette querelle, & qui en a dit les termes à l'Auteur? Il n'est pas permis de rapporter sans preuve de telles grossièretés. Le Compileur veut il nous faire entendre que ce fut là l'origine des démêlés qui éclatèrent entre le Journaliste & l'Homme de génie? Il est bien mal instruit. On sait que l'Abbé Desfontaines écrivit contre M. de Voltaire, parce qu'il ne crut pas avoir à prendre un meilleur parti. *J'y ai réfléchi*, disait-il, *& j'ai vu qu'il était de mon intérêt d'avoir M. de Voltaire pour ennemi plutôt que pour ami. Si Alger était en paix avec tout le monde, Alger ne subsisterait pas.* L'histoire de l'Abbé Desfontaines est en effet celle de tous les Satiriques hebdomadaires. Leurs principes, comme on voit, ne sont pas fort nobles, & leur métier est sujet à quelques désagrémens : mais ils en reviennent toujours à ce mot du même

G ij

Abbé Desfontaines, *il faut que je vive.*

Page 149, à l'art. de Mérope « Mlle
» Dumesnil ayant joué supérieurement
» le rôle de Mérope, Fontenelle dit avec
» son air douxereux & précieux : les re-
» présentations de Mérope ont fait beau-
» coup d'honneur à M. de Voltaire, &
» l'impression à Mlle Dumesnil ».

Je n'ai jamais ouï dire que M. de Fontenelle eût l'air *précieux*. On fait qu'il était très-discret, qu'il ménageait beaucoup dans ses propos M. de Voltaire, qui le ménageait dans ses écrits, & qu'il avait trop d'esprit pour dire une sottise.

Page 187, à l'article du Cercle de Poinfinet. « Comme il y a dans cette
» petite pièce à la mosaïque de M. Poin-
» finet, quelques peintures assez vraies
» de ce qui se passe parmi les gens d'un
» certain monde, M. le Duc de ** lui
» disait : il faut, M. Poinfinet, que vous
» ayez écouté aux portes ».

Cette anecdote est encore défigurée. C'est feu M. l'Abbé de Voisenon qui dit ce mot quand il vit la pièce : *Il a écouté aux portes*, disait-il, en parlant de l'Auteur : mais il n'eut point l'impolitesse de le lui dire à lui-même. Le Compilateur

change volontiers les plaisanteries en duretés.

Page 221, à l'art. du Comte d'Essex:
 « J'ai vu, dit Boileau, représenter cette
 » tragédie, & le parterre faire de grands
 » brouhahas sur ce vers, qui a un sens
 » louche, & qui est une espèce de gali-
 » matias :

Le crime fait la honte & non pas l'échafaud.

« On voit bien qu'il a eu en vue ce pas-
 » sage de Tertulien, *martyrem facit causa*
 » *non pœna* ; mais ce passage est il rendu
 » de manière à être entendu ? »

Ceci ne regarde pas le Compilateur, mais il aurait pu observer que très-peu de gens seront de l'avis de Boileau, malgré le juste respect que l'on doit avoir pour l'autorité de son jugement. Ce vers n'est point un galimatias, & n'a pas un sens louche : la construction n'en est pas correcte, mais personne ne peut se méprendre au sens, qui est très-clair & très-beau ; & la force de la pensée rendue heureusement dans un vers, fait passer, avec raison par dessus la faute de grammaire. A l'égard du passage de Tertulien, je doute fort que Thomas Cor-

neille y ait songé, ou même qu'il ait jamais lu Tertulien.

Tome second, page 2, à l'art. de Nanine. « On donna de grands applaudissemens à la Nanine de M. de Voltaire; »
 « l'Auteur parut ne pas s'en rapporter »
 « entièrement à ces éloges, & en sortant »
 « il demanda *malicieusement* à Piron ce »
 « qu'il en pensait; celui-ci *qui démêla* »
 « *l'artifice*, répondit : Je pense que vous »
 « voudriez bien que ce fût Piron qui »
 « l'eût faite. Pourquoi? dit M. de Vol- »
 « taire; on n'y a pas sifflé. Ah! reprit »
 « Piron, peut-on siffler quand on bâille? »

Premièrement Nanine ne reçut point de grands applaudissemens dans sa nouveauté : elle eut même fort peu de succès; ce n'est qu'avec le temps qu'elle s'est élevée au rang des pièces qui font le plus de plaisir, & c'est ce qui est arrivé très-souvent aux ouvrages de M. de Voltaire & à ceux des hommes de génie. Ce n'est pas non plus à l'occasion de Nanine que M. de Voltaire fit à Piron la question qu'on vient de rapporter; c'est à *Sémiramis* : & quel *artifice* y avait il à *démêler* dans cette question? Enfin comment Piron aurait-il pu dire qu'on *bâillait* à une pièce qui, dans la supposition

du Compilateur, était si fort applaudie ? Les bâillemens ne ressemblent point aux applaudissemens ; enfin ce mot, *peut on siffler quand on bâille ?* n'a jamais été dit à propos d'une pièce de M. de Voltaire.

Tome second, page 23, à l'article d'Oreste. « Comme M. de Voltaire, » dans cette tragédie, voulait lutter contre l'Electre de Crébillon, & que l'on » ne peut lui disputer qu'il n'ait mieux » fait *le vers* que Crébillon, il fit imprimer sur les billets de parterre les lettres » initiales de ce vers d'Horace :

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.

Quel rapport ce vers pouvait-il avoir avec la concurrence de l'Electre & de l'Oreste, & avec le talent *de mieux faire le vers* ? Ce n'était sûrement pas là l'application du passage d'Horace. Le Compilateur ajoute qu'un mauvais plaisant tourna ainsi ces lettres initiales contre la tragédie d'Oreste. *Oreste tragédie pitoyable que M. Voltaire donne.* En effet cette plaisanterie n'est pas plus ingénieuse que la tragédie d'Oreste n'est *pitoyable*. Mais toutes ces plates facéties amusent un moment la malignité.

Giv

152 MERCURE DE FRANCE.

Tome second, page 158, à l'article des Scytes, tragédie de M. de Voltaire.
 « C'est le même sujet que celui des Illi-
 » nois, tragédie de M. de Sauvigni : cette
 » dernière pièce était composée plusieurs
 » années avant la première, & reçue par
 » les Comédiens avant qu'il fût question
 » des Scytes ».

Il est très-faux que le sujet des Illinois soit le même que celui des Scytes ; il n'y a qu'à lire les deux pièces pour voir que ces deux sujets n'ont aucun rapport. Le Compilateur ajoute : « On lit dans la
 » France Littéraire, année 1766, Tome
 » VIII, page 216, je viens d'apprendre
 » que M. de Voltaire avait envoyé aux
 » Comédiens une tragédie nouvelle de
 » sa façon, intitulée les Scytes, en leur
 » marquant qu'il n'avait mis que douze
 » jours à la faire : on m'a dit en même
 » temps que les Comédiens la lui avaient
 » renvoyée, en le priant très-humble-
 » ment de mettre douze mois à la cor-
 » riger ».

Je ne connais point la *France Littéraire*, je m'imagine que l'Auteur a voulu mettre l'*Année Littéraire* ; & ce qui me le persuade, c'est qu'on y attribue aux Comédiens une impertinence qu'assurément

ils n'ont jamais écrite, & qui est fort dans le goût & dans le style des Feuilles.

Tome second, page 188, à l'article de la Sophonisbe de Corneille. « Trente-
» deux ans après qu'eut paru la Sophonisbe
» de Mairer, Corneille traita le même su-
» jet; & quoiqu'il eût déjà donné des chef-
» d'œuvres, il fut blâmé généralement
» d'avoir voulu ternir la gloire de son pré-
» décesseur; c'est ainsi que de nos jours on
» a regardé comme un trait de jalousie de
» la part d'un Poëte célèbre, d'avoir *tenté*
» *de refaire* l'Electre, la Semiramis, le
» Catilina, le Triumvirat, l'Atreé de
» Crébillon ».

On n'a point fait un crime à Corneille d'avoir fait une Sophonisbe, & ce grand homme n'a jamais passé pour jaloux. Il est permis à tout le monde de traiter un sujet que l'on croit n'avoir pas été heureusement rempli, & l'on n'a jamais tort de faire mieux que ses rivaux : ce n'est point jalousie, c'est émulation; & après tout ce serait encore une heureuse jalousie que celle à qui nous serions redevables de trois Ouvrages aussi beaux qu'Oreste, Sémiramis & Rome sauvée.

Tome second, page 402, à l'article d'Hypermenestre. « Un homme desprit, »

G v

154 MERCURE DE FRANCE.

» au sortir d'une des représentations de
 » cette pièce, frappé du génie pittores-
 » que qui y règne, & des grands tableaux
 » qui s'y trouvent en très-grand nombre,
 » & d'une manière plus neuve que dans
 » aucune autre tragédie, s'écria qu'Hyper-
 » menestre était une pièce à peindre ».

Ce mot a été jusqu'ici attribué à une femme; mais on peut observer d'ailleurs qu'il est assez singulier de se récrier sur le *grand nombre* & sur la *nouveauté* des tableaux qui se trouvent dans Hypermenestre. Le seul tableau frappant qui ait fait le succès de cette tragédie, est celui du cinquième acte, & assurément rien n'est moins *neuf*; ce tableau se trouve deux fois dans Métastase, dans l'Aménophice de M. Saurin, dans un Roman de l'Abbé Prévot, &c. C'est dans Tancrède & dans Sémiramis que se trouvent en *grand nombre* des tableaux très-*neufs*.

Si nous passons au jugement sur les Auteurs, nous ne les trouverons pas mieux appréciés que les Ouvrages; voici par exemple un panégyrique de Boissy, qui n'a pas été dicté par le goût: « On
 » ne peut sans injustice refuser à Boissy
 » un esprit brillant, une imagination
 » vive, une versification légère, un

» *coloris* gracieux , un talent rare pour
 » le dialogue , & une connoissance par-
 » faite des ridicules du siècle ».

Voilà un beau portrait : il est difficile d'y méconnoître ce tendre amour pour la médiocrité, qui se joint toujours à la haine pour les talens. Si Boissy avait en effet réuni toutes ces qualités , il aurait laissé une grande réputation ; & personne n'ignore qu'il en a eu très-peu de son vivant , & beaucoup moins depuis sa mort ; il y a peu de lectures aussi fastidieuses que celle de ses Ouvrages : il manque absolument d'*imagination* , de *versification* & de *coloris* , en un mot de tout ce que le Compilateur lui attribue très gratuitement ; son esprit est frivole , son style froid & plein d'affectation : ses scènes sont remplies de hors d'œuvres & de morceaux de commande , qui sont précisément l'opposé du *dialogue* ; il ne procède que par définitions & que par tirades ; & ces tirades , quoiqu'avec beaucoup de prétention à l'esprit , sont toujours communes & médiocres : on n'a pas retenu de lui un seul vers vraiment comique ; bien loin d'avoir la *connaissance* du ridicule théâtral , il ne savait que saisir avec un empressement puérile

tous les événemens du jour, qui ne pouvaient faire qu'un vaudeville passager. On joue encore de lui trois ou quatre petites pièces infiniment médiocres, que le jeu des Acteurs a fait supporter au Théâtre après la mort de l'Auteur, & dans un temps où il n'y a plus de sévérité. Ces pièces sont sans réputation & sans mérite : la seule où il y ait quelque talent est celle de l'Homme du jour, qui pourrait être au rang de nos bonnes pièces, si elle n'était pas aussi faiblement écrite qu'elle est bien intriguée.

A l'égard du style de cette compilation, on a déjà pu en juger par quelques échantillons assez curieux ; mais on peut en citer une foule d'autres qui le paraîtraient bien davantage : tel est par exemple cette anecdote que l'on trouve à l'article du Carnaval, opéra-comique de Parnard. « L'Actrice chargée du principal rôle de ce prologue, était une grande » fille qui s'était toujours piquée d'une » sagesse à toute épreuve. Malheureusement elle vint à Paris dans un temps » critique, qui aurait donné une fâcheuse » entorse à sa réputation, sans les précautions prudentes qu'elle prit pour » le cacher. Trois ou quatre jours après

» son début, elle sentit quelques atteintes
 » de *colique* sur le théâtre; elle les sur-
 » monta courageusement. Le lendemain
 » à trois heures du matin elle accoucha,
 » vint à la répétition à neuf, joua le soir,
 » & continua pendant toute la foire, sans
 » laisser le moindre soupçon de son acci-
 » dent. Bel exemple de modestie pour nos
 » *Nymphes* de théâtre, qui tirent vanité
 » du déshonneur, en étalant publiquement
 » les témoignages de leurs *complaisances*
 » *prolifiques* ».

Si l'on veut des exemples de barbaris-
 mes & de solécismes, on trouvera à
 l'article du Soldat Magicien, que Mlle
 Lusi jouoit *originellement* dans cette pièce
 le rôle de Crispin, avec beaucoup de
 succès : l'Auteur a voulu dire qu'elle
 jouait d'original, & il a créé un adverbe
 qui, s'il était français, signifierait d'une
 manière originale. Ecrire ainsi, c'est join-
 dre la barbarie à la déraison.

A l'article du Distrain vous trouverez
 que ce caractère est copié d'après celui
 qui se trouve dans les Caractères de la
 Bruyère qu'on *voulait être* le portrait de
 M. le Comte de Brancas.

Il est difficile de ne pas reconnaître
 dans le ton & dans l'esprit général de

158 MERCURE DE FRANCE.

cet Ouvrage l'Auteur qui, depuis quelques années écrit à M. de Voltaire, pour prouver que M. de Voltaire n'a ni goût, ni génie : ces lettres sont demeurées, comme on l'a dit, *sans réponse ainsi que sans Lecteurs*; & en effet, il n'y a rien de moins intéressant qu'une correspondance de M. de Voltaire & de M. Clément, dans laquelle M. Clément parle tout seul.

Essai de Finances, par M. le Comte de Magnieres, de l'Académie Royale de Nancy; in-8°. d'environ 72 pages. A Paris, chez Bastien, Libr. rue du petit Lion, F. S. G.

Il faut lire dans l'Ouvrage même les raisons par lesquelles l'Auteur se croit fondé à proposer une taille proportionnelle sur les terres, & un droit unique sur les boissons pour remplacer les impôts; il fait aussi de bonnes observations sur les avantages des Manufactures; sur le bénéfice des pêcheries, & sur la nécessité du commerce intérieur; il réfute plusieurs propositions avancées par l'Auteur des *Ephémérides économiques*.

ANNONCES LITTÉRAIRES.

NOUVEAU *Dictionnaire François-Anglois & Anglois François*, contenant la signification des mots avec leurs différens usages, les constructions, idiômes, façons de parler particulières, & les proverbes usités dans l'une & l'autre langue; les termes les plus ordinaires des sciences, arts & métiers; le tout recueilli des meilleurs Auteurs anglois & françois; contenant le françois devant l'anglois de M. Louis Chambaud, corrigé & considérablement augmenté par lui & par M. J. B. Robinet; 2 volumes in-4°. rel. prix 30 l. A Amsterdam & Rotterdam, chez Arkstée & Merkus, & H. Beman; & à Paris, chez Lacombe, Libraire; rue Christine, 1776.

Dictionnaire de l'Industrie, ou collection raisonnée des procédés utiles dans les sciences & dans les arts; contenant nombre de secrets curieux & intéressans pour l'économie & les besoins de la vie, l'indication de différentes expériences à

160 MERCURE DE FRANCE.

faire , la description de plusieurs jeux très singuliers & très amusans, les notices des découvertes & inventions nouvelles, les détails nécessaires pour se mettre à l'abri des fraudes & falsifications dans plusieurs objets de commerce & de fabrique : Ouvrage également propre aux Artistes , aux Négocians & aux Gens du monde ; par une Société de Gens de lettres ; 3 vol. in-8°. br. 15 liv. rel. 18 l. A Paris, chez Lacombe, Libraire, rue Christine.

Fables & Contes, dédiés à S. A. Imp. Monseigneur le Grand Duc de toutes les Russies, &c. avec le portrait gravé.

Ce genre antique , inventé par un Sage ,
Offre toujours un voile officieux
Que l'amour-propre emploie à son usage.
La Fable plaît quand la satire outrage ,
Et par-là même elle instruit beaucoup mieux.

M. L. C. D. Ch...

In-8°. br. prix 36 s. A Paris, chez Lacombe, Libr. rue Christine.

Histoire Naturelle de Pline , traduite en françois , avec le texte latin , réta-

A V R I L. 1776. 161

bli d'après les meilleures leçons manuscrites; accompagnée de notes critiques pour l'éclaircissement du texte, & d'observations sur les connoissances des Anciens, comparées avec les découvertes des Modernes. Tome VIII br. en carton, prix 8 l. A Paris, chez la veuve Desaint, Lib. rue du Foin St Jacques.

Fabula selecta Fontanii à Gallico in latinum sermonem collectæ in usum studiosæ Juventutis; Auctore J. E. Giraud, Presbytero Congregat. Oratorii Domini Jesu, Rhotom. Academiæ Socio. Rhotomagi, apud Lud. le Boucher, Bib. viâ Ganterie; Laurent Dumesnil, Typ. & Bibliopolam. Et à Paris, chez Durand neveu, Libr. rue Galande; Brocas, rue St Jacques; Barbou, rue des Mathurins; 2 vol. in-8°. avec les vers françois, & 2 in-12 avec la traduct. latine.

Mémoires historiques & critiques, & anecdotes des Reines & Régentes de France; nouv. édit. revue, corrigée & considérablement augmentée; 6 volumes in-12. prix 15 l. & rel. 18 l. A Amsterdam; & à Paris, chez Durand neveu, Lib. rue Galande.

Œuvres complètes d'Alexis Piron ; publiées par M. Rigoley de Juvigny, Conseiller honoraire au Parlement de Metz, de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Dijon ; 7 vol. in-8°. br. prix 48 liv. A Paris, de l'Imprimerie de M. Lambert, rue de la Harpe, près Saint Côme.

Détail des succès de l'établissement que la Ville de Paris a fait en faveur des personnes noyées, & qui a été adopté dans diverses Provinces de France. Quatrième édition, année 1775. On y a joint un excellent Mémoire de M. Harmant, Médecin de feu S. M. le Roi de Pologne à Nancy, contenant un moyen simple & assuré de rappeler à la vie les personnes suffoquées par la vapeur du charbon, & différens autres exemples de curation dans plusieurs circonstances de suffocation ou asphixie. On termine cette quatrième partie par la description de la boîte & machine fumigatoire pour les noyés, en deux planches en taille douce ; par M. Pia, ancien Echevin de la Ville de Paris ; volume in-12. A Paris, chez Lottin l'aîné, Imprimeur-Libraire de la Ville,

A V R I L. 1776. 163
rue Saint Jacques , près Saint Yves.

L'Année Sainte, Ouvrage instructif sur le Jubilé, suivi de la paraphrase de plusieurs psaumes & cantiques choisis; volume in 12. prix br. 2 l. 5 s. rel. 3 l. A Paris, chez Lottin le jeune, Lib. rue Saint Jacques, vis à-vis celle de la Parcheminerie.

On trouve chez le même Libraire : *Traité théologique, dogmatique & critique des Indulgences & du Jubilé de l'Eglise Catholique*, in-12 br. 1 l. 10 s.

Abriégé des élémens d'arithmétique, d'algèbre & de géométrie, avec une introduction aux sections coniques; Ouvrage utile pour disposer à l'étude de la physique & des sciences physico-mathématiques; par J. M. Mazéas, ancien Professeur de philosophie en l'Université de Paris au Collège de Navarre; in-12. A Paris, de l'Imp. de Ph. D. Pierres, rue St Jacques.

Les Jeux de Callioppe, ou collection de poèmes Anglois, Italiens, Allemands & Espagnols, en deux, trois & quatre chants; première partie in-8°. ornée de

164 MERCURE DE FRANCE:

gravures : prix 2 l. 3 s. A Londres ; & à Paris, chez Ruault, Libraire, rue de la Harpe.

Abrégé historique des Ordres de Chevalerie anciens & modernes ; prix 1 l. 10 s. A Bruxelles ; & à Paris, chez Dorez, Lib. rue St Jacques, près St Yves.

Œuvres diverses du Comte Antoine Hamilton ; Supplément. Petit in-12. br. prix 30 s. A Londres ; & à Paris, chez Lejai, Libr. rue St Jacques.

Les à-propos de Société ou chansons de M. L. 3 vol. in-8°. avec la musique des airs, très-bien imprimés, & ornés d'estampes & de vignettes ; prix 24 liv. br. Chez les principaux Libraires de France ; & à Paris, chez la veuve Duchesne, rue St Jacques ; Lacombe, Lib. rue Christine ; Barbon, rue des Mathurins ; Gueffier, rue de la Harpe.

Mémoire sur une question de géographie-pratique : Si l'applatissage de la terre peut être rendu sensible sur les cartes, & si les Géographes peuvent la négliger sans être taxés d'inexactitude ; lu à l'Aca-

A V R I L. 1776. 165

démie Royale des Sciences en Juillet 1775, par M. Robert de Vaugondy, Géographe ordinaire du Roi, du feu Roi de Pologne, Duc de Lorraine & de Bar, de la Société Royale des Sciences & Belles-Lettres de Nancy, & Censeur-Royal; in-4°. de 50 pages environ. Chez l'Auteur, quai de l'Horloge, près le Pont-Neuf; & Ant. Boudet, Impr. du Roi, rue St Jacques.

Histoire de la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, depuis son incarnation jusqu'à son ascension, dans laquelle on a conservé & distingué les paroles du texte sacré selon la vulgate, avec des liaisons, des explications & des réflexions; par le Père de Ligny: 2 vol. in 8°. A Avignon; & à Paris, chez les Frères Etienne, Lib. rue St Jacques; & Berton, Libr. rue St Victor.

La science & l'art de l'équitation démontrée d'après la nature, ou théorie & pratique de l'équitation fondées sur l'anatomie, la mécanique, la géométrie & la physique; par M. Dupaty de Clam, ancien Mousquetaire, de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Bor-

166 MERCURE DE FRANCE.

deaux ; vol. in-4°. avec fig. br. en cart.
prix 18 liv. petit pap. & 36 l. en grand
pap. A Paris, de l'Imprim. de Fr. Am.
Didot, rue Pavée St André.

*Didionnaire raisonné d'hyppiatricque ,
cavalerie , manège & maréchalerie ;* par
M. la Fosse : 4 vol. in-8°. rel. en deux ;
prix 12 l. A Paris, chez Durand neveu,
Libr. rue Gallande ; Cl. Ant. Jombert,
fils aîné, Lib. du Roi pour le Génie &
l'Artillerie, rue Dauphine.

*Mes Nouveaux Torts, ou nouveau mé-
lange de poësies, pour servir de suite
aux Fantaisies ,* par M. Dorat : in-8°. gr.
pap. br. avec fig. 7 l. 4 s. pet. pap. br.
fig. 3 l. 12 s. A Amsterdam ; & à Paris,
chez Delalain, rue de l'ancienne Comé-
die Française.

*Le Celibataire, comédie en cinq actes
& en vers, représentée pour la première
fois par les Comédiens François, le 20
Septembre 1775. Nouv. édit. in-8°. br.
1 l. 10 s.*

*Les Fables de M. Dorat, formant 2
vol. in-8°. gr. pap. de Holl. avec 204*

A V R I L. 1776. 167

fig. br. 72 l. Les mêmes, 2 vol. in-8°. gr. pap. mêmes fig. 48 l. Les mêmes, 2 vol in-8°. petit papier, mêmes fig. 24 l. Les mêmes, 1 vol. pet. in-8°. avec 2 fig: 3 liv.

On trouve chez Delalain la collection complète des Œuvres de M. Dorat, 15 vol. in-8°. pet. pap. fig. la seule que l'on puisse actuellement réunir, rel. doré sur tranche, marbre allemand, du prix de 114 liv. contenant les Ouvrages suivans, qui se vendent séparément brochés :

Héroïdes, 2 vol. in-8°. 12 l.

Déclamation théâtrale, 5 l.

Mes Fantaisies, 5 l.

Recueil de Contes, 5 l.

Lettres d'une Chanoinesse, 5 l.

Les Baisers, 7 l. 10 s.

Les sacrifices de l'Amour, 2 vol. 6 l.

Les malheurs de l'inconstance, 2 vol. 6 liv.

Le Théâtre, contenant Régulus, la Feinte par amour & le Célibataire, 4 l. 4 s.



 A C A D É M I E.

* *Seance publique de l'Académie Française.*

LE 29 Février, M. l'Archevêque d'Aix est venu remplir la place que les suffrages de l'Académie lui avaient décernée. On a retrouvé dans sa harangue de réception ce talent de penser & d'écrire, dont il avait déjà donné des preuves dans des morceaux plus considérables & plus importants, tels que l'Oraison funèbre du Roi de Pologne Stanislas, & le Discours prononcé au sacre de notre jeune Monarque; discours qui a réuni tous les suffrages, & qui a paru vraiment digne de l'auguste cérémonie pour laquelle il a été fait.

M. de Boisgelin a paru considérer principalement l'influence des lettres sur tous les états, & leur rapport avec tous les genres de travaux & de gloire. C'est sous ce point de vue moral qu'il envisage d'abord le siècle de Louis XIV.

* *Article de M. de la Harpe.*

« On

» On vit se former dans la république
 » des Lettres la plus noble des conjura-
 » tions , celle des talens contre les vices.
 » La morale , source des grands intérêts ,
 » anime & dirige tous les travaux litté-
 » raires. Les uns observent leur siècle ;
 » philosophes à qui rien n'échappe , cen-
 » seurs qui ne savent point pardonner ,
 » ils ont l'art d'aiguïser une raison sévère
 » & polissent les mœurs publiques. Un
 » autre nous fait sentir dans l'innocence
 » de ses fables l'impression naïve & juste
 » des erreurs de nos sociétés & des simples
 » besoins de la Nature. Boileau devient
 » Horace ; il a gravé ces mots sur le
 » Temple de Mémoire : *Rien n'est beau*
 » *que le vrai*. Bossuet emprunte le style
 » d'Homère , & sa hauteur est celle du
 » ciel , dont il fait descendre les vérités
 » saintes. Fénelon nourri des maximes
 » évangéliques , s'instruit dans la sagesse
 » d'Athènes pour donner des leçons aux
 » Souverains : Fénelon qui posa les fon-
 » demens de la première de toutes les
 » sciences , celle de régner ; il osa faire
 » goûter à Louis XIV les fruits amers
 » de ses triomphes ; il fit monter jusqu'à
 » lui les réflexions des bons Citoyens &
 » les murmures des Peuples. Combien la

I. Vol.

H

170 MERCURE DE FRANCE.

» prospérité trompe & le malheur inf-
» truit! Louis XIV mourant, envisagea
» la France; il oublia sa gloire; il montra
» son courage. Il lui reste aujourd'hui
» d'avoir perfectionné les loix, d'avoir
» favorisé les lettres, & d'avoir rétracté
» la grande erreur de son règne ».

Ce dernier mot est bien beau. L'Orateur développe les mêmes idées dans le morceau suivant, sur la littérature de notre siècle.

« La science du bien public devint,
» ainsi que toutes les autres, un objet
» intéressant de l'art d'écrire sous un
» règne paisible & modeste, qui donnait
» à tous les arts ces consolans avantages,
» le repos & la liberté. Louis XV a vu
» combler l'intervalle qui sépara si long-
» temps les différens ordres des connais-
» sances humaines. Les principes de la
» législation, consignés dans les écrits
» d'un Chancelier illustre, appartiennent
» à la république des lettres. Nous
» avons vu sortir du sein de la littérature
» & de l'étude des loix, un Ouvrage
» célèbre, dont le Public instruit fait à la
» fois admirer les beautés & juger les
» erreurs. Le but général du Gouverne-
» ment est connu; la marche habituelle.

» & constante n'est plus enveloppée dans
 » l'ombre & dans le mystère ; la politique
 » habile est le secret du talent & non
 » celui de l'état. On peut éclairer la Na-
 » tion ; il reste des préjugés à vaincre ,
 » des abus à détruire : on ne peut plus
 » la tromper : on n'en a pas besoin. L'au-
 » torité connaît mieux ses obligations &
 » connaît mieux sa force. Sûre d'elle-
 » même , elle peut céder sans crainte à
 » des idées justes , & l'opinion publique
 » ne résiste point au pouvoir dirigé par
 » la raison. Ainsi tout se tient & tout
 » s'unit , les intérêts des Princes & les
 » desirs des Peuples ; & l'on a connu que
 » l'utilité publique est le terme où doi-
 » vent tendre d'un pas égal & ceux par
 » qui la Nation est instruite , & ceux par
 » qui la Nation est gouvernée ».

Aux triomphes dont s'honorait l'élo-
 quence dans les anciennes Républiques ,
 le Récipiendaire oppose avec beaucoup
 de vérité & d'esprit les avantages que
 l'éloquence moderne a dû acquérir en
 s'unissant à la philosophie , & les grands
 effets qu'elle a produits. « Qui peut met-
 » tre en balance les intérêts d'une ville
 » & d'une république avec ceux du genre
 » humain ? Voudrions-nous voir encore

H ij

172 MERCURE DE FRANCE.

» tout l'Univers esclave d'un seul Peu-
 » ple; & ce Peuple, non moins infor-
 » tuné que triomphant, en proie à l'am-
 » bition d'un seul-homme? Autant notre
 » siècle a surpassé par ses connaissances
 » ces temps de troubles & de guerres,
 » autant les objets qui nous occupent
 » sont supérieurs aux injustes & violentes
 » délibérations du champ de Mars & des
 » Comices. Oublierons-nous sans cesse
 » & les biens dont nous jouissons, &
 » les sources de la lumière générale qui
 » maintient notre bonheur & notre sécu-
 » rité? Ce sont les hommes éloquens de
 » tous les pays qui doivent plaider les vrais
 » intérêts des Nations. C'est par les bons
 » Ouvrages, par ceux qui sont pensés
 » avec justesse, qui sont écrits avec cha-
 » leur, que les usages salutaires se com-
 » muniquent, que les vérités utiles sont
 » connues. Ainsi tombent les barrières
 » qui séparaient les Etats; & peut-être
 » des traités qui rapprochent des Puif-
 » sances alliées leur donnent moins de
 » rapports entre elles, que les idées sem-
 » blables n'en ont établi depuis un
 » siècle entre les Nations ennemies. Nous
 » voyons d'un bout de l'Europe à l'autre
 » les Gouvernemens plus doux & plus

» humains. Les guerres sont moins lon-
 » gues & moins sanglantes. La paix est
 » appelée de son véritable nom, le pre-
 » mier besoin des Sujets, le premier
 » devoir des Souverains. Nous nous con-
 » sumons, il est vrai, trop souvent en
 » murmures, & sans cesse en regrets ;
 » mais enfin nous sommes instruits, &
 » nous osons juger de ce qui nous manque,
 » & nous pouvons nous rendre compte de
 » nos progrès par nos espérances & par
 » nos craintes.

» L'éloquence, ajoute l'Orateur, n'est
 » pas le simple effet des talens ; elle est
 » la plus noble production de ces mêmes
 » vertus, qui doivent animer tous les
 » travaux consacrés au bien public ; il est
 » une sorte de courage, une horreur
 » naturelle pour tout ce qui peut ressentir
 » la bassesse & la servitude. Il est une
 » conscience tranquille, fondée sur l'ha-
 » bitude des vues justes & des actions
 » utiles, qui donne au style l'empreinte
 » de la confiance & le pouvoir de la
 » persuasion ; & ce ne sont point là des
 » qualités que la facilité d'un esprit cul-
 » tivé par les lettres, & la seule impres-
 » sion d'un goût éclairé, puissent trans-
 » mettre à nos discours au moment du
 » besoin ; il est des actions que le vice
 » n'imitera jamais ; il est des expressions

» que la vertu seule a l'heureuse audace
 » & le droit de prononcer ».

Voici comme s'explique M. de Boif-
 gelin au sujet de M. l'Abbé de Voisenon.
 « L'Académicien auquel je succède n'a
 » point eu l'avantage d'employer ses ta-
 » lens au bien de son pays. Mais nous
 » savons que son cœur ne se refusa ja-
 » mais aux besoins des malheureux. Il
 » jouissait d'une fortune modique , & sa
 » mort a fait perdre deux mille livres de
 » pension à des familles indigentes. On
 » ignora long temps qu'il avait consigné
 » des fonds pour réparer des maisons
 » incendiées dans une Terre qu'il habi-
 » tait. Les larmes de ceux dont il a sou-
 » lagé la misère, ont trahi ses bienfaits ,
 » & nous ont fait connaître ses vertus.
 » Il paraît que l'habitude de la littérature
 » avait secondé l'aménité naturelle de
 » son caractère , & qu'elle a fait dans
 » tous les temps son bonheur ou sa con-
 » solation ; son exemple nous apprend
 » quelle est la séduction des lettres ,
 » même au milieu des dangers dont elles
 » ne sont pas toujours exemptes , &
 » quelles peuvent être aussi leurs res-
 » sources dans toutes les vicissitudes de la
 » vie ».

M. l'Evêque de Senlis, Directeur, en rappelant dans sa réponse à l'éloquent Prélat les titres littéraires qui lui ont mérité les suffrages de l'Académie, ne pouvait manquer de faire mention du sermon du sacre, qui a excité tant d'applaudissemens; & il en prend occasion de tracer un très-beau tableau de cette imposante cérémonie. « Que de vérités,
 » que de principes lumineux, mais sur-
 » tout que de sentimens répandus dans
 » ce discours également consacré par son
 » succès & par l'auguste cérémonie qui
 » l'a fait naître! Spectacle unique!... Je
 » ne parle point du moment où l'huile
 » sainte coula sur le front de notre jeune
 » David, avec la bénédiction de Dieu
 » qui donne les Empires; je passe à cet
 » instant où notre ame ne fut plus maî-
 » tresse d'elle-même, lorsque le Monar-
 » que, élevé sur son Trône, parut dans
 » toute sa gloire; les cris du Peuple, les
 » acclamations des Grands, le chant des
 » Lévités, le bruit sacré de nos Temples,
 » le son des instrumens pacifiques, l'éclat
 » des foudres de guerre.... Tel fut le
 » cantique de sa proclamation. A l'aspect
 » de l'Autel, à l'aspect du Trône, je
 » ne sais quoi d'auguste & de sacré saisit

176 MERCURE DE FRANCE.

„ toutes les ames ; une voix intérieure
 „ nous crie : voilà notre Dieu ! voilà
 „ notre Roi ! Ces deux idées ou plutôt
 „ ces deux sentimens s'emparent de tous
 „ les cœurs , les pénètrent , les élèvent :
 „ on s'interroge ; on ne se répond que
 „ par des larmes ; & c'est là , Monsieur ,
 „ le vrai principe de toute l'éloquence ,
 „ l'émotion. C'est elle qui vous a inspiré
 „ les traits énergiques & touchans qui
 „ ont fait répandre des larmes sur les
 „ cendres réunies de deux justes époux ,
 „ dont la sagesse , mûrie au pied du Trône ,
 „ devait entretenir la chaîne de la gloire
 „ & du bonheur de la Nation. C'est en-
 „ core à cette source que vous avez puisé
 „ ces expressions aussi nobles que pathé-
 „ tiques , avec lesquelles vous avez déploré
 „ sur le tombeau d'un Roi philosophe
 „ chrétien , le néant & la vanité des gran-
 „ deurs humaines ».

L'éloge de Louis XVI a paru très-bien
 tourné & a été fort applaudi. C'est la
 vérité exprimée avec finesse. « Elevé sur
 „ un des plus beaux sièges de l'Eglise de
 „ France , & placé à la tête des Etats
 „ d'une grande Province , vous avez
 „ prouvé , par votre conduite , que vous
 „ possédez l'art de manier les esprits &

» de concilier heureusement les intérêts
 » du Peuple avec ceux du Souverain, Il ne
 » sera pas difficile de concilier ces inté-
 » rêts du Peuple avec ceux de l'auguste
 » & jeune Monarque qui nous gouverne
 » aujourd'hui. Tout est vrai, tout est
 » simple dans ses mœurs, dans ses idées,
 » dans sa personne. Auprès de lui, la
 » vérité n'a plus à rougir que de se tenir
 » cachée. Il ne laisse à l'éclat du Trône
 » que ce qu'il ne peut pas lui dérober ;
 » de ses retranchemens sur sa grandeur
 » apparente, il en acquiert une véritable.
 » Son Peuple lui est cher ; & comme il
 » l'aime sans faste, il prépare son bon-
 » heur sans ostentation. Ses choix sont
 » heureux, parce qu'ils sont justes : sa
 » conduite étonne, parce qu'elle ne
 » frappe point. Il y a quelque chose de si
 » naturel, de si peu apprêté, de si antique
 » même dans ses vertus, que l'intrigue
 » n'a pu encore se remettre de sa sur-
 » prise ».

M. l'Evêque de Senlis finit par payer
 un tribut de louange à la mémoire de
 M. l'Abbé de Voisenon. « M. l'Abbé de
 » Voisenon eut en partage les grâces de
 » l'esprit & de l'imagination. Il démêlait
 » par un tact fin les plus légères nuances

Hv

178. MERCURE DE FRANCE.

du sentiment, des idées, du langage.
 La gaieté & la douceur de son com-
 merce, la souplesse & la facilité de son
 esprit, le firent désirer & rechercher
 dans la société. Son ame, naturelle-
 ment douce, ne sentait point les amer-
 tumes de la satire & de la critique. Il
 se laissait aller à son penchant ennemi
 de toutes querelles littéraires : eût-on
 attaqué ses Ouvrages ? il eût conseillé
 le censeur ; eût-on attaqué la person-
 ne ? il eût pardonné. Il aurait pu, par
 cela seul, confondre & désarmer son
 ennemi ; & ce que je viens de dire
 qu'il eût pu faire, est véritablement
 ce qu'il a fait. Mais une action qui
 l'honore bien davantage, c'est que pou-
 vant monter facilement aux premières
 dignités de l'Eglise, qui vinrent le
 chercher de bonne heure ; il résista, par
 probité, aux offres les plus flatteuses.
 Un ambitieux les eût saisies comme un
 don imprévu de la fortune ; l'homme
 faible & facile à se laisser éblouir, se
 serait trompé lui-même : l'homme de
 société, mais de bonne foi, ne vit
 dans ces honneurs que la gravité d'un
 ministère capable d'alarmer par l'éten-
 due des devoirs qu'il impose ; & ce

» qui pouvait peut être l'en rapprocher ,
 » c'est qu'il fut très-éloigné de s'en trou-
 » ver digne. On sent assez quelle est la
 » fin qu'un tel refus donnait lieu d'espé-
 » rer. Celle de M. l'Abbé de Voisenon
 » fut ce qu'elle devait être , chrétienne
 » & consolante. Aussi quels que soient
 » sa réputation & ses titres littéraires ,
 » je les oublierai tous dans ce moment ,
 » pour ne songer qu'à sa mort édifiante ,
 » & pour en faire honneur à la Religion ,
 » & à sa mémoire , devant le Public ,
 » devant l'Académie , & sur-tout devant
 » l'illustre Prélat qui lui succède ».

M. de Marmontel lut ensuite un dis-
 cours en vers sur l'éloquence , qui fut
 écouté avec les plus grands applaudisse-
 mens. Des vérités noblement énoncées ,
 des tableaux animés , des portraits frap-
 pans , des vers faits pour être retenus :
 voilà ce qui a paru caractériser cet Ou-
 vrage. L'Auteur ayant bien voulu nous
 le confier , nous sommes à portée d'en
 mettre quelques morceaux sous les yeux
 du Lecteur.

Aux loix de la pensée , aux loix de l'harmonie ,
 Heureux qui de sa langue a soumis le génie
 Et qui , sans la contraindre , ayant su la fléchir ,

H vj

180 MERCURE DE FRANCE.

De tours nouveaux pour elle ose encor l'enrichir !
Mais ces formes du style & leur noble élégance
Font le grand art d'écrire & non pas l'éloquence.
L'éloquence est l'instinct que reçut en naissant
L'homme qui fait à l'homme inspirer ce qu'il sent.

Cette définition renfermée en deux vers,
est de la plus heureuse justesse.

Et ce talent suprême , & ce divin génie ,
Que la Grèce adorait sous le nom d'Uranie ,
On prétend le réduire aux manéges de l'art !
Chaste fille du ciel , Uranie est sans fard ;
Laissez-lui sa candeur. Quoi ! des fleurs & des
voiles

A celle dont le front est couronné d'étoiles !
Qu'elle soit toujours nue & belle innocemment ,
Et que sa majesté soit son seul vêtement.

L'expression de ce dernier vers est très-belle. Le Poète , pour donner une idée de l'éloquence dénuée de tous les secours de l'art , peint le célèbre Missionnaire Bridaine & l'étonnant effet de ses prédications.

Je l'ai vu : Massillon lui-même en fut témoin.
De s'égalér à lui l'Orateur était loin :
Ce n'était point ce style ingénieux & tendre

Qui semble attacher l'ame au plaisir de l'entendre,
 Ce langage épuré qu'une sensible voix
 Parlait si doucement à l'oreille des Rois ;
 C'était un Orateur saintement populaire ,
 Qui , content d'émouvoir , négligeait l'art de
 plaire.

D'une élégance vaine , il dédaignait les fleurs ;
 Il n'avait que des cris , des sanglots & des pleurs :
 Mais de longs traits de feu jetés à l'aventure ,
 D'une chaleur brûlante animaient la peinture ;
 C'était l'ame d'un père ouverte aux malheureux ;
 Son cœur se déchirait en gemissant sur eux ;
 Le faible & l'indigent croyaient voir , à son zèle ,
 L'ange consolateur les couvrir de son aile.
 Mais à l'homme superbe , à l'injuste oppresseur ,
 Au riche impitoyable , au cruel ravisseur
 Déclarait-il la guerre ? une voix fulminante
 A leur ame de fer imprimait l'épouvante :
 Tout tremblait sous sa main : le méchant consterné
 D'un ténébreux abysme était environné.
 Il domptait l'habitude , il domptait la nature ,
 Il faisait du remords éprouver la torture ,
 De son faste à ses pieds l'orgueil se dépouillait ,
 La rapine tombait des mains qu'elle souillait ,
 La volupté rompait les chaînes les plus chères ;
 Ennemis & rivaux se pardonnaient en frères ;
 C'était un nouveau peuple , & ce peuple charmé
 Bénissait l'Orateur qui l'avait transformé.

181 MERCURE DE FRANCE.

Le Poëte insiste sur la nécessité d'être ému pour émouvoir.

L'ame d'un malheureux vient gémir sur la bouche.
Qui n'est pas éloquent sur l'objet qui le touche ?
Qui nous fera sentir les maux qu'il ne sent pas ?

Il cite en exemple & met en contraste deux Orateurs du barreau, dont l'un, organe du scandale & du mensonge, ne peut jamais être celui de la vérité ; & dont l'autre, plein de respect pour la vertu, a droit de défendre l'innocence & de la recommander à ses Juges.

Ecoutez au barreau parmi ces longs débats
Que suscite la fraude ou qu'érocut la chicane,
Ecoutez le suppôt qui leur vend son organe :
Le fourbe atteste en vain l'auguste vérité ;
En vain sa voix parjure implore l'équité ;
Le mensonge, qui perce à travers son audace,
L'accuse & le confond. Il s'agit, & nous glace.
Des passions d'autrui satellite effréné,
Il se croit véhément ; il n'est que forcé :
Charlatan mal à-droit, dont l'impudence extrême
Donne l'air du mensonge à la vérité même.

Qu'avec plus de décence & d'ingénuité
L'ami de la justice & de la vérité,

La candeur sur le front, la bonne foi dans l'ame,
 Présente l'innocence aux loix qu'elle réclame !
 Profondément ému, saintement pénétré,
 Dans l'enceinte sacrée à peine est-il entré,
 Le respect l'environne ; on l'observe en silence,
 Et d'un juge en ses mains on croit voir la balance.
 Loin de lui l'imposture & son masque odieux ;
 Loin de lui les détours & l'art insidieux ;
 Il ne va point du style emprunter la magie ;
 Précis avec clarté, simple avec énergie,
 Il arme la raison de traits étincelans,
 Il les rend à la fois lumineux & brûlans ;
 Et si, pour triompher, la cause enfin demande
 Que son ame au dehors s'exhale & se répande,
 A ces grands mouvemens on voit qu'il a cédé
 Pour obéir au Dieu dont il est possédé ;
 Sa voix est un oracle, & ce grand caractère
 Change l'art oratoire en un saint ministère.

Les effets d'une sensibilité vraie & profonde, inséparable du génie & de la grande éloquence, sont encore retracés ici par l'exemple le plus heureux & le plus frappant que le Poète pût choisir.

C'est peu d'un esprit simple & d'une ame flexible :
 Dès qu'il est éloquent le Poète est sensible ;
 Et s'il paraît tenir de la Divinité,

184 MERCURE DE FRANCE.

C'est par un noble excès de sensibilité.
Mais doutez-vous encor si son ame recèle
Ces semences de feu dont sa plume étincelle,
Ou si d'un vain délire il n'a que les accès ?
Dans l'asyle sacré du Sophocle Français
Pénétrez, au moment que son ame élançée,
Semble aller dans les cieux rajeunir sa pensée.
Le voilà dans l'ivresse ; il sent tout ce qu'il feint ;
Il croit voir sous ses yeux le tableau qu'il vous
peint :

Entrez, rompez le charme, annoncez qu'il arrive
Une famille en pleurs, errante & fugitive.
Ah ! c'est dans ce moment que va se déployer
Ce cœur qui du génie est le brûlant foyer ;
Dans les yeux du Vieillard c'est alors que respire
L'ame de Lusignan, d'Alvarès, de Zopiré.
Au nom de l'innocence, à la voix du malheur,
Tout son sang a repris sa première chaleur.
Il s'élance, agité des plus vives alarmes :
Où sont ces malheureux ? qu'il les baigne de lar-
mes.

Il croit voir ses enfans à la mort échappés ;
Dans ses bras paternels ils sont enveloppés ;
A venger leur injure il consacre sa plume ;
Sa vieillesse pour eux en chagrins se consume ;
Et les derniers accens de sa mourante voix
Réclameront pour eux la nature & les loix.

Ce n'est point ici une peinture chimé-

rique. Les habitans de Ferney furent témoins de ce spectacle, quand la veuve & les enfans du malheureux Calas, dans le délabrement de la misère, dans le deuil & la désolation, entrèrent en charrette dans la cour du Château, & se précipitèrent en pleurs aux genoux du Libérateur qu'ils venaient chercher, & qui les releva en les baignant de ses larmes. Moment sublime! où l'on pouvait reconnaître cet instinct du malheur qui les avertissait que s'il y a dans le monde un pouvoir à opposer à l'autorité trompée, à l'abus des loix, à l'injustice & à l'oppression, c'est la voix du génie qui a le droit de se faire entendre au monde.

Après la lecture de cet Ouvrage, dont les beautés ont été vivement senties, M. d'Alembert termina la séance par l'Eloge de l'Abbé de Dangeau, dans lequel il parle des Grands & des Gens de Lettres d'une manière également honorable pour les uns & pour les autres. Cet éloge a été entendu avec le même plaisir que le Public prend toujours à la lecture des différens morceaux dont M. d'Alembert embellit les séances Académiques.

S P E C T A C L E S.

O P É R A.

L'ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE a donné, pour la clôture de son Théâtre, l'Opéra d'*Adèle* avec le Ballet de *Médée*, & pour la capitulation des Acteurs *Iphigénie en Aulide*.

Elle prépare pour la rentrée l'Opéra d'*Alceste*, dont la musique est de M. le Chevalier Gluck.

La nouvelle Administration, dont on connaît le goût & le zèle, fait espérer que ce Spectacle va reprendre toute sa splendeur, & développer toutes ses richesses. Son secret, pour parvenir aux plus heureux succès, c'est d'honorer le génie & d'encourager les talens.



COMÉDIE FRANÇOISE.

LE 6 Mars les Comédiens François ont donné la première représentation d'*Abdolonyme* ou *le Roi Berger*, Comédie héroïque en trois actes & en vers, imitée de Métastase.

Alexandre le Grand, dans le cours de ses conquêtes, veut élever sur le Trône de Tyr un Roi juste & bienfaisant. On lui parle d'un jeune Tyrien qui, loin des factions, cultive paisiblement son jardin & pratique les vertus. Le Conquérant le fait venir; il apprend qu'Abdolonyme est le dernier rejetton de la Famille Royale, qu'il ignore lui-même la noblesse de son origine, qu'il est sans ambition, & qu'il ne desiré que de plaire à Myfis, simple Bergère. Alexandre détermine difficilement Abdolonyme d'accepter la couronne, & ce Tyrien ne la reçoit que dans l'espérance de faire le bonheur de ses Concitoyens. Cependant Myfis regrette son Amant, qui est désormais trop élevé pour descendre jusqu'à elle; mais Abdolonyme, toujours fidèle

188 MERCURE DE FRANCE.

à ses premiers sermens, veut quitter le Trône, s'il ne peut s'y maintenir qu'en trahissant ses promesses; il supplie Alexandre de reprendre ses bienfaits, & de le laisser dans son obscurité où il étoit heureux. Le Monarque Macédonien l'en estime davantage; il oblige Abdolonyme de conserver ses premiers engagements, & de sacrifier son repos aux soins du gouvernement.

Métastase avoit traité ce sujet dans le plan d'un Drame lyrique, en ménageant des contrastes & des scènes d'opposition, toujours favorables à la musique; mais ce plan, fidèlement observé, n'a pas eu le même avantage pour la simple déclamation, où il faut un intérêt plus gradué & plus pressant, des caractères plus marqués, & une action plus vive & plus suivie. L'imitateur de Métastase auroit eu sans doute un succès mérité, en ne changeant point la destination de son modèle.

Les principaux rôles de cette pièce ont été bien remplis par MM. Molé & Larrive, par Mlle Doligny, &c.

Nous avons entre les mains une petite Comédie d'*Abdolonyme*, composée dès 1745, par un homme de qualité, qui,

dans les amusemens, l'a esquissée rapidement, mais avec tout l'agrément que ce sujet semble comporter pour la Comédie. Nous rapporterons cette pièce dans le *Mercury* prochain.

Les Comédiens ont donné pour la clôture, une représentation de *Gustave*.

M. Larive a fait le compliment d'usage; il a parlé avec beaucoup de noblesse & de sensibilité des honneurs dûs au génie & aux talens. Il a fait ses remerciemens de l'accueil flatteur dont le Public a encouragé son zèle & ses travaux. Il a sur-tout fait le plus grand plaisir en prenant au nom des Comédiens l'engagement de jouer incessamment les Pièces nouvelles qui se sont accumulées, & dont ils s'empresseront de s'acquitter, aux desirs des Auteurs & des Spectateurs.

D É B U T.

Mademoiselle Vadé, fille du Poëte de ce nom, a débuté, le 9 Mars, sur le Théâtre de la Comédie Française par le rôle d'*Iphigénie en Aulide*; elle a continué son début dans la Tragédie & dans

190 MERCURE DE FRANCE.

plusieurs rôles principaux de la Comédie. On a applaudi dans son jeu beaucoup d'intelligence & de vérité. Sa jeunesse, & les avantages de sa personne, font espérer qu'elle se rendra fort utile dans l'emploi qu'elle adopte sur ce Théâtre.

On dit que Mademoiselle Dumesnil se retire de la carrière du Théâtre, où elle a brillé depuis 1737 avec tant de succès & tant de gloire. Elle a toujours plus obéi à la Nature qu'à l'art; elle n'a imité aucun modèle & elle a été inimitable; elle a rendu avec beaucoup d'énergie les élans de la passion; elle n'a jamais été au-dessous du sublime lorsqu'il falloit l'atteindre. Elle a enfin rempli & même surpassé les espérances qu'elle donna dans son début, célébré dans ces vers :

Dans son brillant essai qu'applaudit tout Paris,
Le suprême talent se développe en elle,
Et prenant un essor dont les yeux sont surpris,
Elle ne suit personne & présente un modèle.



COMÉDIE ITALIENNE.

LES Comédiens Italiens ont donné pour la clôture *le Maître de musique & la Fausse Magie*, deux pièces remises avec succès à ce Théâtre.

Le Maître de musique est une Comédie en deux actes, parodiée par feu M. Bauran, sur la musique en partie de Pergolèse. Il y a dans cette pièce de la gaieté & des airs agréables.

Mlle Fayel a joué & chanté avec applaudissement le rôle de l'Elève du Maître de musique. Sa grande jeunesse, une figure agréable, & ses dispositions pour le Théâtre, doivent animer & soutenir son zèle, & font espérer qu'elle remplira ce que le Public attend de ses talens.

Les autres rôles ont été joués avec succès par MM. Julien, Trial & Carlin.

La Fausse Magie, Comédie en deux actes, a été remise avec le plus grand succès. Le nouveau dénouement de cette pièce est heureux & très-agréable : il remplit ce qui restoit à desirer dans cette

192 MERCURE DE FRANCE.

Comédie. Dalin, homme crédule, a consulté la Magicienne sur le destin de ses amours avec Lucette, sa pupille. La feinte Magicienne annonce que le premier mari de Lucette sera mort trois jours après la nôce; elle lui conseille en même temps de se venger de son rival, en permettant qu'il épouse Lucette. Dalin a de la peine de consentir à une vengeance si cruelle; il s'y détermine cependant en apprenant tout le complot qui étoit tramé entre les jeunes Amans. La nouvelle de leur union les comble de joie; ils en remercient Dalin avec tant de sensibilité, que le Tuteur, prenant pitié pour le jeune homme, s'écrie : *Non, tu ne l'épouseras point.* Ce changement subit paroît étonner les Amans Dalin leur en explique les raisons; mais la crainte de la mort n'effraye point le jeune homme, qui aime mieux, dit-il en souriant, mourir de son bonheur que de son désespoir.

M. Grétry, Auteur de la musique, a ajouté plusieurs airs & plusieurs morceaux d'ensemble, qui sont d'un effet étonnant. On fait d'ailleurs combien la musique de cette Comédie est délicieuse, neuve & pittoresque.

Les

Les rôles en sont parfaitement joués & chantés.

Madame Trial est admirable , & son chant est du plus grand éclat dans le rôle de Lucette. Mde Bilioni joue avec beaucoup de finesse & d'intérêt le rôle de la Tante , & le chante avec un goût exquis.

M. Clairval, excellent Acteur , rend supérieurement le rôle de l'Amant ; il le chante avec un talent , une délicatesse & une perfection qui ne laissent rien à désirer.

M. Nainville , superbe basse-taille , est applaudi comme Acteur & comme Chanteur dans le rôle du Vieillard ; ainsi que M. Trial dans celui de Dalin , & Madame Moulinghen dans le rôle de Magicienne.

D É B U T .

M. Compin , qui a long-temps joué avec succès sur le Théâtre de Bruxelles , a débuté à Paris en Février & Mars derniers , dans plusieurs rôles de caractère , tels que *Sancho* , le *Bucheron* , l'*Avare* , &c. Cet Acteur a un grand usage du Théâtre , & il est parfait Musicien. Il peut se rendre très-utile dans l'emploi qu'il a adopté.

I. Vol.

I

Le compliment de clôture a été joué & chanté par le plus grand nombre des Comédiens & Comédiennes. Ils ont exprimé leur reconnoissance envers le Public, dans plusieurs couplets fort bien faits.

A R T S.

G É O G R A P H I E.

Carte du Port & Havre de Boston, avec les côtes adjacentes, dans laquelle on a tracé les camps & les retranchemens occupés tant par les Anglois que par les Américains; dédiée & présentée au Roi.

CETTE Carte a été copiée sur un plan original apporté à la Cour d'Angleterre, & levé par ordre du Gouvernement; le Chevalier de Beaurain la tient d'une personne de distinction. Le prix est de 6 liv. A Paris, chez le Chevalier de Beaurain,

AVRIL. 1776. 199

rue Gît le-cœur, la première porte cochère à droite en entrant par le quai des Augustins.

M U S I Q U E.

I.

QUATRE *Symphonies concertantes* à grand orchestre pour deux violons, deux hautbois, deux cors, alto & basse, dont une est à quatre violons obligés, & une autre avec clarinettes *ad libitum*. Elles se vendent à Paris au Bureau d'abonnement musical, rue du Hasard-Richelieu; à Lyon, chez Castaut, Place de la Comédie; & aux adresses ordinaires. Prix 5 l.

II.

Six Sonattes pour violoncelle ou violon & basse, par le sieur Auberti, de la Comédie Italienne. Op. I. Prix 7 l. 4 s. A Paris, au Bureau d'abonnement musical, rue du Hasard-Richelieu,

I I I.

IV^e Recueil d'airs de toute espèce, & trois suites de pièces avec violon obligé ou mandoline, entre-mêlés d'ariettes, avec accompagnement pour le cythre ou la guitare allemande; dédié à M. Roland de Fraimont, Américain, par M. l'Abbé Charpentier, Chanoine de Saint Louis du Louvre, Amateur. Prix 7 liv. 4 sols. A Paris, chez l'Auteur, & aux adresses ordinaires de musique.

ARCHITECTURE.

MONSIEUR,

C'est avec plaisir que je vous annonce une nouvelle gravure de M. Dumont, Membre des Académies de Rome, Bologne, Florence, & Professeur du Corps des Ponts & Chaussées; c'est *l'élévation géométrale d'un Palais* pour un Souverain, dont il a donné le plan précédemment: permettez-moi de vous faire ici quelques observations sur le genre de cet édifice; le plan est un polygone, dont les angles saillans sont flanqués de bas-

tions, ainsi c'est un genre neuf, que nul autre n'avoit encore traité ; vous verrez avec satisfaction qu'il a su assujettir aux règles de la bonne Architecture, des formes qui paroissent peu susceptibles d'être décorées en colonnes ; on peut même ajouter qu'il a su conserver à son édifice cet air de grandeur, qui annonce un goût réfléchi, malgré les obstacles qu'il a dû rencontrer à chaque pas. Par-là, Monsieur, on verra qu'il est peut-être possible de donner à notre Architecture militaire plus de variété, en substituant à la froide monotonie qui règne dans toutes ses parties, un caractère propre à nous exprimer le genre de décoration qui convient à nos différens édifices.

Cette gravure fait suite à plusieurs projets que le même Auteur vient de réunir dans un volume, tels que décorations de théâtres & de fêtes, édifices consacrés à la musique, temples antiques & modernes, salons à l'Italienne, fontaines, & vues d'Italie.

M. Dumont demeure rue des Arcis, maison du Commissaire.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LEGRETZ.

I in

G N O M O N I Q U E.

LE sieur J. J. Rousseau, Auteur & Facteur des nouveaux cadrans solaires, verticaux & horisontaux, transparens sur glaces & verres portatifs, ou posés aux croisées des appartemens, reçoit presque journellement des lettres de personnes de goût & de distinction de différentes Provinces, même des pays étrangers, pour s'informer si ces cadrans peuvent se transporter jusques sur les lieux sans être cassés.

Le sieur Rousseau n'ayant rien de plus à cœur que de satisfaire ces personnes, & de mériter de plus en plus la confiance de la Capitale, des Provinces, & de tout le Public, a l'honneur d'assurer toutes personnes, de quelque pays éloigné qu'elles soient, que ses cadrans qu'il fait avec étuis, boîtes, ou sans étuis, sont transportables; & que par les précautions qu'il prendra, il les garantira de tout accident, jusqu'au lieu de leur destination.

Le sieur Rousseau donne aussi avis

qu'il en fait, qui montrent les heures sans éguille, par le moyen de la réfraction, avec boussole, & sans boussole.

Il en fait aussi de petits, peints en miniature avec éguille & boussole, ou à réfraction, & enchassés, & que les Dames peuvent porter sur soi. Ils sont appelés à la *Saint-Marcel*.

A l'égard de ceux qui se placent aux croisées des appartemens, on sent bien que le sieur Rousseau ne peut en envoyer en Province, ne connoissant pas la position de la place, à moins qu'on ne la lui envoie avec toute la précision possible, pour la latitude, déclinaison, &c. avec la grandeur du carreau.

Il prie ceux qui lui feront l'honneur de lui écrire, de vouloir bien affranchir leurs lettres, sans quoi elles resteront au rebut.

Sa demeure est rue S. Victor, vis-à-vis le Cardinal-le-Moine, à côté du Serrurier, au premier étage, au fond de la cour.



*Souscription pour subvenir aux frais de la
Maison d'Hospitalité, où l'on accouche
gratuitement.*

M. LE BAS, Démonstrateur public d'accouchemens, ancien Prévôt des Ecoles de Chirurgie, Censeur Royal, &c. qui a formé un établissement, où il reçoit, vers les derniers temps de leur grossesse, les personnes hors d'état de subvenir à leurs besoins, pour les y traiter & accoucher gratuitement, continue de rendre, avec le plus grand succès, ses bons offices à l'humanité; mais le nombre de femmes qui se présentent chez lui, ne lui permet pas de les admettre indistinctement, sans être secondé.

Pour mettre chaque Particulier à portée de contribuer à une œuvre si intéressante, il propose une souscription. Elle consiste à payer pour chaque femme grosse, qu'on aura par ce moyen droit de faire recevoir à tous les termes de sa grossesse dans la maison gratuite, trente livres par mois, à compter du jour de la réception & entrée, jusqu'à celui de

la sortie, qui n'aura lieu qu'après un parfait rétablissement. On en donnera une reconnoissance signée de M. le Bas, & elle servira de titre.

La personne grosse, protégée par le bienfaiteur, sera, en conséquence, traitée pour cette somme par mois, à tous égards, pendant le temps qu'elle demeurera dans cette maison. Quant à l'accouchement & aux suites, qui, pour l'ordinaire, sont fixées à neuf jours après cette opération, il y sera procédé gratuitement.

M. le Bas continuera toujours d'entretenir, avec la plus grande attention, sa maison particulière, où il reçoit à un prix relatif aux besoins, aux facultés & à la volonté, les personnes intéressées, en état de ne pas recourir aux secours gratuits, afin d'en faire rejaillir le produit sur celles qui sont dans l'indigence.

Il s'applique encore, sans interruption, à former, tant dans la théorie que dans la pratique des accouchemens, les élèves des deux sexes qui se destinent à exercer cette importante partie de l'art de guérir. Il fait, en cette considération, pendant l'année, quatre cours complets, de trois mois chacun, dans lesquels il

102 MERCURE DE FRANCE.

ne laisse , autant qu'il lui est possible , rien à désirer sur cet objet.

Il commencera son cours prochain le 12 de Mars de la présente année, à six heures du soir, dans son amphithéâtre , rue de Savoie. Les personnes qui auront le dessein de souscrire pour contribuer à servir l'humanité indigente , & celles des deux sexes qui désireront recevoir ses instructions sur l'art des accouchemens , s'adresseront chez lui, rue Christine, au Bureau des Journaux , ou rue de Savoie , à la croix de fer, ou à sa maison particulière, entre les barrières d'Enfer & de S. Jacques, derrière l'Observatoire, rue de Longavenue.

Ecole générale du Commerce.

UNE Société de Gens de Lettres vient d'ouvrir, dans cette Capitale , une Ecole Académique, destinée à l'éducation des jeunes Commerçans. L'utilité, & même la nécessité de cet établissement sont d'une évidence si palpable, que nous croyons pouvoir nous dispenser de rien extraire du programme sur ce point ,

pour donner un précis moins tronqué, du cours des études auxquelles préside M. Choquart, qui par son zèle & ses talens distingués, a souvent mérité du Public les éloges les plus flatteurs.

En prenant, dit cet Educateur, un jeune homme au sortir de son cours de latinité, ou la lui ayant fait faire à la pension, s'il y entre dès l'enfance, je lui développe tous les ressorts du calcul en lui proposant toujours à résoudre des problèmes analogues au commerce : & durant ce cours les Elèves ne reçoivent aucune autre leçon que celle du Maître à écrire, jusqu'à ce qu'ils soient parfaits Calculateurs. Ensuite, après les avoir instruits sur les droits des Six-Corps des Marchands & des Communautés mixtes, je leur fais calculer les réductions & les rapports des poids & mesures en usage dans toutes les parties du monde ; & de-là ils entrent dans le détail de toutes les écritures qui se font dans les comptoirs des Négociants : j'en forme neuf traités : tenue des livres ; style Marchand ; lettres & billets de change ; billets à ordre & au porteur, récépissés, avals, &c. ; traites & remises chez l'étranger ; commissions, courtages, ban-

ques ; faillites inopinées & banqueroutes frauduleuses ; sociétés contractées , Manufactures.

Au sortir de ces divers traités, j'ouvre pour la même troupe d'Eleves, un corps de géographie purement mercantille. Je les conduits d'abord dans les différentes foires du Royaume , & ensuite je leur détaille celles des pays étrangers. Je m'arrête autant qu'il est nécessaire en chaque place de commerce, pour leur rappeler les poids, les mesures, les monnoies réelles & de change qui sont en usage ; pour leur faire connoître les diverses productions, tant naturelles que de main-d'œuvre que nous y achetons, & comment on peut discerner les marchandises falsifiées de celles qui sont de bon aloi ; de quel lieu, de quelles ville de France se tirent les nôtres ; . . . les mœurs des Marchands des différentes places ; si l'on y paye comptant, ou si l'on y reçoit du papier, & généralement tout ce qui peut intéresser un Négociant à tous autres égards.

Un Marchand qui nous est associé pour partager les travaux & les avantages de cet établissement, autorisera le commerce universel que nous serons obligés

d'ouvrir pour remplir ces divers objets & ceux du cours suivant.

Je commence celui-ci par le commerce de Hollande & de Flandres ; d'Angleterre , d'Ecosse , &c. &c. &c.

Mes Elèves , continue l'Educateur , étant remplis de toute la théorie de leur profession , je fais ouvrir à chacun d'eux un commerce en détail. Il en tient tous les livres , suit toutes les affaires : il y souffre des pertes : il y esluie des banqueroutes , & prend les moyens d'é luder l'ébranlement qu'elles causent à ses affaires. Il entreprend ensuite le même commerce en gros : il en suit de même tous les travaux : il en éprouve , ou prévient tous les dangers.

Pour se rapprocher de la vérité dans ce genre d'études , la division qui en est à ce point , se subdivise en autant de classes qu'il y a de branches principales dans le commerce. Chaque Elève a son domicile de convention , & son genre de négoce portés sur un tableau , & les lettres des uns & des autres se jettent dans une boîte commune , pour être distribuées à l'entrée de la séance suivante.

Des hommes versés dans l'art d'emballer , & dans les autres travaux des

206 MERCURE DE FRANCE.

magasins, leur enseigneront cette partie trois fois la semaine, durant leur quatrième cours, & leur feront remarquer les changemens que l'on fait aux balles pour altérer la qualité sans diminuer la quantité, &c. &c.

Les Elèves les plus âgés, & qui auront fait leur cours de droit Marchand, seront conduits deux fois la semaine à l'audience des Juges-Consuls, pour y apprendre par eux-mêmes, comment les contestations peuvent naître dans l'usage des papiers de change, & les moyens de les éviter ou de s'en tirer, quand on s'y trouve. A leur retour, ils feront par écrit le rapport des affaires qui les auront le plus frappés, & l'on en discutera le jugement.

On ne se bornera pas à ces connoissances par rapport aux jeunes gens destinés au commerce maritime. On leur enseignera toutes les parties des mathématiques qui sont relatives au pilotage; & l'on suivra dans cette classe toutes les opérations de marine depuis que le vaisseau quitte le port jusqu'à son retour.

On se fera une étude particulière d'enseigner à fond les principes de la langue François à tous les Elèves François ou

Etrangers. Il y aura aussi des Professeurs pour toutes les langues des peuples avec lesquels nous commerçons ; mais on n'en pourra suivre les leçons qu'avant ou après le cours des études détaillées ci-dessus.

Quoique le commerce soit l'objet principal de cet établissement, les deux hôtels contigus, qui appartiennent à l'un des associés, nous mettent à même de recevoir & tenir à part la jeune Noblesse destinée au service ou à la jurisprudence, que la salubrité de l'air qui environne cet emplacement, pourra y conduire. M. Tatieux, Maître-ès-Arts & de Pension, présidera à leur éducation, qui sera tenue sous les mêmes réglemens, les mêmes cours d'étude, & le même prix que l'Ecole, connue sous le nom d'*institution Militaire*, ci-devant rue & barrière S. Dominique.

Ces hôtels sont situés sur les nouveaux Boulevards, butte du Mont-Parnasse, à côté du Vauxhall, derrière le Luxembourg, à Paris. On s'adressera pour les conditions de la pension à M. Rigaux, associé dans l'école du Commerce, & y résident.

*LETTRE de M. d'Alembert à l'Auteur du
Mercure de France.*

On a inséré, Monsieur, dans une Gazette étrangère, & depuis, dans quelques Journaux, une prétendue Lettre que le Roi de Prusse, dit-on, m'a fait l'honneur de m'écrire. Cette Lettre est absolument factice, & jamais le Prince, dont on ose ici emprunter le nom, ne m'a rien écrit de semblable.

J'ai l'honneur d'être, &c.

D'ALEMBERT.

A Paris, ce 29 Mars 1776.

S É S O S T R I S.

Vous le savez, chaque homme a son Génie
Pour l'éclairer & pour guider ses pas
Dans les sentiers de cette courte vie;
A nos regards il ne se montre pas :
Mais en secret il nous tient compagnie.
On sait aussi qu'ils étoient autrefois
Plus familiers que dans l'âge où nous sommes ;
Ils conversoient, vivoient avec les hommes
En bons amis, sur tout avec les Rois.
Près de Memphis, sur la rive féconde,

Qu'en tous les temps , sous des palmiers fleuris ,
 Le Dieu du Nil embellit de son onde ,
 Un soir , au frais , le jeune Sésostris
 Se promenoit , loin de ses Favis ,
 Avec son Ange , & lui disoit : « Mon Maître ,
 » Me voilà Roi ; j'ai dans le fond du cœur
 » Un vrai desir de mériter de l'être :
 » Comment m'y prendre ? » Alors son Directeur
 Dit : « Avançons vers ce grand labyrinthe
 » Dont Ofiris fonda la vaste enceinte ,
 » Vous l'apprendrez » . Docile à ses avis ,
 Le Prince y court. Il voit dans le parvis
 Deux Dées d'espèce différente :
 L'une paroît une Beauté touchante ,
 Au doux sourire , aux regards enchanteurs ,
 Languissamment couchée entre des fleurs ,
 D'Amours badins , de Grâces entourée ,
 Et de plaisirs encor toute enivrée.
 Loin , derrière elle , étoient trois Assistans ,
 Secs , décharnés , pâles & chancelans.
 Le Roi demande à son Guide fidèle
 Quelle est la Nymphé & si tendre & si belle ;
 Et que font là ces trois vilains gens ?
 Son Compagnon lui répondit : « Mon Prince ,
 » Ignorez-vous quelle est cette Beauté ?
 » A votre Cour , à la Ville , en Province ,
 » Chacun l'adore , & c'est la Volupté ;
 » Ces trois vilains qui vous font tant de peine ,

210 MERCURE DE FRANCE.

- « Marchent souvent après leur Souveraine ;
« C'est le Dégout , l'Ennui , le Repentir ,
« Spectres hideux , vieux enfans du Plaisir ».
L'Egyptien fut affligé d'entendre
De ce propos la triste vérité.
« Ami , dit-il , veuillez aussi m'apprendre
« Qu'elle est , plus loin , cette autre Déesse
« Qui me paroît moins facile & moins tendre ;
« Mais dont l'air noble & la sérénité
« Me plaît assez. Je vois à son côté
« Un sceptre d'or , une sphère , une épée ,
« Une balance ; elle tient dans la main
« Des manuscrits dont elle est occupée.
« Tout l'ornement qui pare son beau sein
« Est une égide ; un Temple magnifique
« S'ouvre à sa voix , tout brillant de clarté ;
« Sur le fronton de l'auguste portique
« Je lis ces mots : *A L'IMMORTALITÉ*.
« Y puis-je entrer ? L'entreprise est pénible ,
« Répartit l'Ange : on a souvent tenté
« D'y parvenir ; mais on s'est rebuté.
« Cette Beauté qui paroît peu sensible ,
« Fille du Ciel , mère de tous les arts ,
« Sur tout de l'art de gouverner la terre ,
« D'être un héros , soit en paix , soit en guerre ,
« C'est la Sagesse ; & ce noble séjour ,
« Qu'on vient d'ouvrir , est celui de la Gloire ;
« Le bien qu'on fait y vit dans la mémoire ;

« Votre beau nom peut y briller un jour :
« Décidez-vous entre ces deux Déeses ;
« Vous ne pouvez les servir à la fois ».
Le jeune Roi lui dit : « J'ai fait mon choix ;
« Ce que j'ai vu doit régler mes tendresses :
« D'autres voudront les aimer toutes deux ;
« L'une un moment pourroit me rendre heureux,
« L'autre par moi peut rendre heureux le
« monde ».

A la première , avec un air galant ,
Il appliqua deux baisers en passant ;
Mais il donna son cœur à la seconde.

Par M. de V.

*Variétés , inventions utiles , établissemens
nouveaux , &c.*

I.

Industrie.

LE sieur Benvenuto Benvenuti, Chauderonnier à Venise , vient d'imaginer & exécuter une machine hydraulique d'une construction singulière , pour éteindre les incendies. Elle porte avec véhémence , un grand volume d'eau à la

212 MERCURE DE FRANCE.

hauteur de soixante pieds, & plus encore, par le moyen d'un tuyau de cuir. Elle est composée de quatre pompes, dont deux tirent l'eau d'un puits ou d'une source voisine, & les deux autres servent à la lancer. Huit hommes suffisent pour la faire agir avec très-peu de peine & avec une grande célérité. On regarde cette machine comme préférable, à tous égards, à toutes celles qui ont été construites ailleurs pour la même fin.

I I.

Le Sieur Tremel, demeurant aux galeries du Louvre, a inventé une nouvelle machine à fabriquer des réseaux; elle a coûté beaucoup de travail pour la réduire à une simplicité convenable. Dans l'état où elle est actuellement, elle fait honneur au génie inventif de son Auteur. Elle peut être comparée, quant à ses avantages économiques, au métier à bas, sur lequel même elle l'emporte; car il est très facile, & nullement pénible de la conduire. Il ne faut qu'une très-légère instruction & une attention ordinaire pour la faire travailler. Un ouvrier peut, avec ce métier, faire dix aunes de réseaux ou d'en-

toilage par jour. Le mécanisme en est aussi simple qu'ingénieux.

I I I.

Un particulier a trouvé le secret connu des anciens, de conserver les viandes pendant des années entières dans leur fraîcheur naturelle, sans perte & sans altération de leur goût ni de leurs sucs. Elles peuvent être transportées sans corruption de l'un à l'autre Hémisphère ; des expériences répétées ne laissent à l'Inventeur aucun doute sur la solidité & la certitude de cette découverte, bien intéressante pour le service de la marine, & celui des Armées. Il offre, dit-on, en cas que quelqu'un veuille acquérir la possession de son secret, de le soumettre à toutes les épreuves.

I V.

Scie de nouvelle invention.

M. David, de l'Académie des Sciences de Rouen, voulant remédier aux inconvéniens des batardeaux & épuisemens, lorsqu'on veut mettre à sec une pile de

214 MERCURE DE FRANCE.

pont, & à ceux qui résultent très-fréquemment de la scie de Monsieur de Vouglie, vient d'imaginer une machine qui *recèpe* avec aisance & sûreté les pilotis au-dessous de la surface de l'eau, à quelle profondeur que ce soit. Cette nouvelle scie a la forme d'une roue dentée, au centre de laquelle est un axe qui s'élève verticalement au-dessus d'une cage. Cette cage reçoit deux supports horizontaux qui glissent dans deux coulisses, placées par en-haut & par en bas; ces supports percés de trous, dans lesquels est reçu l'axe de la roue, portent la scie contre le pilotis que l'on veut recéper, & que l'on recépe en effet, en faisant tourner l'arbre & avec lui la roue dentée qu'il porte. Cette machine ingénieuse est d'autant plus utile, que le même mouvement de l'arbre fait avancer la scie contre le pilotis à mesure qu'elle le coupe, & que malgré l'inégalité du terrain elle scie toujours de niveau.

V.

Nouveau moyen d'accélérer le transport des pompes à incendies.

Lorsqu'on transporte les pompes, il ar-

rive souvent que les secousses qu'elles éprouvent sur le pavé relâchent les écroux, ce qui oblige de perdre, à les démonter, des momens précieux & urgens qu'il faudroit employer à agir. Le sieur Quentin a communiqué à l'Académie de Rouen un moyen de prévenir ces accidens, & d'accélérer, sans avoir rien de semblable à craindre, le transport des pompes. Pour cet effet, on monte la caisse sur trois roues plus hautes que celles qu'on emploie communément; les deux roues de derrière ont vingt-quatre pouces de diamètre; la troisième placée sur le devant, n'a que vingt pouces, & est montée sur une chappe mobile, qui lui permet de dévier à droite & à gauche. Deux hommes suffisent par ce moyen pour traîner la plus forte pompe, qui arrive très-vite, & toujours en état de servir.



A N E C D O T E S.

I.

UN homme d'un certain âge & d'un extérieur grave, étoit fortement occupé à souffler des bulles de savon, & à en examiner attentivement les couleurs vives & brillantes. Un jeune homme passant par hasard auprès de lui, fit un grand éclat de rire en le voyant livré à une occupation qui lui sembloit puérile & ridicule. « Jeune homme, lui dit froidement un vieillard que le hasard faisoit aussi passer par le même endroit : » ne soyez étonné » que de votre ignorance. Celui dont vous » vous moquez est le plus grand Philo- » sophe de ce siècle; c'est l'illustre Newton, » qui s'occupe, en faisant ce que vous » voyez, d'expériences non moins curieuses qu'utiles sur la nature de la lumière » & des couleurs ».

I I.

Colletet lisoit ses pièces de Théâtre
au Cardinal de Richelieu, & n'étoit pas
toujours

toujours de son avis. Un flatteur disant un jour à ce Ministre que rien ne pouvoit lui résister : » Vous vous trompez , dit » le Cardinal , & je trouve dans Paris » même des personnes qui me résistent. » Colletet , qui avoit combattu hier avec » moi sur un mot , ne se rend pas en- » core , & voilà une grande lettre qu'il » vient de m'en écrire. »

I I I.

Un vieillard de plus de quatre-vingt ans étant revenu d'une maladie très-dangereuse, ses amis s'en réjouissoient avec lui, & le conjuroient de se lever : » hélas , » Messieurs , leur dit il , ce n'est pas la » peine de se r'habiller. »

I V.

Peu Monseigneur le Dauphin avoit tracé de sa main des plans de Palais & de jardins magnifiques. Ceux auxquels il les montrait , louoient la beauté des desseins , les avantages & la commodité des proportions , l'élégance & la noblesse de l'ensemble. » Vous ne parlez pas , leur dit-il , » du plus grand mérite de mes plans : c'est

K

218 MERCURE DE FRANCE.

- qu'ils ne coûteront rien au peuple ; car
- ils ne seront jamais exécutés.

A V I S.

I.

Manufacture de Rasoirs.

LE sieur Moreau, Négociant, rue St Martin, vis-a-vis la rue Maubouée, a établi à Paris une manufacture de rasoirs, façon d'Angleterre, qui les surpasse en perfection, & qui sont d'une qualité bien supérieure à ceux qui ont été faits jusqu'ici en France. Les rasoirs les plus communs, montés en corne & d'un acier fin, 15 f. pièce ; ceux montés en chasses fines polies, 18 f. ; ceux en poli fin anglois, montés en baleine à rosettes d'argent, 25 f. ; ceux en poli fin anglois, montés en écailles, à rosettes d'argent 48 f. ; ceux en poli fin anglois montés en écaille à rosettes d'or, 3 l. 10 f.

I I.

Magasins, commissions & avances de commerce, au Bureau de correspondance générale.

La compagnie du bureau de correspondance

générale, autorisée par Arrêt du conseil, du 12 décembre 1766, ayant réuni depuis long-tems à cet établissement le droit de recevoir, vendre, & débiter toutes sortes de marchandises, donne avis qu'elle vient de faire disposer dans sa maison, *rue des deux portes S. Sauveur*, des magasins vastes & commodes pour la sûreté, la garde & la vente de celles dont on voudra la charger.

Elle a en conséquence ouvert le premier du présent mois de Mars 1776, un bureau particulier pour ce genre de commerce.

Il sera délivré aux propriétaires des marchandises, des reconnoissances imprimées, contenant la quantité & la nature desdites marchandises, le prix d'icelles, ainsi que le terme qui aura été convenu pour la vente entre les propriétaires & le bureau; il sera fait mention dans lesdites reconnoissances, des frais de commission, magasinage qui seront perçus d'accord avec les propriétaires, suivant la valeur, l'espèce, ou l'emboulement desdites marchandises.

Les reconnoissances seront signées de M. Comynet fils Directeur-général du bureau, sous la raison de Comynet fils, & compagnie.

Dans le cas où les marchandises n'auroient point été vendues pendant le terme convenu, les propriétaires pourront les retirer en nature, & ne payeront alors que la moitié du prix fixé pour la commission.

Mais si pendant ce terme les propriétaires des marchandises avoient des besoins inopinés, la compagnie leur fera *des avances gratuites*, jusqu'à concurrence de la moitié du prix de leurs marchandises; mais dans ce dernier cas, les

propriétaires qui auront joui en tout ou partie desdites avances gratuites , payeront au bureau la totalité de la commission , quand bien même leurs marchandises n'auroient point été vendues , & qu'ils voudroient les retirer.

Les personnes qui s'adresseront au bureau de correspondance pour la vente de leurs marchandises , jouiront certainement du double avantage de la vendre promptement , & avec bénéfice ; non-seulement parce que le bureau aura de fréquentes occasions de les placer pour les commissions en achat dont il est souvent chargé , mais encore par la facilité qu'il aura d'annoncer lesdites marchandises , tant dans la gazette du commerce que dans la feuille du marchand , ainsi que dans les autres ouvrages périodiques , dont il est régissant ; les manufacturiers & artistes auront encore l'avantage de s'y faire nommer lorsqu'ils le voudront ; enfin la facilité que présente cet établissement ne peut qu'exciter l'industrie & les talens des personnes qui ne voudroient pas , ou ne pourroient pas faire les frais d'un établissement , louer des magasins ; & même les moyens qui leurs sont offerts , les affranchissent de ces dépenses.

I I I.

Epurement des Laines.

Le sieur Carles , fabricant de draps , ayant découvert en 1764 que toutes les laines qu'on vend à Paris , pour matelas & couvertures , sont remplies d'une corruption infecte & putride , il s'appliqua pour le bien public , à chercher les

moyens les plus certains, pour les rendre de toute salubrité, détruire les vers à ne plus y en avoir, & à pouvoir les conserver dans leur entier, pour qu'elles puissent faire quatre à six fois plus d'usage qu'elles ne font; y ayant réussi, il en fit un mémoire, qu'il soumit aux lumières supérieures de l'Académie Royale des sciences, & de la Faculté de Médecine. Après l'examen le plus exact, sur le rapport de MM. les Commissaires, que ces deux compagnies célèbres nommèrent à cet effet; on lui accorda les approbations les plus glorieuses & les plus authentiques, ce qui l'engagea d'établir une manufacture d'épurement des laines neuves, de celles des matelas déjà faits, & des couvertures. En 1767, il en fit distribuer le Prospectus dans tout Paris. Sa Majesté lui a accordé, par un Arrêt de son Conseil, un privilège exclusif, avec défenses à tous marchands & autres, de le troubler dans l'exercice de son établissement, sous telle peine qu'il appartiendra; & ordonne que sur le présent Arrêt, toutes Lettres-Patentes nécessaires seront expédiées. Fait au Conseil d'Etat du Roi, à Versailles, le 4 Avril 1775.

Le sieur Carles n'eut pas si-tôt fait expédier le Prospectus de sa manufacture, que tous les Tapisseries auxquels, en suivant leur Tableau, il en envoya généralement un à chacun en furent alarmés, par la crainte qu'ils eurent que cette manufacture ne leur fit perdre ce qu'ils gagnent sur les laines, crin, plumes, toiles, futaines, & couti, qu'on leur donne généralement commission d'acheter, & de ce qu'ils exigent des cardeurs qu'ils font travailler chez eux & dans les bonnes maisons; ce qui, pour se refaire de ces pertes, décida tous ceux qui eurent ordre de lui remettre des matelas pour épurer, de lui demander ce qu'il

222 MERCURE DE FRANCE.

leur donneroit de l'ouvrage qu'ils lui remet-
toient : à quoi il répondit à tous , que n'ayant
d'autre mérite dans ces ouvrages , que d'avoir
rempli l'ordre qu'ils en avoient , il étoit surpris de
leur demande ; cependant que sur le montant des
ouvrages qu'ils lui procureroient , il consentoit de
leur accorder les deux pour cent , que les négoc-
ians payent à leurs commissionnaires , ce qu'ils
trouvèrent si fort au-dessous de leurs préten-
tions , qu'on le menaça de lui fermer la porte de
toutes les bonnes maisons.

Le sieur Carles s'étoit persuadé que l'établisse-
ment de la manufacture établie pour la propreté,
salubrité , & économie des laines sur lesquelles
nous passons , couchés & enveloppés , une bonne
partie de notre vie , sont des objets trop inté-
ressans pour la conservation de la santé , & de
ces meubles , pour devoir craindre la cupidité
des Tapissiers ; mais le tems lui a fait connoître
que par la confiance peu réfléchie qu'on leur ac-
corde , soutenue par les faux & mauvais propos
des domestiques qu'ils font parler , ils le font
beaucoup : c'est pourquoi le sieur Carles supplie
le public de vouloir réfléchir sur son Prospectus ,
ou de consulter d'honnêtes-gens , éclairés & dé-
sintéressés , pour n'être point trompés par leur
Tapissier à ce sujet.

Comme il reste fort peu d'exemplaires du Pros-
pectus de la manufacture au sieur Carles , vu
que l'impression en est chère , il ne pourra en
donner qu'aux honnêtes-gens qui le lui deman-
deront.

L'adresse du sieur Carles est au Gros Caillon ,
rue de la Boucherie.

Ceux qui lui feront l'honneur de lui écrire par
la petite poste , sont priés de vouloir affranchir
leurs lettres.

NOUVELLES POLITIQUES.

De Patras , le 10 Janvier 1776.

On apprend de Scodra , dans l'Albanie , que Mustapha Pacha avoit enfin obligé Court Pacha de se retirer du côté de Tricala , où la Porte fait assembler un corps de troupes de seize mille hommes , dont elle l'a déclaré Séraskier , & avec lequel il a ordre de rentrer dans cette ville de l'ancienne Illyrie , & de se saisir de la personne & des biens de Mustapha Pacha.

De Copenhague , le 30 Janvier 1776.

Le 26 de ce mois , le Roi a rendu publique une loi qui doit être annexée & servir de supplément à la loi royale. Par ce règlement Sa Majesté , en conservant les Etrangers actuellement à son service , dans les différens emplois dont ils peuvent être pourvus , s'engage pour lui & pour ses descendans de n'accorder à l'avenir aucun emploi , ni à sa Cour , ni dans aucuns départemens Ecclesiastique , Civil ou Militaire , aux Etrangers qui ne seront pas naturalisés Danois. Les dispositions de cette loi annoncent que les lettres de naturalisation ne seront accordées qu'à ceux des Etrangers qui posséderont dans les Royaumes de Danemarck & de Norwége , le Duché de Holstein & les Isles de l'Amérique appartenantes à Sa Majesté , des biens fonds de la valeur de 30000 rixd.

K iv

224 MERCURE DE FRANCE:

ou un capital de 10000 rixdalles en maisons ou fabriques dans les villes du Danemarck, de la Norwége & du Holstein, ou un capital de 20000 rixdalles en actions des Compagnies commerçantes, ou en général dans le commerce de ces Pays: (la rixdalle danoise vaut 5 liv. 13 s.) Sa Majesté excepte seulement de cette loi les Savans étrangers, auxquels on confieroit des Chaires de Professeurs dans l'Université de Kiel, les Théologiens appelés pour le service de l'Eglise de St Pierre à Copenhague, & pour celui des autres Communautés réformées du Pays, les Missionnaires de Tranquebar, (Royaume de Tanjaour, côte de Coromandel) & les Fabriquans étrangers qu'on feroit venir pour quelque nouvel établissement.

De Stockholm, le 1 Février 1776.

Le nombre des vaisseaux qui ont passé le Sund, dans le cours de l'année dernière, est de huit mille trois cents quatre-vingt-six. Les Anglois & les Hollandois en ont fourni la plus grande partie & dans une proportion à peu près égale entre eux. Le nombre des bâtimens Anglois est de deux mille cinq cents quatre-vingt-seize, & celui des Hollandois de deux mille quatre cents soixante-sept.

De Londres, le 23 Février 1776.

Le 12, il est arrivé au bureau du Lord Germaine un Exprès, qu'on dit avoir été expédié par le Congrès-Général avec des propositions de réconciliation; mais on en ignore encore les particula-

rités : on dit aussi que les Américains en ont envoyé par le Général Burgoyne, & qu'ils commencent à s'effrayer de tous les préparatifs qu'ils savent que l'on fait pour les réduire incessamment.

L'Amiral Shuldham, qui devoit commander l'expédition navale contre les Américains & qui depuis a été nommé par Sa Majesté Pair d'Irlande, vient d'arriver de Boston, où il doit être remplacé par le Lord Howe, frere de celui qui commande en cette ville. On a lieu d'espérer que les liens du sang qui unissent le Général de terre & celui de mer, mettront dans la combinaison de leurs efforts plus d'intelligence qu'il n'y en avoit eu jusqu'ici.

Le bruit se répand que nos affaires de l'Inde sont dans une situation inquiétante, tant par rapport aux Nababs voisins, que relativement aux Employés, parmi lesquels la méfintelligence s'est introduite.

Les Propriétaires d'Irlande, & sur-tout ceux qui habitent leurs terres, ont de vives inquiétudes sur le départ des troupes qui laissent, disent-ils, le Royaume sans défense. Leur terreur s'augmente encore par le soulèvement des *Enfans Blancs*, dont le nombre grossit à mesure que celui des troupes diminue. Ces séditieux ont même déjà poussé si loin leurs excès, que, dans l'intérieur du pays, les Propriétaires des terres sont obligés de se réunir en corps pour prêter main-forte aux Magistrats.

L'ordre émané du Conseil de Sa Majesté, le 22 Novembre dernier, pour défendre d'exporter hors du Royaume ou de conduire d'un côté à

K v

l'autre de la poudre à tirer, du salpêtre, & toute espèce d'armes ou de munitions, expirant le 23 de ce mois, Sa Majesté a renouvelé cette prohibition pour trois mois, à commencer de ce même jour. Les contrevenans encourront la peine infligée par un acte du Parlement, passé la 22^e année du règne de Georges II, qui autorise le Roi de la Grande-Bretagne à empêcher l'exportation de la poudre, du salpêtre, &c. En vertu de cette déclaration, les Lords Commissaires chargés de l'office de Grand Amiral, le Lord Garde des cinq Ports, le Grand-Maître de l'Artillerie & le Secrétaire d'Etat au département de la guerre sont en droit de veiller, comme ils le jugeront à propos, au maintien & à l'exécution de la loi.

Le sieur Hopkins a eu 177 voix de plus que le sieur Wilkes pour la place de Chambellan de la Cité. On a observé que c'étoit le premier revers qu'éprouvoit le dernier dans les combats d'élection, où la faveur populaire l'avoit toujours fait triompher. La préférence qu'avoit obtenue le sieur Hopkins, faillit même à lui devenir funeste, puisqu'au sortir de l'Hôtel de-Ville, après son élection, il se vit environné & pressé par des partisans de son concurrent; lesquels se seroient portés à quelque violence, si les Gardes chargés de maintenir l'ordre dans les lieux publics, en l'entourant, pour ainsi dire, des bâtons dont ils sont armés, ne l'avoient garanti des insolences de la populace.

Les Gazettes Américaines, confirment elles-mêmes la défaite du Général Montgomery & du Colonel Arnold devant Québec, dans la vue d'exciter les Provinciaux à envoyer des secours à

leurs freres, avant que la garnison de la ville en puisse recevoir de la Grande-Bretagne. La petite armée assiégeante a fait plusieurs lieues à travers les neiges. A l'aide des raquettes attachées sous les pieds, elle a franchi des retranchemens & même des murs cachés sous la neige affermie par le froid. Si le dégel arrive avant qu'elle fasse une seconde attaque, il est probable qu'elle éprouvera beaucoup de difficultés pour se présenter de nouveau.

On a conduit ici un brigantin d'environ cent cinquante tonneaux : c'est la premiere prise faite sur les Américains. Ce bâtiment, chargé d'huile de baleine, a été d'abord conduit à Boston, d'où il est parti le 28 Décembre pour se rendre dans nos ports.

Suivant quelques lettres d'Allemagne, il y a une grande désertion parmi les soldats engagés dans ce pays pour le service de la Grande-Bretagne en Amérique. Cet inconvénient n'avoit été prévu principalement que lors de leur arrivée dans les Colonies, où ils se seroient vus forcés de faire la guerre aux Allemands leurs compatriotes, qui sont en grand nombre dans les principaux endroits de cette partie du monde.

De la Haye, le 23 Février 1776.

Les Etats Généraux vont permettre à trois Régimens Ecoslois qui sont à leur solde de passer en Angleterre, & d'y servir aussi long-temps qu'on en aura besoin, à condition qu'ils ne seront pas transportés hors des trois Royaumes. L'origine de cette brigade en Hollande se monte jusqu'à l'an

K vj

228 MERCURE DE FRANCE.

1599 C'est le reste d'un corps nombreux de troupes prêtées par l'Angleterre à la République naissante, sous prétexte d'occuper des villes que celle-ci avoit engagées comme hypothèques de grosses sommes empruntées & restituées depuis.

De Deux-Ponts, le 3 Mars 1776.

Son Altesse Sérénissime la Duchesse Régnante de Deux-Ponts, est accouchée hier à huit heures du soir d'un Prince, qui sera tenu sur les fonts de baptême par Leurs AltesSES Electorales Palatines. La joie que cet événement a répandue ici, est le garant de l'attachement des sujets pour leurs Jeunes Souverains.

De Rome, le 14 Février 1776.

Dans un caveau qui se prolonge sous des jardins du Mont-Aventin, on a trouvé une planche de métal très-curieuse, contenant un décret par lequel l'assemblée de la province Tarragonoise choisit pour son protecteur *Caius Marius Prudentius Cornelianus*, avec la date qui indique les premiers jours de l'Empire d'*Alexandre Sévere*, ce qui répond au commencement d'Avril 222 de l'ère vulgaire.

De Naples, le 15 Février 1776.

On ne doute plus aujourd'hui que le Gouvernement n'ait résolu de remettre en état le port de Brindes, autrefois si fameux & si considérable, que l'armée navale des Romains s'y retiroit. Don

Caravelli, Professeur de mathématiques, & Don Pigonati, Ingénieur au service du Roi, se disposent à partir pour y aller faire commencer les ouvrages. On y emploiera les forçats, malfaiteurs & vagabonds, & l'on a pourvu aux dépenses qu'exigeront ces travaux. La Province d'Otrante ne peut que gagner infiniment à la perfection de cette entreprise, dont l'utilité s'étendra bientôt par tout le Royaume & même dans toute l'Italie.

De Paris, le 15 Mars 1776.

L'ouverture du Jubilé de l'année sainte, qui doit durer six mois, s'est faite en cette Capitale le lundi 11 de ce mois, en conséquence du mandement de l'Archevêque de Paris, par une messe solennelle du Saint-Esprit qu'il célébra pontificalement dans l'Eglise métropolitaine, après avoir entonné l'hymne *Veni Creator* qui fut chanté, comme la messe, par la musique ordinaire de cette Eglise.

P R É S E N T A T I O N S.

Le premier Mars le comte d'Adhémar, ministre plénipotentiaire du Roi auprès du Gouverneur-général des Pays-bas Autrichiens, de retour ici par congé, a eu l'honneur d'être présenté, à son arrivée, à Sa Majesté par le comte de Vergennes, ministre & secrétaire d'état au département des affaires étrangères. Il a eu l'honneur de faire la révérence à la Reine & à la Famille Royale.

Le 3 du même mois, le comte de Guynes, ambassadeur du Roi en Angleterre, de retour de son ambassade, a eu l'honneur d'être présenté à Sa Majesté par le comte de Vergennes, ministre & secrétaire d'état au département des affaires étrangères, & de faire ses révérences à la Reine & à la Famille Royale.

L'après-midi de ce même jour, la marquise de Balincourt a eu l'honneur d'être présentée à Leurs Majestés & à la Famille Royale, par la marquise des Barres.

Le lendemain 4 du même mois, le Parlement, en conséquence des ordres que lui en avoient portés la veille les Gens du Roi, de la part de Sa Majesté, se rendit ici en grande députation. Il fut introduit à l'audience du Roi par le marquis de Dreux, grand-maître des cérémonies, par le sieur de Watronville, aide des cérémonies, & présenté par le sieur de Lamoignon de Malesherbes, ministre & secrétaire d'état ayant le département de Paris, à Sa Majesté, à laquelle le premier Président remit les remontrances qu'Elle avoit permis qu'on lui apportât.

Le Margrave d'Anspach-Bareith, de la maison de Brandebourg, qui voyage en France sous le nom du comte de Sayn, fut présenté le 3 du même mois, à Leurs Majestés & à la Famille Royale, étant conduit par le sieur la Live de la Briche, introducteur des Ambassadeurs. Le sieur de Sequeville, secrétaire ordinaire du Roi à la conduite des Ambassadeurs, précédoit.

Le 7, la grande députation du Parlement de Paris se rendit ici en conformité des ordres du

Roi , pour y savoir les intentions de Sa Majesté sur les remontrances qui lui avoient été apportées: La députation fut conduite & présentée de la même manière qu'elle l'avoit été le 4 du même mois.

Le sieur de Bérule , premier président du Parlement de Grenoble , a eu l'honneur d'être présenté le 10 , au Roi par le Garde des Sceaux de France , & de prendre congé de Sa Majesté pour retourner à Grenoble.

Le 17 ; la vicomtesse d'Hondetor a eu l'honneur d'être présentée à Leurs Majestés & à la Famille Royale par la comtesse de Saint-Severin.

PRÉSENTATIONS D'OUVRAGES.

Le 3 mars , l'abbé Pichon , historiographe de Monsieur , a eu l'honneur de présenter à ce Prince un ouvrage intitulé : *les argumens de la raison en faveur de la philosophie , de la religion & du sacerdoce* , en 1 vol. in 12.

Le 10 , le comte d'Espie a eu l'honneur de présenter à Sa Majesté , à Monsieur , à Monseigneur le comte d'Artois la seconde édition de son ouvrage , intitulé : *manière de rendre toutes sortes d'édifices incombustibles* , augmenté de nouvelles réflexions.

Le sieur Cassini de Thury , de l'académie des sciences , vient de faire paroître la relation de son voyage en Allemagne , suivie de celle des conquêtes de Louis XV en Flandres. Il a eu l'honneur

232 MERCURE DE FRANCE:

de présenter au Roi cet ouvrage, qui se trouve chez Panckoucke, rue des Poitevins.

Le 14 du même mois, le comte de Catuelan & les sieurs le Tourneur & Fontaine-Malherbe ont eu l'honneur de présenter à Leurs Majestés & à la Famille Royale les deux premiers vol. de leur *Traduction de Sakepsare*.

N O M I N A T I O N S.

Le Roi a accordé l'évêché de Dijon à l'abbé de Vogué, agent-général du Clergé.

Sa Majesté a aussi accordé l'abbaye régulière du Mont-Saint-Eloy, ordre de Saint Augustin, diocèse d'Arras, à dom Dorennieux, religieux de cette abbaye; & celle de Beaulieu, ordre des Prémontrés, diocèse de Troyes, à dom de Thoas, déjà prieur de l'abbaye.

Le Roi ayant bien voulu accorder, par un brevet du 16 février dernier, aux Abbessé & Chanoinesses du Chapitre de Poulangy le droit de porter une croix émaillée à huit pointes, suspendue à un ruban bleu bordé de noir, posé en écharpe de gauche à droite, & représentant d'un côté deux clefs en sautoir avec les lettres initiales des mots *Nobilitati, Virtuti*, la comtesse de Vaudraye, veuve d'un lieutenant-général des armées du Roi & depuis abbessé de l'abbaye royale de Poulangy, ainsi que toutes les chanoinesses de ce chapitre, ont été, le 29 du même mois, décorées en cérémonie de ce cordon & de la croix y attachée, par le sieur

de la Luzerne, évêque duc & pair de Langres. Le même jour, les preuves de noblesse de la demoiselle de Brèves, parente du même prélat, ont été faites pour sa réception, en qualité de dame honoraire de ce chapitre.

Le 10 du même mois, le comte de Bottel Quintin, eut l'honneur de prêter serment entre les mains de Monsieur, pour la charge de premier Veneur, vacante par la démission du comte de Montau. Il a eu l'honneur d'être présenté par Monsieur, en cette qualité, à Leurs Majestés & à la Famille Royale.

Le Roi ayant jugé à propos de créer dans l'Académie royale d'Architecture une classe d'Honoraires, associés libres, Sa Majesté a nommé pour la remplir les sieurs de Trudaine, conseiller d'état, ordinaire au conseil royal, au conseil royal de commerce & intendant des finances; Wateler, de l'Académie François, amateur honoraire de celle de peinture & receveur-général des finances; Pierre, premier peintre de Sa Majesté; le comte d'Affry, colonel du régiment des Gardes-Suisses; de Fonranieu, intendant & contrôleur-général des la couronne; & l'abbé Bossut, de l'Académie des Sciences. Ceux de ces nouveaux Académiciens qui se trouvoient à Paris, ont été conduits & installés lundi 18 mars, à l'Académie d'Architecture, par le comte de la Billardie d'Angeviller, directeur & ordonnateur général des bâtimens, jardins, arts, académies & manufactures royales. La séance fut remplie par la lecture de trois mémoires, l'un du sieur Soufflot, *sur l'identité du goût & des règles dans l'art de l'architecture*; le second, du sieur Peyre, intitulé : *du génie de l'architecture*;

234 MERCURE DE FRANCE.

& le troisième du sieur Mauduit , ayant pour titre : *essai d'une perspective théorique & pratique à l'usage des Artistes.*

Le 17 du même mois , le marquis de la Vallette a prêté serment entre les mains du Roi pour la lieutenance générale de la province de Bourgogne.

Le Roi vient d'accorder les entrées de la chambre au comte de Brassac , premier écuyer en survivance de Madame Victoire de France.

E L E C T I O N S.

L'Académie royale des Inscriptions & Belles-Lettres , dans la séance du 27 février , élu pour académicien honoraire à la place vacante par la mort du duc de Saint-Aignan , le sieur Turgot , ministre d'état & contrôleur-général des finances.

Le 2 mars , l'Académie Française a élu , avec l'agrément du Roi , le sieur Colardeau , pour remplir la place vacante par la mort du duc de Saint-Aignan.

M A R I A G E S.

Louis Pantaléon , comte de Noé , brigadier des armées du Roi , a épousé le 10 février , au château de l'Isle de Noé en Armagnac , demoiselle

Charlotte de Noé sa cousine , veuve du comte de Boisse , & fille héritière de Jacques Royer , marquis de Noé , maréchal des camps & armées du Roi.

Le 10 mars Leurs Majestés & la Famille royale ont signé le contrat de mariage du comte d'Hinnisdal , capitaine de cavalerie au régiment de la Marche , ci-devant conseiller d'ambassade à la cour de Portugal , avec demoiselle de Soyecourt.

Le 17 février , on célébra à l'église de Tilleulle Peneux en Beauce , la 50^e année du mariage de Joachim Julien , âgé de 76 ans , & de Marguerite Peigné , âgé de 71. Ils étoient accompagnés de 35 enfans & petits enfans . Après les cérémonies accoutumées , on chanta , au son des cloches , un *Te Deum* , & l'on adressa des prières à Dieu afin qu'il lui plaise d'accorder à Louis XVI & à son auguste Epouse le même avantage.

N A I S S A N C E S.

Le 11 mars , le Roi & la Reine firent l'honneur au sieur de Montanclos , maréchal de logis des Gardes de Sa Majesté , de tenir son fils sur les fonts de baptême. Le Roi fut représenté par le duc de Fleury , pair de France & premier gentilhomme de la chambre de Sa Majesté ; & la Reine , par la princesse de Chimay , sa dame d'honneur. L'enfant a été nommé Louis-Antoine.

Le 20 du même mois , Monseigneur le comte

236 MERCURE DE FRANCE.

- d'Artois & Madame la comtesse d'Artois ont tenu sur les fonts de baptême le fils du sieur Duparc, écuyer gentilhomme servant du Roi. Le Prince fut représenté par le comte de Maillé, premier gentilhomme de la chambre; & la Princesse, par la duchesse de Lorges, la dame d'honneur. L'enfant a été nommé Charles-Marie, & les cérémonies du baptême lui ont été suppléées par le Curé de l'église royale de Notre-Dame.

M O R T S.

Pierre George de Vaucouleurs, comte de Lamoignon, maréchal des camps & armées du Roi, est mort à Dinan le 17 février, dans la 76^e année de son âge.

Louis-François-Henri de Menon, marquis de Turbilly, ancien lieutenant-colonel de cavalerie, est mort à Paris, le 25 du même mois, âgé de 59 ans.

Michel-César, marquis d'Aligre, brigadier des armées du Roi, ancien exempt des Gardes-du-corps, est mort à Paris le 8 de ce mois, âgé de 63 ans.

Le sieur Joseph-Ferdinand de Feltz, ancien chirurgien-major du Canada & chirurgien-major du Luxembourg; est mort à Paris le 10 mars.

Rose-Catherine de Cadrien, veuve depuis 1705 du marquis de Lostanges Saint-Alvere, chevalier de l'ordre royal & militaire de St Louis,

sénéchal & gouverneur du Quercy, est morte à Moissac le 6 du même mois, âgée de 96 ans.

Le sieur Elie-Catherine Fréron, de Quimper en Bretagne, écrivain polémique très connu, est mort, le 10 du même mois, en sa maison près de Mont-rouge.

Frere Ch. Jos. Grollier de Servières, chevalier grand'croix de Saint Jean de Jérusalem, commandeur de Maillonnoise au prieuré d'Auvergne, & lieutenant-général des armées du Roi, est mort le 13 du même mois, rue de Richelieu. Il a été présenté à St Roch & transporté à Sainte Marie du Temple.

LOTÉRIES.

Le tirage de la loterie de l'Ecole royale militaire s'est fait le 5 Mars. Les numéros sortis de la roue de fortune sont 42, 86, 15, 21, 67. Le prochain tirage se fera le 5 Avril.

Le cent quatre-vingt-troisième tirage de la Loterie de l'Hôtel-de-Ville s'est fait, le 26 du mois de Mars, en la manière accoutumée. Le lot de cinquante mille liv. est échu au N°. 10097. Celui de vingt mille livres au N°. 19948, & les deux de dix mille, aux numéros 8367 & 17546.

FAUTES à corriger dans le Mercure de Mars.

Pag. 226, lig. 3 Commeuge, lisez Commenge.
227, 3 vigoureux, lisez rigoureux.

T A B L E.

P IECES FUGITIVES en vers & en prose, page 5	
Epître à la Paresse,	<i>ibid.</i>
Le Léopard & le Renard,	11
La Sagesse,	13
Triomphe de l'éloquence,	19
A Madame***,	22
Le Testament singulier,	23
L'utilité de l'ignorance,	29
Epître à mon Ami,	32
Les Artésiens,	37
La puissance des arts,	38
Invitation à mes Compatriotes,	39
A César-Auguste.	43
Vers à Madame Benoît,	46
Explication des Enigmes & Logogryphes,	47
ENIGMES,	<i>ibid.</i>
LOGOGRYPHES,	49
NOUVELLES LITTÉRAIRES,	55
Essai sur l'anneau de Saturne,	<i>ibid.</i>
Histoire de France,	56
—— naturelle, par M. le comte de Buffon,	60
Diction. minéralogique de la France,	64
La pratique des accouchemens,	71
Recherches sur la rougeole,	73
Mémoire sur la farine,	75
Voyage à la nouvelle Guinée,	77
Analyse des bleds,	80
Bibliothèque de Médecine,	82

L'Homme du monde ,	88
Lettre de M. Makenzie à M. Saint-Ange ,	96
Histoire de la Maison de Bourbon ,	97
Assemblées publiques de la Société royale des Sciences de Montpellier ,	116
Attilie ,	119
Mémoires de Madame la Baronne de Saint- Lys.	128
Anecdotes dramatiques ,	133
Essai de finances ,	158
Annonces littéraires ,	159
ACADÉMIE.	168
Séance publique de l'Académ. Française ,	<i>ibid.</i>
SPECTACLES.	186
Opéra ,	<i>ibid.</i>
Comédie Française ,	187
Comédie Italienne ,	191
ARTS.	194
Géographie ,	<i>ibid.</i>
Musique.	195
Architecture ,	196
Gnomonique ,	198
Souscription pour subvenir aux frais de la maison d'hospitalité, où l'on accouche gratuitement.	200
Ecole générale du Commerce ,	202
Lettre à l'Auteur du Mercure ,	208
Sélostris ,	<i>ibid.</i>
Variétés , inventions , &c.	211
Anecdotes.	216
AVIS.	218
Nouvelles politiques ,	223
Présentations ,	229
----- d'Ouvrages ,	231

240 MERCURE DE FRANCE.

Nominations,	232
Elections,	234
Mariages,	<i>ibid.</i>
Naissances,	235
Morts,	236
Loteries,	237

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le Mercure d'Avril 1776, 1^{er} vol. Je n'y ai rien trouvé qui doive en empêcher l'impression.

A Paris, ce 31 Mars 1776.

DE SANCY.

De l'Imp. de M. LAMBERT, rue de la Harpe
près Saint Côme.

MERCURE
DE FRANCE,
DÉDIÉ AU ROI,
PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES:
A V R I L, 1776.
S E C O N D V O L U M E.

Mobilitate viget. VIRGILE.



A P A R I S,
Chez LACOMBE, Libraire, rue Christine,
près la rue Dauphine.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

AVERTISSEMENT.

C'EST au Sieur LACOMBE libraire, à Paris, rue Chrifline, que l'on prie d'adrefler, francs de port, les paquets & lettres, ainfi que les livres, les eftampes, les pièces de vers ou de profe, la mufique, les annonces, avis, obfervations, anecdotes, événemens finguliers, remarques fur les fciences & arts libéraux & méchaniques, & généralement tout ce qu'on veut faire connoître au Public, & tout ce qui peut inftruire ou amufer le Lecteur. On prie auffi de marquer le prix des livres, eftampes & pièces de mufique.

Ce Journal devant être principalement l'ouvrage des amateurs des lettres & de ceux qui les cultivent, ils font invités à concourir à fa perfection; on recevra avec reconnoiffance ce qu'ils enverront au Libraire; on les nommera quand ils voudront bien le permettre, & leurs travaux, utiles au Journal, deviendront même un titre de préférence pour obtenir des récompenfes fur le produit du Mercure.

L'abonnement du Mercure à Paris eft de 24 liv: que l'on paiera d'avance pour feize volumes rendus francs de port.

L'abonnement pour la province eft de 32 livres pareillement pour feize volumes rendus francs de port par la pofte.

On s'abonne en tout temps.

Le prix de chaque volume eft de 36 fols pour ceux qui n'ont pas fouscrit, au lieu de 30 fols pour ceux qui font abonnés.

On fupplie Meffieurs les Abonnés d'envoyer d'avance le prix de leur abonnement franc de port par la pofte, ou autrement, au Sieur LACOMBE, libraire, à Paris, rue Chrifline.

**On trouve aussi chez le même Libraire les Journaux
suivans , port franc par la Poste.**

JOURNAL DES SAVANS , in-4°. ou in-12 , 14 vol. à	
Paris ,	16 liv.
Franc de port en Province ,	20 l. 4 s.
JOURNAL DES BEAUX-ARTS ET DES SCIENCES , 24 cahiers	
par an , à Paris ,	12 l.
En Province ,	14 l.
BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DES ROMANS , Ouvrage	
périodique , 16 vol. in-12. à Paris ,	24 l.
En Province ,	32 l.
LA FRANCE ILLUSTRÉE OU LE PLUTARQUE FRANÇOIS ,	
13 cahiers in-4°. avec des Portraits , par M. Turpin ,	
prix ,	30 liv.
GAZETTE UNIVERSELLE DE LITTÉRATURE , à Paris ,	
port franc par la poste ,	18 l.
JOURNAL ÉCCLÉSIASTIQUE , par M. l'Abbé Dinouart ,	
14 vol. par an , à Paris ,	9 l. 16 s.
Et pour la Province , port franc par la poste ,	14 l.
JOURNAL DES CAUSES CÉLÈBRES , 12 vol in-12 par an ,	
à Paris ,	18 l.
Et pour la Province ,	24 l.
JOURNAL HISTORIQUE ET POLITIQUE DE GENÈVE , 36	
cahiers par an , à Paris & en Province ,	18 l.
LE SPECTATEUR FRANÇOIS , 15 cah. par an , à Paris , 9 l.	
Et pour la Province ,	12 l.
LA NATURE CONSIDÉRÉE , 52 feuilles par an , pour	
Paris & pour la Province ,	12 l.
SUITE DE TRÈS-BELLES PLANCHES in-folio, ENLUMINÉES	
ET NON ENLUMINÉES , des trois règnes de l'Histoire	
Naturelle , avec l'explication , chaque cahier broché ,	
prix ,	30 l.
JOURNAL DES DAMES , 12 cahiers , de chacun 5 feuilles ,	
par an , pour Paris ,	12 l.
Et pour la Province ,	15 l.
L'ESPAGNE LITTÉRAIRE , 24 cahiers par an , à Paris , 18 l.	
En Province ,	24 l.
JOURNAL LITTÉRAIRE de Berlin , 6 vol. in-12. par an ;	
à Paris ,	15 l.
JOURNAL DE LECTURE , ou choix de Littérature & de	
Morale , 12 parties in-12. dans l'espace de six mois ,	
franc de port à Paris & en Province , prix par abon- nement ,	15 liv.

A ij

Nouveautés qui se trouvent chez le même Libraire.

Dict. de l'Industrie, 3 grs vol. in-8°. rel.	18 l.
Dictionnaire historique & géographique d'Italie, 2 vol. grand in-8°. rel. prix	12 l.
Histoire des progrès de l'esprit humain dans les sciences naturelles, in-8°. rel.	5 liv.
Autre dans les sciences exactes, in-8°. rel.	5 l.
Preceptes sur la santé des gens de guerre, in-8°. rel.	5 liv.
De la Connoissance de l'Homme, dans son être & dans ses rapports, 2 vol. in-8°. rel.	12 l.
Traité économique & physique des Oiseaux de basse-cour, in-12 br.	2 l.
Dict. Diplomatique, in-8°. 2 vol. avec fig. br.	12 l.
Dict. Héraldique, fig. in-8°. br.	3 l. 15 s.
Révolutions de Russie, in-8°. rel.	2 l. 10 s.
Spéctacle des Beaux Arts, rel.	2 l. 10 s.
Dict. Iconologique, in-8°. rel.	3 l.
Dict. Ecclef. & Canonique, 2 vol. in-8°. rel.	9 l.
Dict. des Beaux-Arts, in-8°. rel.	4 l. 10 s.
Abrégé chronol. de l'Hist. du Nord, 2 vol. in-8°. rel.	12 l.
— de l'Hist. Ecclésiastique, 3 vol. in-8°. rel.	18 l.
— de l'Hist. d'Espagne & de Portugal, 2 vol. in-8°. rel.	12 l.
— de l'Hist. Romaine, in-8°. rel.	6 l.
Théâtre de M. de Saint-Foix, nouvelle édition, 3 vol. brochés,	6 l.
Théâtre de M. de Sivry, vol. in-8°. br.	2 l.
Bibliothèque Grammat. in-8°. br.	2 l. 10 s.
Lettres nouvelles de Mde de Sévigné, in-12 br.	2 l. 10 s.
Les mêmes, pet. format,	1 l. 16 s.
Poème sur l'Inoculation, vol. in-8°. br.	3 l.
Traité du Rakitis, ou l'art de redresser les enfans contre-faits, in-8°. br. avec fig.	4 l.
Eloge de la Fontaine, par M. de la Harpe, in-8°. br.	1 l. 4 s.
Les Muses Grecques, in-8°. br.	1 l. 16 s.
Les Odes Pythiques de Pindare, in-8°. br.	5 l.
Monumens érigés en France à la gloire de Louis XV, &c. in-fol. avec planches br. en carton,	24 l.
Mémoires sur les objets les plus importants de l'Architecture, in-4°. avec fig. br. en carton,	12 l.
Les Caractères modernes, 2 vol. br.	3 l.
Mémoire sur la Musique des Anciens, nouvelle édition, in-4°. br.	7 l.
Journal de Pierre le Grand, in-8°. br.	5 l.
L'Agriculture réduite à ses vrais principes, vol. in-12. broché,	2 l.



MERCURE DE FRANCE.

AVRIL, 1776.

PIÈCES FUGITIVES
EN VERS ET EN PROSE.

ANNE ERIZZO A MAHOMET II.

HÉROÏDE.

ARGUMENT.

ANNE ERIZZO étoit fille de Paul Erizzo,
Noble Vénitien, qui avoit le Gouvernement

A iij

7 MERCURE DE FRANCE.

de Négrepont, lorsque Mahomet II l'assiégea en 1469. Ayant été obligé de se rendre après une vigoureuse résistance, il stipula qu'on lui sauveroit la vie; mais Mahomet, sans égard pour la capitulation, le fit scier en deux, & trancha lui-même la tête à Anne, parce qu'elle n'avoit pas voulu condescendre à ses volontés.

Morosini, Amelot de la Houffaye, Freschot, cités par Moréri, Tome IV, page 158, article ERIZZO.

NON, jamais ton amour ne vaincra ma fierté,
J'aime mieux les accès de ta féroceité.
Lorsqu'immolant mon père au parjure barbare,
Qui déceloit en toi moins un Roi qu'un Tartare,
Tu trahissois ta gloire & trompois sa valeur,
Croyois-tu t'applanir le chemin de mon cœur ?
Croyois-tu que ta main, teinte d'un sang illustre,
Eût à mes yeux séduits un plus glorieux lustre ?
Des mœurs de la Scytie un hommage pareil,
Est le triomphe affreux, le farouche appareil.
L'amour, le tendre amour s'y nourrit de carnage*;

* Allusion à la fameuse Irène, massacrée par Mahomet à la tête de ses Troupes, suivant plusieurs Historiens.

Ses faveurs sont le joug d'un cruel esclavage :
Les droits de la victoire à jamais méconnus ,
Là , de l'atrocité signalent les abus.
De l'Europe connois le noble caractère :
On porte au champ de Mars une valeur altière :
Mais lorsqu'on a vaincu , la tendre humanité
Reprend ses droits sacrés & répand sa bonté ;
La piété du serment, des Dieux bienfait utile ,
Est pour les malheureux le plus fidele asyle ;
Et quand de la beauté le charme séduisant ,
Dans l'ame du vainqueur verse un filtre puissant ;
Une chaîne de fleurs, l'encens d'un tendre hom-
mage ,

Du prix qu'on lui destine est la parfaite image.
Tels sont de nos climats les magnanimes traits ;
Le char de la victoire y porte les bienfaits :
C'est-là qu'on y connoît les héros véritables ,
On y méprise trop les vainqueurs implacables.
On laisse à l'Orient ces monstrueux fléaux
Des humains malheureux inflexibles bourreaux...
Je le vois , tu frémis , une secrète rage
Couvre tes yeux cruels d'un sinistre nuage ;
Oui , j'apperçois déjà sur ton front irrité
Le prix que tu destine à ma sincérité :
Elle doit enflammer le Tyran de l'Asie ;
Une noble franchise aiguise ta furie.
Des ames du Sérail, trop prompt à commander ,
Tu croyois voir en moi le dévouement entier ,

A iv

3 MERCURE DE FRANCE.

Tu croyois de mon sexe accabler la foiblesse
Et d'une esclave enfin éprouver la bassesse.
Vas, tu ne connois pas la sublime fierté
D'une ame qui te brave & ta férocité...
Moi t'aimer ! ah barbare ! aux mânes de mon pere
Je ferois cet affront, & ton pouvoir l'espère ?
Monstre que je déteste, aiguise tes poignards,
Frappe, tu ne pourras étonner mes regards,
Frappe, te dis-je ; hélas ! au meurtre accoutumée
Dans mon sang innocent ta main déjà trempée,
Couronne tes horreurs & comble tes forfaits...
Vas, tes coups sont pour moi d'agréables bienfaits.

*Par M. le Chev. de la Mothe, Major au
Régiment Royal-Comtois.*

L A N U I T.

J suis seul J'ai tiré le rideau sur la vie.
O Nuit ! qu'avec plaisir j'ai vu tous les objets
Se confondre avec moi sous tes voiles épais !
Que ton ombre sourit à ma mélancolie !

Et toi, du genre humain puissant consolateur,
Sommeil, apporte-moi ta coupe enchanteresse.

C'est toi qui me plongeant dans une prompte
ivresse,

Peux charmer mes ennuis par un songe flatteur.

Fais-moi boire à longs traits l'heureux oubli du
monde,

Et pour les réparer anéantis mes sens.

Mais si mon corps succombe à tes charmes puis-
sans,

Mon ame te demande une ombre plus profonde.

Le lit est, si j'en crois un secret mouvement,

Le paradis du juste & l'enfer du méchant.

Que dis-je? Est-il bien vrai que le juste sommeille?

Quand le méchant, en proie à ses cruels remords,

Cherche à les étouffer par de plus noirs transports?

Le juste étouffe-t-il la crainte qui l'éveille?

Dans un monde trompeur par l'exemple entraîné,

Des caprices du sort jouet infortuné,

Lui-même ose-t-il bien sonder sa conscience?

Qui peut en se couchant dire avec assurance,

Content de tout le monde & plus content de soi :

Ce jour j'ai fait le bien qui dépendoit de moi.

Cependant l'heure avance, & le joueur lui-même

Déjà s'est arraché de la table qu'il aime;

Il calcule, en rêvant, ou sa perte ou son gain.

Le jaloux laisse choir le poignard de sa main.

L'avare, maudissant sa triste destinée,

A v

A la nécessité, reine de l'Univers,
 Cede ; & sur son trésor s'endort les yeux ouverts.
 Par les nœuds du sommeil la terre est enchaînée.
 Moi seul, quand tout subit une si douce loi,
 Au monde anéanti je survis malgré moi ;
 Mon esprit qui se livre au desir de connoître,
 Des esprits assoupis sent augmenter son être,
 Rassemble dans un point tous les objets épars,
 Et voit devant lui seul l'Univers comparoître.
 Les mortels ennemis viennent de toutes parts.
 Avec même fureur comme chacun s'accuse,
 Et s'arroe le droit qu'à tout autre il refuse !
 Tous veulent avec eux entraîner la raison.
 La raison ! se peut-il ? pour eux n'est qu'un vain
 son.

Mortels ! où puisez-vous cette étrange arrogance ?
 Et dans votre néant, d'où vient tant d'importance ?

Pour vous connoître mieux, consultez avec moi,
 Et que chacun de nous descende au fond de soi.
 Young peut, se livrant à ses penfers funebres,
 Créer autour de lui de nouvelles ténèbres ;
 A sa fille qu'en vain l'on prive du tombeau ;
 Elevant dans les cœurs un monument plus beau,
 Parmi des ossemens, aux lampes sépulcrales,
 Il peut de son génie allumer le flambeau,
 Et nous montrer des Grands les vanités fatales.
 Moi, plus audacieux, j'anticipe mon sort.

Des Grands ensevelis que m'importent les mânes ?
Dans la tombe , vivant , je me contemple mort.
Justes , écoutez-moi. Tremblez , tremblez , profanes.

Le lit où je m'étends , n'est-il pas un cercueil ?
Et le drap qui me couvre un lugubre linceul ?
Hélas ! c'est vainement que ma paupière s'ouvre :
C'est l'éternelle nuit qui peut-être la couvre ;
Peut-être cette vie est le songe d'un mort.
Tous mes sens sont plongés dans un néant visible.
Mon ame avec mon corps s'engourdit & s'endort.
Que la mort fasse un pas , & je suis insensible.

Où me suis-je emporté?... Triste réflexion ,
L'homme ne mourroit pas sans ton funeste don !
Mais mon cœur bat encor. Le feu de la jeunesse
Au feu des passions se joint pour l'animer.
C'est toi , premier objet d'une vive tendresse ,
Que je devrois haïr , puisque j'ai pu t'aimer ,
Dont l'absence me rend cette nuit plus épaisse.
J'espérois qu'avec toi , dans une douce ivresse ,
Je verrois sur nos pas les plaisirs s'empresler ;
Que d'honnêtes enfans , doux fruits de la jeunesse ,
Seroient un jour l'appui d'une heureuse vieillesse.
Je suis seul. Loin de toi j'ai vu tout s'éclipser.
Que dis-je ? Je suis seul. Ennemi de l'étude ,
Le dégoût m'a suivi dans cette solitude.
Ton absence , & c'est-là ce qui fait mon malheur ,

A v j

12. MERCURE DE FRANCE.

Du plaisir d'être seul m'a ravi la douceur.
Cependant loin de moi, libre d'inquiétude,
Tu goûtes mollement le calme de tes sens.
Ton beau sein est tranquille & l'amour y sommeille.

Le bonheur fut créé pour les indifférens.
Eglé, comme nos cœurs, nos jours sont différens :
Tu ris quand je me plains, & tu dors quand je veille.

Par M. Girard-Raigné.

L E P R I N T E M P S.

Ode Anacréontique.

SAISON aux autres préférable,
Saison où l'homme est tourmenté
Du besoin le plus agréable,
De celui de la volupté :

Viens de ton baume salutaire
Ranimer en moi le desir,
Et que sous l'ombre du mystère
Je connoisse encor le plaisir.

En été Vénus toute nue

Néglige un peu trop ses attraits,
Et cette Déesse abattue
Dort sur les gerbes de Cérés.

Elle est trop folâtre en automne,
Lorsqu'au milieu de son pressoir
Bacchus, pour divertir Pomone,
L'enivre du matin au soir.

En hiver, sa robe effarouche
L'Amant qui veut faire un larcin;
Le baiser qui part de sa bouche
Peut se refroidir en chemin.

Mais au printemps elle est si belle !
Son teint si frais ! son œil si doux !
Que sur l'herbette, l'Immortelle
Voit l'Univers à ses genoux.

Par les frimats le nom d'Hélène
Dans mon cœur sembloit effacé :
Mais le Zéphir, qu'Avril ramene
En y soufflant l'a retracé.



A B D O L O N I M E.

Comédie en un acte, en prose.

Commencée le 3 Juin 1745 au soir , finie le
5 Juin, même année, au matin.

A C T E U R S.

ALEXANDRE.

EPHESTION.

PHILOTAS, sous le nom de Mirtil,
Amant de Myfis.

ABDOLONIME.

XANTIPPE, femme d'Abdolonime.

MYISIS, fille d'Abdolonime & de Xan-
tippe.

UN PAYSAN.

CARTON, Valet d'Abdolonime.

CRATIDAS, Généalogiste.

SUITE.

La Scène est à Tyr.

S C È N E I.

ALEXANDRE , EPHESTION.

ALEXANDRE.

EH BIEN ! mon cher Ephestion , as-tu enfin quelques nouvelles à m'apprendre de Philotas ? Depuis un mois qu'il a disparu de ma Cour , pourrons-nous savoir ce qu'il est devenu ?

EPHESTION. Seigneur , j'ai fait , en vain , toutes les recherches possibles ; je n'ai rien découvert. Mais si vous me permettez de m'expliquer , je pense que sa fuite est volontaire , & qu'il s'est caché dans quelque village des environs , où l'amour le retient sans doute. On sait qu'il se laisse aisément captiver ; & , de plus , il avoua lui-même dernièrement à quelques amis , qu'il brûloit pour un jeune objet qu'il avoit vu dans ces cantons.

ALEXANDRE. Hélas ! je crains pour lui quelque accident plus funeste !

EPHESTION. Eh , Seigneur ! que peut-on craindre à votre suite ? Vos ennemis ,

16 MERCURE DE FRANCE.

tremblans, n'osent s'approcher de votre armée victorieuse : ils se tiennent sur une défensive honteuse, mais nécessaire à leur sûreté ; à présent sur tout que ces remparts, leur dernière espérance, viennent de vous être soumis.

ALEXANDRE. J'espère pousser bientôt plus loin mes conquêtes ; mais je veux auparavant avoir la gloire de donner aux Tyriens un Roi digne de les gouverner. Il est encore plus beau de disposer des couronnes que de les porter. Ma naissance me donne le dernier de ces avantages, je veux me procurer le premier.

EPHESTION. Je reconnois le grand Alexandre à ces sentimens ; mais, Seigneur, la race des anciens Rois de Tyr est éteinte. Les Tyrans de ce pays, en s'emparant du Trône, ont détruit la famille de ses légitimes possesseurs.

ALEXANDRE. Non, Ephestion, elle doit exister encore. Cette Maison nombreuse n'a pas pu finir toute entière en aussi peu de temps. J'ai chargé Cratidas, le Généalogiste, de rechercher exactement ses précieux restes.

EPHESTION. Cratidas est pédant & en-

ALEXANDRE. Il est vrai : mais il est exact & habile... Le voici.

S C È N E I I.

CRATIDAS, ALEXANDRE, EPHESTION.

CRATIDAS. Seigneur, j'ai fait, avec toute l'exactitude dont je suis capable, les recherches que vous m'avez commandées.

ALEXANDRE. Avez-vous découvert s'il y a encore dans Tyr quelqu'un de la race de ses anciens Rois ?

CRATIDAS. J'ai visité les archives les plus respectables ; j'ai feuilleté les chartes les plus vieilles & les plus rongées des vers ; j'ai remonté jusqu'aux temps les plus reculés. . . .

EPHESTION. Mais Cratidas, le Roi vous demande ce que vous avez découvert, & non ce que vous avez fait.

CRATIDAS. C'est ce que je vais dire. J'ai d'abord examiné les actes du temps de Cadmus, fils de Deucalion. . . .

ALEXANDRE. Il étoit, je crois, inutile de remonter jusques là.

CRATIDAS. Ah ! Seigneur, sans le dé-

18 **MERCURE DE FRANCE.**

luge, qui a précédé ce siècle là ; que nous saurions de belles choses !

EPHESTION. Eh ! Cratidas , les Rois de Tyr n'ont commencé que bien après le déluge. Au fait, Existe-t il encore quelqu'un de leur race ?

CRATIDAS. Oui , sans doute ; & j'ai trouvé , après être venu de Cadmus à Athamas, d'Athamas à . . .

ALEXANDRE. Enfin , qu'avez - vous trouvé ? abrégez.

CRATIDAS. Puisque vous l'ordonnez , j'ai découvert que le dernier rejeton des Rois de Tyr est un Payisan qui habite une petite chaumière, voisine de cette ville. Il se nomme Abdolonime. On a grand soin de lui cacher à lui-même, sa naissance , pour le dérober aux recherches des usurpateurs.

ALEXANDRE. Il suffit ; qu'on le fasse venir , sans lui rien apprendre de son origine ; & vous - même , Cratidas , cachez à tout le monde ce que vous en savez.

CRATIDAS. J'oubliois de dire qu'il a épousé une Villageoise comme lui , nommée Xantippe ; & qu'il en a une fille assez jolie , que l'on nomme Myfis.

ALEXANDRE. Qu'on les amène aussi.

A V R I L. 1776 19

J'aurai soin , Cratidas , de récompenser dignement votre travail & vos recherches.

CRATIDAS. Noble sang de Jupiter Ammon ?

ALEXANDRE. Oh , je ne paye que la découverte des véritables origines.

(*Cratidas sort.*)

SCÈNE III.

ALEXANDRE , ÉPHESTION.

ÉPHESTION. Alexandre va donc élever le rustique Abdolonime sur le trône de ses pères ?

ALEXANDRE. Non , Éphestion ; mais je vais éprouver si Abdolonime est digne d'y monter.

ÉPHESTION. Ah ! Seigneur , que pouvez-vous attendre d'un homme nourri dans un village , élevé parmi des Payfans , dont il a , sans doute , contracté le langage & les inclinations ? Vous avez à votre Cour tant de braves Officiers , tant de gens nobles de sentimens ainsi que d'origine , dont vous pourriez , par cette couronne , récompenser les impor-

20 MERCURE DE FRANCE.

tans services, & que vous mettriez à portée de vous en rendre encore de plus essentiels.

ALEXANDRE. Il ne nous est permis de disposer d'un bien qu'au défaut des légitimes possesseurs. Cependant je t'avoue que si Abdolonime me paroïssoit indigne du rang où sa naissance l'appelle, je ne pourrois me résoudre à l'y élever ; mais je lui laisserois ignorer à jamais les droits qu'il y peut avoir.

ÉPHESTION. Ne doutez pas, Seigneur...

ALEXANDRE. Ce point vaut bien la peine d'être éclairci. Eh ! que savons-nous ! Le sens juste & droit, les sentimens purs & nobles, l'amour de l'équité, la bravoure, toutes ces qualités sont indépendantes de l'éducation. Abdolonime peut donc les avoir.

ÉPHESTION. On vient. C'est peut-être lui qu'on vous amène.

ALEXANDRE. Retirons-nous. Je vais t'expliquer quels moyens je compte employer pour l'éprouver.

S C È N E I V.

ABDOLONIME, XANTIPPE, MÏSIS.

ABDOLONIME. Par la sangoy, je voudrais bien savoir ce que ce grand Alexandre, qui a tant de gens à son service, a besoin du pauvre Abdolonime. Seroit-ce que ly qui n'auroit pas assez de tout le monde, vouroit prendre mon petit jardin, qui fait toute ma fortune. Si c'est ça, y n'a qu'à dire ; faudra ben ly céder : il est le plus fort, une fois, & je ne nous battons jamais, quand la partie n'est pas égale.

XANTIPPE. Eh ! bons Dieux, notre mary, ne vous chagrinais pas tant. M'est avis à moi, au contraire, que le Roi nous veut quelque chose de bon, car ces Messieux qui sont venus de sa part, nous ont parlé avec tant d'obligeance & de civilité !

ABDOLONIME. Oh ! ne ty trompes ; ça ne dit rien. Vois tu quand ces Messieux-là vous font bonne meine, souvent c'est qu'ils vous préparent mauvais jeu ; & pis, ils sont tant accoutumés entr'eux à

22 MERCURE DE FRANCE

se faire des révérences & des complimens, qu'ils vous en dégoisent à tout le monde, & le pu souvent sans y penser.

XANTIPPE. Mais si le Roi voudroit nous garder à sa Cour ; par exemple, te faire son Jardinier !

ABDOLONIME. Je sis son sarviteur , mais je ne vourais pas de ça : quoique je ne sois qu'un Payfan , j'ons l'ame haute, & le cœur bien placé : je n'ons qu'un petit jardin, mais il est à nous ; j'en sommes le maître ; je sis le Roi là ; au lieu que si je faisois le jardin d'un autre , je n'aurois point de satisfaction ; je n'oserois rien faire à ma tête ; où je vourois mettre un potager , il m'y feroit bouter un parterre ; ce que je vourois en bois , il me le feroit planter en pré. Oh ! j'aime la liberté , moi , & n'y a que le libertinage qui me déplaît.

XANTIPPE. Eh ! oui , not' homme ; tu parles pour toi : mais moi , est-ce que je ne serois pas la Jardinière du Roi ; c'est comme qui diroit la Reine des Jardinières : je serois attifée des plus belles fleurs ; moi , & not' fille Myfis ; on me feroit la cour pour avoir de biaux bouquets ; peut-être que Myfis donneroit dans l'œil à quelque gros Seigneur qui nous la demanderoit à mariage.

MYSIS, Oh bien ! ma mère, ne soyez donc point si grand Dame, car je ne veux point épouser de gros Seigneur. Myrtil me suffit ; c'est lui seul que je veux. Mon père veut bien souffrir que nous nous aimions ; vous lui avez fait espérer qu'il m'épouserait ; je n'en veux point d'autre que lui.

ABDOLONIME. Elle a raison ; Myrtil, j'en suis sûr, est un honnête garçon. Il n'y a qu'un mois que nous le connoissons, mais comme je suis honnête homme, je vous devine les honnêtes gens, presque tout d'un coup ; & j'estime plus une once de probité, qu'un cent pesant de noblesse. C'est ce qui fait que d'autant qu'elle aime Myrtil, & que Myrtil l'aime itou, j'entends qu'ils s'épousent.

MYSIS, Mon père ! voilà le Roi,

SCÈNE V.

ALEXANDRE, ÉPHESTION, ABDOLONIME,
XANTIPPE, MYSIS, suite du Roi.

ALEXANDRE. Approchez, Abdolonyme, approchez avec confiance, ne

24 MERCURE DE FRANCE.

craignez rien d'un Roi qui ne veût que récompenser vos bonnes qualités.

ABDOLONIME. Seigneur, quant à du respect, j'en avons pour vous, assurément ; je faisons plus encore, & je vous assurons même que j'avons pour vous de l'esteime, & de l'amitié, pour votre personne : mais pour de la crainte, j'ons toujours bian fait, je comptons faire toujours bian ; ainsi je ne craignons personne.

ALEXANDRE. C'est ainsi qu'il faut penser. c'est-là, sans doute, votre femme & votre fille ?

ABDOLONIME. Oui, Seigneur, voici notre femme Xantippe.

ÉPHESTION. Et sa fille Myfis. Seigneur regardez-la ; que d'attraits !

ALEXANDRE. Elle me paroît aimable.

XANTIPPE. Ce n'est pas parce qu'elle est not' fille, mais on la trouve assez drolette ; & si ça étoit requinqué comme ces Dames d'ici, elle vauroit bien son prix tout comme elles.

ÉPHESTION. Ah ! elle a trop de grâces pour avoir besoin de parure.

ABDOLONIME. Jusqu'à présent, j'ons tâché de conserver en elle l'innocence
&

AVRIL. 1776. 25

& la vertu ; je croyons que c'est là la meilleure parure.

ALEXANDRE. Qu'on me laisse seul avec Abdolonime. Éphestion, je ne crois pas, vous faire de peine en vous chargeant d'entretenir pendant quelque temps l'aimable Mylis & sa mère.

SCÈNE VI.

ALEXANDRE, ABDOLONIME.

ALEXANDRE. Vous êtes de ce pays, Abdolonime ?

ABDOLONIME. Oui, Seigneur, à votre service, j'en suis natif. J'ons perdu nos parens, que j'étois encore tout jeune ; je nous somme trouvé avec un petit terrain qui fait tout notre avoir : mais je travaillons, Dieu merci, & avec peu je vivons, & de plus, je sommes contents.

ALEXANDRE. Je connois votre sagesse & votre prudence. Je viens de reconnoître en vous un sens juste ; & je veux prendre vos avis sur la façon dont je dois gouverner cet état que je viens de soumettre.

II. Vol.

B

16 MERCURE DE FRANCE.

ABDOLONIME. Seigneur, m'est avis que voulez vous gaulter d'Abdolonime; je n'ons jamais étudié assez, pour pouvoir hailler notre avis sur ces grandes choses là; je n'ons qu'un peu de bon sens; & il faut bien autre chose pour gouverner des hommes.

ALEXANDRE. Point du tout, Abdolonime; consulter la raison, & la Tivvre, c'est-là le premier, & peut être le seul principe du bon gouvernement. Mais essayons quel parti vous prendriez si vous étiez dans une conjoncture embarrassante, & imprévue.

ABDOLONIME. Oh ! premièrement, qu'il m'advienne quelque mésaventure, j'ons une maxime, je ne nous désespérons jamais. Tenez, par exemple, dans mon jardinage, trouvé-je, un beau matin, mes arbres dépéris, mes vignes ravagées, mes légumes gâtés; je m'avise; est-ce ma faute ! ne l'est ce pas ! si ça vient d'un coup de vent, ou de la grêle, je n'ons rien à nous reprocher; c'est, au moins, une satisfaction; ça m'encourage à réparer le dommage. Si çà provient de ma négligence; ah ! ah ! ce n'est pas moi, je l'ai moi-même, tu as mal fait, Abdolonime; mais faut te résoudre

à en porter la peine en travaillant doublement, pour racommoder ce qui est gâté.

ALEXANDRE. Si un voisin injuste & de mauvaise humeur venoit vous déclarer la guerre.

ABDOLONIME. Oh ! morgué, je nous défendrions, & bravement même ; premièrement j'aurions la raison de notre côté ; n'est-ce pas ?

ALEXANDRE. Sans doute ; je le suppose ainsi.

ABDOLONIME. Vous faites bien ; car sans cela, je n'en fis pus. Mais avec la raison, morgué, je n'ai rien à craindre ; çà vous double les forces & le courage. An n'est pis qu'un lion avec cela, & de pus, est-ce que je n'aurois pas mes voisins & mes amis ? Tout ce qu'y a d'honnêtes gens viendroit à mon secours, & ceux qui prendroient le parti de l'autre, ils seroient perdus, d'un côté de l'honneur, qui fait une grosse parte.

ALEXANDRE. Mais si quelqu'un possédoit quelque chose qui vous appartint, comment vous y prendriez-vous pour la lui faire entendre ?

ABDOLONIME. Comment ? oh ! le vo ci. J'irois à l'y, & je l'y dirois d'abord bien

B ij

honnêtement : bon jour , mon voisin ; comment vous va ? j'ons trouvé dans nos papiers que ce que vous avez là est à moi ; si vous savez lire , lisez ; si vous en doutez , examinez. Il liroit ; il examineroit ; & s'il étoit honnête homme , il me rendroit mon bian.

ALEXANDRE. Mais si c'étoit un fripon , & qu'il ne voulût pas vous le rendre ?

ABDOLONIME. Oh ! dans ce cas-là , je l'assommerois de coups ; & n'y auroit pas grand mal , puisque ce seroit une mauvaise bête.

ALEXANDRE. Et pour gouverner sagement un peuple pendant la paix , quelles maximes adopteriez-vous !

ABDOLONIME. Celles là que j'ons suivies pour élever ma fille , & morigéner ma femme. Vous saurez , Seigneur , que ma fille est douce & raisonnable. Mais quant à ma femme , elle est quelquefois ridicule & impertinente. Or donc quand ma fille étoit petite , al faisoit bian , & je lui donnois du bonbon pour l'engager encore à mieux faire. Ma femme , au contraire , crioit si fort & si mal-à-propos , que je n'y pouvois tenir. Mordi , après l'y avoir bien remontré la raison ,

à la fin , je pris mon parti , & je la rossai une bonne fois , assez pour qu'elle s'en souvînt , & pas assez pour l'incommoder. Al me bouda quelques jours , mais çà se passa , & depuis ce temps-là , (y a pourtant pus de dix ans , de çà) , je n'ai jamais été obligé de recommencer.

ALEXANDRE Abdolonime , ce que vous dites est juste : un seul exemple de sévérité empêche pendant bien longtemps les plus grands désordres , & les récompenses bien placées sont le meilleur moyen de faire prendre le goût des vertus. . . . je suis content de vous. Vous êtes plus capable de gouverner que vous ne pensez ; & ce talent vous est aussi plus nécessaire que vous ne l'imaginez ; (à ses gardes) on peut entrer librement... (à sa suite qui rentre) ; je déclare Abdolonime mon premier Ministre dans le Royaume de Tyr ; c'est sur ses avis que je prétends le gouverner ; & je veux que tout ici reconnoisse son autorité , & lui rende les honneurs dûs à ceux à qui je donne ma confiance. (*Un Paysan derrière le théâtre , criant : justice, Seigneur, justice !*)

ALEXANDRE. J'entends quelqu'un se plaindre. Abdolonime , commencez , de

30 MERCURE DE FRANCE.

ce moment, l'exercice de votre place, & rendez justice à l'homme qui se plaint.

SCÈNE VII.

LE PAYSAN, ABDOLONIME, Suite.

LE PAYSAN *pleurant*. Oh ! an ne veut pas tant seulement nous écouter.

ABDOLONIME. Si fait, si fait, & je somme ici pour t'entendre.

LE PAYSAN. Fi don ! voisin Abdolonime, vous vous gaussez de moi ?

UN OFFICIER. Non, non, le Seigneur Abdolonime est ici pour vous rendre justice ; & vous pouvez lui exposer le sujet de vos plaintes.

LE PAYSAN. Je ne m'attendois pas à sty-là : mais qu'importe ? Seigneur Abdolonime donc, on, ... on... ah ! ah ! ah !...

ABDOLONIME. Calmez-vous ; voyons, queu mal vous a-t-on fait ?

LE PAYSAN. Hélas ! an veut m'engager pour sarvir le Roi.

ABDOLONIME. Je ne voyons pas qu'il y ait si grand mal à cela.

LE PAYSAN. An dit que parce que je

sis bian fait, jeune, & vigoureux, faut que j'aïlle à la guerre.

ABDOLONIME. Et an a raison. Et qui est ce qui ira donc, si ce n'est les gens bâris comme te vla? C'est poix ceux-là que le sarvice militaire a été fait.

LE PAYSAN. Mardi, m'est avis que si n'y avoir que moi à faire ce sarvice-là, il ne se feroit guère. An voit bian que parce que vous êtes devenu gros Seigneur, vous en parlez à vob'aïse; & morgué qu'ai je affaire de m'aller exposer où je n'ai rien à voir?

ABDOLONIME. Eh! camarade, qu'est-ce que tu quittes en comparaison de ces gros Monsieurs qui avont de l'argent de quoi acheter des Royaumes, & qui vous plantent-là tous les agrémens & tous les plaisirs du monde, pour aller camper à la belle étoile, & peut-être s'y faire échi-gner.

LE PAYSAN. Oh dame! apparemment que ça les amuse; mais quant à moi, ça ne me fait point de plaisir. Ils gagnont des honneurs, de la gloire, & nous je n'avons point toutes ces prétentions là.

ABDOLONIME. Comment! eh! ne la partageras tu pas avec eux, cette gloire?

B iv

32 **MERCURE DE FRANCE.**

Acoute : le livre de la gloire est gros ; il y a place pour tout le monde ; tu n'as qu'à faire de belles choses , & tu te feras honneur tout comme eux.

LE PAYSAN. Bon , ils sont déjà tout connus , eux autres , qui avont de ces noms que tout le monde fait par cœur.

ABDOLOMINE. Tu n'as qu'à en faire davantage pour suppléer à cette avance-là.

LE PAYSAN. En bonne foi , pensez-vous que je puisse , comme ça , acquérir de l'honneur ?

ABDOLONIME. Sans doute ; mais sans ça , est ce que tu dois te refuser au service du Roi ? jarni ! c'est ton devoir.

LE PAYSAN. Mon devoir est de l'y obéir ; mais pour me faire tuer , serviteur.

ABDOLONIME. Tian , mon ami , je m'en vais te bailler une comparaison. Dis-moi un peu , ton père a-t-il bien des enfans ?

LE PAYSAN. Sous votre respect , nous sommes dix.

ABDOLONIME. Eh bien ! si rassemblant ces dix enfans , il vous disoit : oh ! ça , mes enfans , des voleux viennent m'attaquer ste nuit ; queuque vous feriez ?

LE PAYSAN. Je veillerions toute la

nuir ; & quand les voleux viendront , je les plotterions bien forr.

ABDOLONIME. Mais vous risqueriais d'être blessés.

LE PAYSAN. N'importe , c'est noute père , une fois , & noute maison dont il s'agiroit.

ABDOLONIME. Eh bien ! c'est tout de même ; c'est de noute Roi & noute patrie dont il s'agit ; & tu refuses d'aller te battre pour eux !

LE PAYSAN. Jarnigoi , vous parlez d'or... eh ! Monsieur le Soldat , par sanguienne , allez me chercher un peu ce Monsieur le Centurion , que je seigne ben vite cet engagement , & que je me boutte ce bouclier & ce javelot ; an vous remerciant , mon voisin ! (excusez , nous devons dire Seigneur Abdolonime) , vous m'avez tout-à-fait boutté le cœur au ventre ; quand vous vourrais nous boirons ensemble à la santé du Roi. (*Il se retire.*)

SCÈNE VIII.

XANTIPPE , ABDOLOMINE , Suite.

XANTIPPE *habillée d'une magnificence ri-*

B v

34 MERCURE DE FRANCE.

dicule. Place , place ; & y allons donc , qu'an nous fasse place donc ; à quoi farr donc d'être grand' Dame , si an est foulée tout comme une Villageoise.

ABDOLONIME. Jarnicotron , qu'eu bruit ! qu'est-ce que ste Madame vient faire ici !

XANTIPPE. Bon jour ! le Seigneur Abdolonime , not' homme.

ABDOLONIME. C'est toi Xantippe ? comme te vla fagotée ? qu'est-ce qui te reconnoîtroit comme ça ?

XANTIPPE. Eh dame ! voirement , je ne te ressemble pas , moi ; tu ne sens non plus ce que tu es ; te vla encore avec ton habit de Payfan. Pour moi , je n'ons pas plutôt su que j'étrions devenus de grandes gens , que j'ons bravement été acheter à la fripperie tous ces brimborions-là , & tout au pus beau , & au pus ample , afin que ça paroisse.

ABDOLONIME. Et avec quoi les as-tu payés !

XANTIPPE. Payés ! je n'en avons riam fait. Je les devons , & te les devons long temps , afin d'avoir l'air de gens de qualité.

ABDOLONIME. Xantippe , Xantippe ! tu es en vérité , folle.

XANTIPPE. J'ai encore pris deux grands Laquais, parce qu'il faut comme ça que les grand' Dames aient pour leur service de grands gas bien bâties & p's vla notre grand Valet d'écurie, dont j'ons fait un petit Page.

CANON. Oh dame ! oui, vanter les autres petits Pages. Ils auront voulu se moquer de moi : mais comme je suis plus grand qu'eux, j'ons donné un coup de pied à l'un dans la tête ; l'autre, je l'ons empoigné par le chignon, & je l'ons plaqué par terre. Oh dame ! ils ne soufflent pas.

ABDOLONIME. M'est avis qu'il n'y a que moi à qui ma grandeur, (puisque grandeur y a) ne fait pas tourner la tête.

XANTIPPE. Va, va, c'est que tu ne fais pas tenir ton coin comme il faut. N'y a que moi qui fais soutenir ma grandeur.

ABDOLONIME. Ta grandeur ? eh ! mor-dié, ce matin tu bêchois encore la terre avec moi !

XANTIPPE. A propos, Monsieur notre homme, j'aurons queuque beau Monsieur d'amoureux, comme c'est la coutume ; faut que vous n'en sachiez rien.

B vj

Mais je vous en avertissons , à cette fin que ça ne vous fâche pas.

ABDOLONIME. Morgué , je n'y tians pus. Tu as besoin , à la Cour , de la même leçon que je t'ons donné une fois au village ; &... sans le Roi qui viant..

XANTIPPE. Ah , je n'osons pas encore paroître devant ly , car je n'ons pas de pierrieres ; allons en chercher. (*Elle sort.*)

SCÈNE IX.

ABDOLONIME, MYSIS.

ABDOLONIME. Je n'ons dit ça que pour la faire en aller ; de peur qu'elle ne me fît trop mettre en colère. A présent qu'elle est partie... Mais bon jour ! not' fille ; tu as mis aussi de la parure ? Mais n'y en a pas trop ; n'y a rien à dire.

MYSIS. J'ai cru , mon père , que le séjour de la Cour exigeoit un peu plus de façon que not' village. Mais je veux qu'on voye que je n'oublions , ni le village , ni Myrtil.

ABDOLONIME. Tu y penses donc toujours , & notre élévation ne te donne pas à toi d : ces idées folles qu'a ta mère !

AVRIL. 1776. 87

MYsis. Ah ! mon père, que je serois malheureuse si votre dignité m'enlevoit l'espérance d'être encore à Myrtil.

ABDOLONIME. Nanni, nanni, j'entends bien toujours que tu l'épouses. Toutes ces belles dignités, vois-tu, ça se passe, ça ne tient à rien. Mais tu as trouvé un garçon qui a des sentimens & de l'esprit, c'est ça qui reste ; faut le garder : je n'en trouverions peut être pas tant ici.

MYsis. On vous proposera peut être d'autres partis.

ABDOLONIME. Laisse-moi faire....
V'la le Roi.

SCÈNE X.

ALEXANDRE, ÉPHESTION, ABDOLONIME,
MYsis.

ÉPHESTION à *Alexandre*. De grâce, Seigneur, intéressez-vous pour mon amour : la main de Mysis peut faire mon bonheur.

ALEXANDRE. Abdolonime, je veux encore ajouter une nouvelle grâce à celle que je vous ai faite. L'alliance d'Éphes-

Mais je vous en avertissons , à cette fin que ça ne vous fâche pas.

ABDOLONIME. Morgué , je n'y tians pus. Tu as besoin , à la Cour , de la même leçon que je t'ons donné une fois au village ; &.... sans le Roi qui viant..

XANTIPPE. Ah , je n'osons pas encore paroître devant ly , car je n'ons pas de pierreries ; allons en chercher. (*Elle sort.*)

SCÈNE IX.

ABDOLONIME, MY SIS.

ABDOLONIME. Je n'ons dit ça que pour la faite en aller ; de peur qu'elle ne me fit trop mettre en colère. A présent qu'elle est partie.... Mais bon jour ! not' fille ; tu as mis aussi de la parure ? Mais n'y en a pas trop ; n'y a rien à dire.

MY SIS. J'ai cru , mon père , que le séjour de la Cour exigeoit un peu plus de façon que not' village. Mais je veux qu'on voye que je n'oublions , ni le village , ni Myrtil.

ABDOLONIME. Tu y penses donc toujours , & notre élévation ne te donne pas à toi d : ces idées folles qu'a ta mère !

A V R I L. 1776. 87

MY SIS. Ah ! mon père, que je serois malheureuse si votre dignité m'enlevoit l'espérance d'être encore à Myrtil.

ABDOLONIME. Nanni, nanni, j'entends bien toujours que tu l'épouses. Toutes ces belles dignités, vois-tu, ça se passe, ça ne tient à rien. Mais tu as trouvé un garçon qui a des sentimens & de l'esprit, c'est ça qui reste ; faut le garder : je n'en trouverions peut être pas tant ici.

MY SIS. On vous proposera peut être d'autres partis.

ABDOLONIME. Laisse - moi faire....
V'la le Roi.

S C È N E X.

ALEXANDRE, ÉPHESTION, ABDOLONIME,
MY SIS.

ÉPHESTION à *Alexandre*. De grâce, Seigneur, intéressez - vous pour mon amour : la main de Myfis peut faire mon bonheur.

ALEXANDRE. Abdolonime, je veux encore ajouter une nouvelle grâce à celle que je vous ai faite. L'alliance d'Éphes-

38 MERCURE DE FRANCE.

tion honorerait les plus grands Princes. C'est l'ami & le favori d'Alexandre. Je veux lui faire épouser votre fille Mylis.

ABDOLONIME. Seigneur, votre ordre vient trop tard. Moi & ma fille, j'avons donné not' parole à un autre.

ALEXANDRE. Oh! Ciel, & qui pourroit me disputer....

ABDOLONIME. Myrtil, un simple Payfan ; mais j'avons engagé notre foi, & chez nous, ça vaut affaire faire. Ainsi, Seigneur, & vous Monsieur Ephestion, prenez que ma fille soit mariée, & qu'il ne soit plus question de cela.

ALEXANDRE. Savez-vous ce qu'on doit craindre en refusant Alexandre?

S C È N E X I.

XANTIPPE, LES PRÉCÉDENS.

XANTIPPE *coëffée ridiculement en pierres.* Nous voilà en état de paroître devant le Roi. Sire, vous voulez bien permettre qu'on vous fasse sa petite révérence.

ALEXANDRE. Quelle est cette femme!

ABDOLONIME. Une folle.

ÉPHESTION. C'est Xantippe, la mère de Mylis, qu'Abdolonime refuse de m'accorder malgré vos ordres.

XANTIPPE. Que que j'entends? Vous volais bian épouser not' fille! Ah! bons Dieux, Seigneur Éphestion, vous nous faites trop d'honneur; & je voudrions être capable de pouvoir...

ÉPHESTION. Persuadez, donc, Madame, le Seigneur Abdolonime.

MY SIS. Mon père, résistez.

XANTIPPE (*à Abdolonime*). Comment, chien!.... (*à Alexandre*) Seigneur, vous voulais bian permettre!... (*à Abdolonime*). Comment, tu ne veux pas donner not' fille à un gros Monsieur! qui prétands tu ly faire épouser? un Myrtil, un Paysan, plutôt que de la faire grand' Dame?

ABDOLONIME. Xantippe, j'ons déjà dit que Myrtil épouserait Mylis; j'ons déjà dit aussi q'vous n'étiez qu'une folle, & je dis encore ces deux choses-là.

ALEXANDRE. C'en est trop... (*bas à Éphestion, en le tirant à part*) Ecoutez, Éphestion: il vous faut renoncer à Mylis; mais, pour vous consoler, apprenez que je vais mettre Abdolonime à une dernière épreuve; s'il y succombe, je

40 MERCURE DE FRANCE.

dispose en votre faveur de la couronne qui lui est destinée... (*haut*) Abdolonyme, votre résistance m'irrite, & vous rend indigne de mes bontés. Je vous rends à votre premier état ; retournez à votre jardin , & apprenez à mieux ménager la délicatesse des Souverains.

MYSIS. Retournons joindre Myrtil.

XANTIPPE. Voilà, traître, ce que tu nous procures. Hélas ! j'étais, en un quart d'heure toute accoutumée à être grand' Dame , & il nous faudra bien du temps pour me raccoutumer à n'être que payssanne. (*Elle sort*).

S C E N E X I I.

ALEXANDRE, EPHESTION, ABDOLONYME,
MYSIS.

ABDOLONYME à *Alexandre*. Seigneur, Xantippe me fait rire avec le désespoir que lui cause la perte de sa dignité. Pour nous qui, Dieu marcy , n'ons quitté ni nos habits, ni not' ton villageois, je nous en retournons comme je sommes venus. Je vous sommes toujours bian obligés de nous avoir crus, pendant un peu de

A V R I L. 1776. 41

temps, assez dignes pour mériter votre confiance. (*à sa fille*) Allons, Myfis.

MYFIS. Allons... (*malignement*) Adieu, Seigneur Ephestion. (*Ils se retirent.*)

S C E N E X I I I.

ALEXANDRE, EPHESTION, Suite.

ALEXANDRE. Vous voyez comme Abdolonime soutient les revers : vous avez vu comme il s'est comporté dans la bonne fortune ; avec quelle sagesse n'a-t-il point parlé sur les points importants du gouvernement d'un Etat ? N'est-il pas digne d'en gouverner un lui-même ? Son esprit l'y appelle autant que sa naissance. Il est le dernier rejetton de la race des anciens Roi de Tyr : je viens d'examiner moi-même les titres découverts par Cratidas ; rien n'est aussi certain.... (*à sa Suite*) Qu'on fasse revenir Abdolonime & Myfis ; &, s'il se peut, qu'on cherche ce Myrtil dont je viens de leur entendre parler.

EPHESTION. Seigneur, je ne regrette point la couronne due à Abdolonime ; mais, Myfis...

42 **MERCURE DE FRANCE.**

ALEXANDRE. Peut être la connoissance de sa noble origine lui fera-t-elle changer de sentimens.

S C È N E X I V.

ABDOLONIME, MYNIS, LES PRÉCÉDENS.

ALEXANDRE. Revenez, Seigneur Abdolonime; recevoir des honneurs dûs non-seulement à ma faveur, mais même à votre naissance.

ABDOLONIME. Que veut dire le grand Alexandre ?

ALEXANDRE. Etes vous bien instruit de votre origine ?

ABDOLONIME. Mon père s'appeloit Euphorbe. Il est vrai que je ly avois souvent entendu dire que ce n'étoit pas son véritable nom, & qu'il en avoit un autre, qu'il avoit ses raisons pour cacher.

ABDOLONIME. Il étoit l'unique héritier des Rois de cette ville, & c'est à vous, par conséquent, que cet héritage est dû : je vous en donnerai la preuve ; en attendant, venez, sur ma parole, prendre possession du Trône.

ABDOLONIME. Cette comédie ici ne durera pas plus que celle de tantôt.

ALEXANDRE. Non, fiez-vous à moi... Venez aussi, belle Myfis.

MY SIS. O Dieux!

SCENE XV & dernière.

MYRTIL, LES PRÉCÉDENS.

UN OFFICIER à *Alexandre*. Seigneur, voici Myrtil.

ALEXANDRE. Que vois-je? c'est Philotas!

PHILOTAS. Oui, Seigneur, c'est moi que la passion la plus vive a arraché du sein de votre Cour pour me confiner dans un village, où depuis un mois, sous le nom de Myrtil, je soupire pour l'aimable Myfis. La voici : vous voyez l'objet de ma passion ; n'excuse-t-il pas tout ce qu'il m'a fait faire?

ALEXANDRE. Elle est digne de votre amour par ses vertus & par sa naissance.

PHILOTAS. Seigneur, je viens de l'apprendre.

ALEXANDRE à *Abdolonime*. Seigneur, vous pouvez, sans rougir, donner votre

44 MERCURE DE FRANCE.

filie à Myrtil : c'est le plus brave de mes Généraux.

ABDOLONIME. M'est avis que je rêve : mais soit en songe , soit éveillé , soyons honnêtes gens , & faisons notre état de Roi avec honneur , comme j'avons fait stila de payfan . . Que Xantippe va être folle !

ALEXANDRE. Nous lui remontrons la honte du ridicule auquel elle paroît portée. Nous adoucisons aussi la rusticité de votre langage & de vos manières. Alexandre ne se trompe pas comme le commun des humains , & il sait distinguer à travers le défaut d'éducation , les qualités essentielles que l'on retrouve toujours dans ceux qui , par leur naissance , doivent les posséder.

Par M le M. D. P.

*ÉPITRE à Mademoiselle * * *.*

N'ATTENDEZ PAS du bel esprit
Trouver la brillante parure ,
Quand le cœur dicte & qu'on écrit.
Pour vous , belle Eglé , je le jure ,
Je quitte le pinceau de l'art
Pour le burin de la nature ,

Et comme elle je suis sans fard,
Eglé, chacun à sa manière,
Je le fais : mais aurois je tort,
Alors qu'au clinquant je préfère
Le lingot mâte de bon or ?
Comme ma muse brillantee,
Avec grâce se pavanant,
Iroit sur ses deux pieds montée,
Déployer les couleurs du paon
A la Comtesse, à la Marquise,
Pour qui mon cœur ne me dit rien,
Et chez qui je la vois admise,
Par vanité, vous pensez bien.
Du bel esprit c'est-là la place ;
Oui, quand le cœur est arrêté,
Pour masquer son aridité
L'esprit doit pétiller de grâce ;
Mais étouffer le sentiment,
Sous une parure étrangère,
C'est affubler une Bergère
D'un riche ajustement ;
Son corset la rendoit gentille ;
On l'aimoit dans ce simple là :
Elle perd sous le falbala,
Les grâces de la jeune fille.
O mon Eglé ! quand je dirai,
Tout uniment que j'ex'adore,
Alors, crois moi, je te dis vra :

Et ne te dis pas tout encore ;
 Mais quand , avec beaucoup d'apprêt ,
 J'entasserai jasmin sur roses ,
 Et des grands mots vuides de choses ;
 Pleure & dis : son cœur est muet ,
 C'est son esprit qui s'étudie
 A m'éblouir de faux brillans ;
 Ainsi les bouquets d'Italie
 Remplacent , au rigoureux temps ,
 Les fraîches roses du printemps.

Par M. Mayer.

*EPITRE à Mademoiselle PERNETTI ,
 Auteur de Poësies fugitives insérées dans
 l'Almanach des Muses,*

JE savois bien que la Provence ,
 O Victorine ! fut toujours
 La province par excellence
 Le sol favori des amours.
 On y trouve raille si fine !
 Œil si tendre , si pétillant !
 Du brun-clair l'attrait si saillant !
 Et des appas que l'aimable Cyprine
 Ne montra jamais dans Paphos ;

Mais je ne croyois point y trouver des Saphos.

Je vous ai vu : vous marchez sur les traces

De Boccage & de d'Antremont ;

C'est un triomphe pour Toulon :

Et c'en est un pour Apollon

D'être caressé par les Grâces.

Par le même.

*VERS à une jeune Demoiselle considérant
une montre.*

COMME elle bat ! son bruit imite

De mon cœur le palpitement.

L'aiguille approche du moment ;

Ainsi le desir qui m'agite

Me rapproche de mon amant,

Comme elle tourne lentement !

Ah ! vers mon amant ma pensée

Est mille fois plus empressée.

Mais dans ces momens pleins d'appas,

Qu'il me dira : Je vous adore ;

Lente aiguille ne tourne pas,

Où du moins sois plus lente encore.

Par le même.



*A Madame DE M***, jouant le rôle
d'Amante sur un Théâtre de Société.*

Les beaux-arts sont enfans du goût,
Lui seul produit cette imposture
Dont le charme imprime par-tout
L'illusion de la nature.

A ce goût tu joins la beauté,
Les agrémens de la jeunesse ;
Tout en toi paroît concerté
Pour une Actrice enchanteresse.

Cet art est toujours séducteur,
Lorsque l'esprit qui le dirige
Est l'enthousiasme du cœur.

Tu m'entraînes par la pratique.

Damis, soumis à tes appas,

Quelque temps cherche-t-il à seindre ?

Tu prends le modeste embarras

D'un sexe qui doit se contraindre.

Le dépit, la crainte, l'amour,

L'espoir, dans ton ame agitée,

Se manifestent tour à-tour.

Toujours vivement affectée,

Le spectateur, dans tes beaux yeux,

Saisit la joie ou les alarmes.

Tantôt, d'un souris gracieux,

Ca

Ces yeux développent les charmes ;
 Ici , ton orgueil furieux
 Gémît d'un sentiment trop tendre
 Et voudroit déguiser des feux
 Dont tu ne saurois te défendre.
 Ainsi de Thalie , à ton gré ,
 Dans tes mains le masque varie ,
 Et d'un cœur toujours agité
 L'expression est applaudie.

Ces vers d'un Auteur ignoré
 Qui doit & qui veut toujours l'être,
 Ne sont ni le propos outré
 D'un fade & léger Petit Maître,
 Ni le langage d'un Amant :
 C'est la vérité qui vient rendre
 Les hommages dûs au talent.

CONSEILS A UNE JEUNE MARIÉE.

ÉGLÉ , vous voilà mariée ;
 Quel changement produit ce jour !
 Puissiez-vous , dans cet hymenée
 Goûter les douceurs de l'amour !

L'hymen est une loterie
 Où chacun achete fort fort ;

II. Vol.

C

50 **MERCURE DE FRANCE.**

Heureux , il fait chérir la vie :
Mauvais , on desiré la mort.

D'un jour à l'autre le cœur change :
Le plaisir de la belle nuit
Ne vaut pas le regret étrange
Du jour terrible qui la suit.

Plus d'un couple qui se déteste
S'adoroit quand il s'est uni ;
Pour éviter ce sort funeste ,
Suivez les conseils d'un Ami.

Votre époux est sage & docile ,
Il vous aime autant qu'il vous plaît ;
Ecoutez un moyen facile
De le conserver tel qu'il est.

Il est un art indispensable
Et nécessaire à la beauté ;
Des traits d'une pudeur aimable
Embellissez la volupté.

Sachez ménager son délire ,
Et loin de le trop enivrer ,
Faites en sorte qu'il desiré ,
N'ayant plus rien à desirer.

Habile à lire dans son ame ,

Partagez ses maux , son ennui ;
Riez s'il rit , blâmez s'il blâme ,
Prompte à changer autant que lui.

Pour embellir votre figure
N'ayez point trop recours à l'art ;
Que l'esprit soit votre parure
Et la décence votre fard.

Vous êtes sans doute assez belle
Sans ces colifichets pompeux ;
On devient bientôt infidèle
Quand on veut plaire à tous les yeux.

N'ayez point la triste manie
De vous rendre l'esprit savant :
En cultivant trop le génie
On affoiblit le sentiment.

Evitez sur-tout la présence
Des jolis libertins du jour :
Même jusqu'à l'indifférence ,
Tout est pour eux preuve d'amour.

Si l'un de votre compagnie,
Porte ombrage à votre mari ,
Sans dévoiler sa jalousie ,
Fuyez poliment cet ami.

C ij

52 MERCURE DE FRANCE.

Charmante Eglé, le cœur de l'homme
Est susceptible de changer :
Mais je vais vous apprendre comme
On se ramène un cœur léger.

Loin de lui reprocher son crime
Paraissez toujours l'ignorer :
Faites si bien qu'il vous estime
Quand il cesse de vous aimer.

S'il évite votre présence,
Ce n'est pas haine, mais respect ;
Cet égard, dans son inconstance,
Ne doit pas vous être suspect.

Quoiqu'un nouvel objet l'enflamme
Il sent le prix de votre cœur ;
Et toujours flottante, son ame
Fuit & recherche son erreur.

Alors l'occasion s'avance
De fixer un volage époux ;
Il faut redoubler de prudence...
Frappez enfin les derniers coups.

Montrez-vous bien plus caressante
Que celle qui fait vos regrets :
Vous serez toujours plus décente,
Et vos transports seront plus vrais :

Mais , pour avantage suprême ,
Vous possédez mille vertus :
Versez vos dons sur elle-même ;
Tels bienfaits ne sont pas perdus.

La réussite alors est prompte ;
Votre époux découvre ce trait ,
Il reste confus : à sa honte
Rien n'est égal que son regret.

Enfin l'amour vous le ramène
Plein d'ardeur & de repentir.
Quand on a tant souffert de peine,
Comme l'amour se fait sentir !

Chaque jour renaît sa tendresse ,
Chaque jour renaît votre ardeur ,
Et vos jours coulés dans l'ivresse
Sont marqués au sceau du bonheur.

*E N V O I à Madame ***.*

D'une réunion si chère
S'il naît quelques fruits pour garans *
Ce qu'ici je fais pour la mere
Je le ferai pour les enfans.

Par M. Lalleman.

A MA FEMME, après treize ans de mariage.

QUAND l'hymen réunit deux cœurs
Par les liens étroits d'une chaîne durable,
L'Amour s'approche, & cet enfant aimable,
En badinant, les couronne de fleurs;
Mais, trop souvent, l'Inconstance cruelle
Vient & détruit l'ouvrage de l'Amour;
Ce Dieu s'envole, & le cœur infidèle
En une affreuse nuit voit changer ce beau jour;
Le mien n'est pas soumis à cette loi sévère,
Encor épris comme au premier instant,
Il est heureux, il est tendre & constant.
Cœurs amoureux, comprenez le mystère:
Pendant treize ans, par un heureux retour,
Toujours aimé, toujours amant d'Ortense,
Le plaisir fut éloigner l'Inconstance,
Et ses appas furent fixer l'Amour.

*Par M. le Marquis de C** M**,
à Pent-à-Mousson.*



*VERS à Madame la Comtesse DE S***.*

Vous avez la fraîcheur & l'éclat de la rose,
Elle est Reine des fleurs, vous l'êtes des Amours :
Votre destin pourtant diffère en quelque chose ;
Elle plaît un moment , & vous plaisez toujours.

Par le même.

*VERS en réponse de M. le Président d'Alco
à Madame de B...*

LORSQU'EN naissant la belle Aurore
D'un voile vient à se couvrir ,
Les feux dont le ciel se colore
Sans retour vont s'évanouir ;
Lorsque dans les Etats de Flore
Un lys commence à se flétrir ,
Il meurt pour ne jamais éclore ;
Lorsqu'on voit un flambeau pâlir ,
C'est pour jamais que s'évapore
L'ardeur qui devoit le nourrir ;
Ainsi mon cœur , mort au plaisir ,
N'osoit pas espérer encore
Et de renaître & de jouir.

Civ

56 MERCURE DE FRANCE.

Mais j'ai reçu vos vers aimables,
 J'ai lu, je suis ressuscité,
 Et dans ces instans favorables
 J'ai fait grâce à l'humanité.
 A votre voix enchanteresse,
 A votre art mon cœur est soumis ;
 Je crois aimer mes ennemis :
 Mais aimé-je encor ma Maîtresse ?

*A Messieurs de l'Académie Française, en
 leur offrant le Portrait de feu M. l'Abbé
 de Voisenon.*

A VOTRE illustre Compagnie
 Par ses heureux-talens Voisenon fut lié,
 Et le fut par le cœur comme par le génie ;
 D'agréer son portrait, Messieurs, tout vous convie,
 C'est un tribut à l'amitié,
 Un hommage à l'Académie.

Par M. Guérin-de Frémicourt.



*A M. l'Abbé de C. . . qui me soupçonne de
l'éloignement pour le mariage.*

AMI, crois-en le serment de mon cœur,
Du célibat je ne suis pas l'apôtre :
Je ne crois point qu'on trouve le bonheur
Sans partager son sort avec un autre.
J'ai, tu le fais, le doux besoin d'aimer,
Je vois déjà s'éclipser ma jeunesse,
Et si je tarde encor à m'enflammer
Je ne dois plus espérer de maîtresse ;
Je le sens bien : mais comment faire un choix ?
Si, dédaignant & richesse & naissance,
Du tendre amour je suis les douces loix,
J'aurai manqué, dira-t-on, de prudence ;
Si la raison doit dicter mon arrêt,
De quel bonheur peut se flatter mon ame ?
Car, sous son nom, le sordide intérêt
Du chaste hymen allume seul la flamme ;
Ah ! qu'à jamais il cache son flambeau,
Si sa clarté doit éclairer ma peine ;
Que la vertu soit le premier anneau
De ceux qui sont destinés à ma chaîne ;
Que la beauté qui doit avoir mon cœur,
A de l'esprit joigne une ame élevée,

C v

58 MERCURE DE FRANCE.

Que ses talens , ses grâces , sa pudeur
 De mon bonheur assurent la durée ;
 Qu'elle soit gaie & vive sans efforts ,
 Que sur ses pas le plaisir semble naître ,
 Qu'avec adresse , en excusant mes torts ,
 Elle m'apprenne à mieux les reconnoître :
 Que dans le monde elle se livre peu ,
 Que cependant elle y paroisse aimable ;
 Que sa maison , sans foule , sans gros jeu ,
 Pour moi toujours soit la plus agréable ;
 Qu'elle soit douce & sensible à la fois ,
 Que la bonté forme son caractère ,
 Qu'à tous les yeux justifiant mon choix ,
 Elle travaille au bonheur de ma mere ;
 Que pour avoir tous les droits sur mon cœur
 En répandant l'agrément sur ma vie ,
 De mes parens , des siens & de ma sœur
 Elle s'empresse à devenir l'amie ,
 Dans quelque état que le sort pût m'offrir
 Cet être hélas ! peut-être imaginaire ,
 Ami , j'irois à l'instant le choisir
 Et braverois les propos du vulgaire ;
 Eh ! que m'importe à moi tout l'Univers ?
 Si d'être heureux j'ai la douce espérance :
 Je ne veux pas de repentirs amers
 Payer un jour les charmes de l'aisance.
 Ainsi sois sûr que pour fixer mon choix
 L'argent jamais ne sera ma boussole ;

De mon cœur seul j'écouterai la voix,
 C'est lui qui doit se choisir une idole :
 A mes transports , à mes desirs brûlans
 Il en faut une , & je la veux parfaite,
 Puisse ce choix , digne de mon encens,
 Remplir un jour mon ame satisfaite !
 Un être doux , né pour me captiver,
 Voilà pour moi l'unique convenance.
 Si ce phénix ne peut pas se trouver,
 Je garderai ma triste indifférence ;
 Mais si le sort , dans sa rare bonté ,
 M'offroit un jour mon aimable chimere ;
 Alors , Ami , de ma félicité
 Je te voudrois pour témoin oculaire :
 Je voudrois plus , je voudrois que ta main
 Bénit ce nœud que d'avance j'adore ;
 De l'amitié le charme souverain ,
 A mon bonheur ajouteroit encore.

Par M. de R. M. C. a. m. a. r. d. f.

A Monsieur DE CARMONTEL.

Tes Proverbes , tes Comédies,
 Amusemens de la société ,
 Etincellent par tout d'esprit & de gaieté ;
 Tu réunis à d'aimables faillies
 La critique , le goût & la variété.

Cvj

60 MERCURE DE FRANCE.

Poursuis ta brillante carrière,
En badinant corrige nos erreurs :
Pour tes pinceaux quelle vaste matière
Que la peinture de nos mœurs !
Jamais du fiel de la satire
Tes écrits séduisans ne furent infectés ;
En nous disant d'utiles vérités ,
Tu fais nous plaire & nous instruire.
Par M. Sireuil.

Le mot de la première Enigme du volume précédent est *Mercury* ; celui de la seconde est *Basse*. Le mot du premier Logogryphe est *Joueur*, dans lequel on trouve *or*, *ver*, *Roi*, *joue*, *roue*, *vœu* & *jeu* ; celui du second est *Mouchette*, où se trouvent *mouchet* (mâle de l'épervier) & *mouche*.

É N I G M E.

QUOI QUE dans un âge avancé
J'ai toujours ma vigueur première,
Camille, que Maron nous dépeint si légère,
Ne sauroit se flatter de m'avoir devancé.

D'une égale vitesse en tous les lieux je vole ,
L'été comme l'hiver , les nuits comme les jours.
De l'uniformité je suis le vrai symbole :

Rien de plus réglé que mon cours.

Tout le monde pourtant n'en juge pas de même.

A la Cour & dans les cachots

Contre ma lenteur on blasphème.

Pendant le regne des pavots

Ma célérité semble extrême :

Je suis même , aux yeux des dévots ,

Un peu paresseux en carême.

Je le parois sur-tout lorsque la fièvre b'ême

Sur un corps épuisé frappe à coups inégaux ;

Mais combien on voudroit que je fusse en repos ,

Lorsque près du bonheur suprême

On brûle de l'encens aux autels de Paphos ;

Tantôt on me maudit , tantôt on me souhaite.

Pour me voir arriver il faut être sorcier.

On aime à me gagner avec un créancier.

Trop souvent on me tue , & puis on me regrette.

L'Auteur vient de me perdre en me définissant.

Ne vas pas , cher Lecteur , me perdre en me cher-
chant.

*Par M. le Chevalier de la Doué , Officier
d'Infanterie.*



A U T R E.

JE vous sers, jeune Iris, à maint & maint usage :
 J'ai vu tous vos appas, je fus discrète & sage.
 J'ai su mieux que Lindor garder votre secret,
 Je peux mieux que *la Tour* faire votre portrait.
 Bien il est vrai qu'un rien & me trouble & m'agite :
 Le zéphir bat de l'aile, il ne reste aucun trait.
 Je dors, je cours, je marche, ou je me précipite.
 La nature me doit ses plus beaux ornemens :
 Mais quelquefois je suis fatale à ses enfans.
 Tout le monde me craint, me recherche &
 m'évite.

J'accours chez Palémon, Palémon se dépite,
 Et demain, pour me voir, il implore les Dieux.
 Si je vais me cacher au fond d'un précipice,
 Alors on me déterre, alors on m'aime mieux.
 Voilà, me direz-vous, un singulier caprice !
 Quoi ! cela vous surprend ! l'homme n'est-il pas
 fou ?

La femme en tient un peu : car j'ai vu Leonice,
 Qui me craint à l'excès m'aimer avec délice,
 Livrer à mes baisers son beau sein & son cou.

Par M. de W... Capit. de Cavalerie.



LOGOGYPHE.

L'AMOUR fait par mes traits enflammer un
Amant.

Retranche un de mes pieds, tu vois ce qu'il inspire ;

En cet état, prise diversement ,

Je suis le but où cet enfant aspire :

Mais si complaisamment tu mets mon chef à bas ,
Du nom de tes aïeux tu m'épouvanteras.

Par M. de Lamogiliere.

A U T R - E.

J E suis une maladie

Assez funeste au genre humain ;

De son bonheur implacable ennemie ,

Je répands sur ses jours le fiel de mon venin.

Tristesse, ennui, chagrin ,

Voilà les maux qui composent mon être ;

Mais si tu veux mieux me connoître ,

Ami Lecteur, je t'offre un animal

Vil objet du mépris des hommes ;

64. MERCURE DE FRANCE.

Et dont le nom , dans le siècle où nous sommes ,
Fort insultant , se prend toujours en mal ;
Ce qu'au fond d'un tonneau dépose une liqueur ;
Une arme qui jadis étoit fort en usage ;
Le nom qu'on donne au vernis d'une fleur !
Un frein par tous les Rois mis au libertinage ;
Une ville de France ; une autre en Italie ;
Un petit grain dont vivent les oiseaux ;
Tu me tiens : je finis. A quoi bon ces propos ?
En dire plus seroit folie.

A U T R E.

MIEUBLE de nuit , je parois peu le jour :
Ce n'est que vers minuit que l'on me fait la cour.
Faites de moi deux parts égales ,
L'une annonce le bien , l'autre la propreté :
Mais cependant , disons la vérité ,
Je suis par fois mauvais & souvent des plus sales.

Par M. de W. C. A. M. au R. R. P. C.



Sur un air del Signor Bononcini.

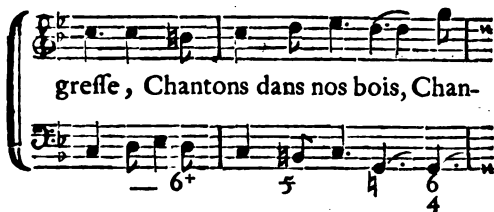
Allegro ma non troppo.

QU'AMOUR & la ten-dresse

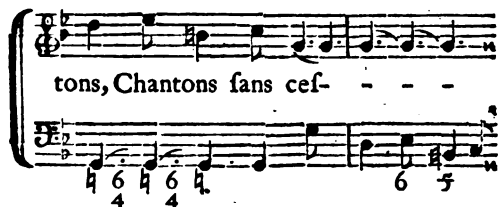
U-nissent nos voix ;

D'un ton plein d'alle-

66 MÈRCURE DE FRANCE.



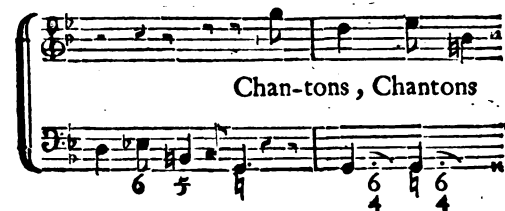
greffe, Chantons dans nos bois, Chan-



tons, Chantons fans cef- - -



fe Le plus ché-ri des Rois,



Chan-tons, Chantons

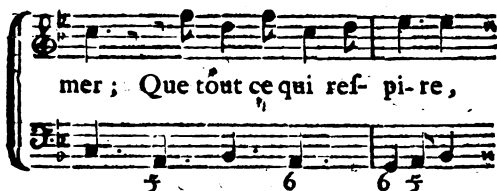
fans cel- - - - se Le

plus ché- ri des Rois.

Fin.
Les vœux

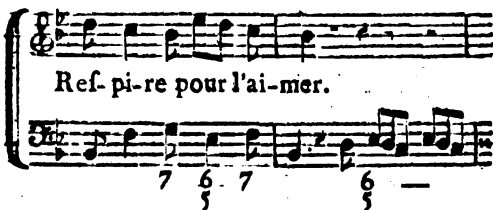
qu'il nous inf-pire Ne peuvent s'expri-

68 MERCURE DE FRANCE.



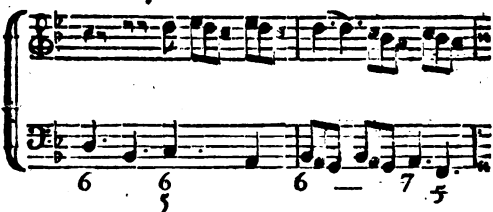
mer ; Que tout ce qui res- pi- re ,

5 6 6 5



Ref- pi- re pour l'ai- mer.

7 6 7 6 —



6 6 6 — 7 5



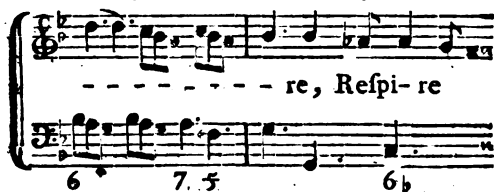
Respi- re pour l'ai- mer ,

6 *



Respi- - -

6 6 6 6 -



- - - re, Respi-re

6 7. 5 6 b



pour l'ai- mer. *Da capo.*

x b



NOUVELLES LITTÉRAIRES.

* *Mémoire contenant l'Histoire des Jeux Floraux & celle de Clémence Isaure ; pour servir de réponse à un écrit intitulé : Discours prononcé par Maître Lagane au Conseil de Ville de Toulouse, imprimé par ordre du même Conseil. Volume in-4^o. A Toulouse, chez la veuve J. P. Robert, Imp.-Lib. rue Sainte Ursule.*

CETTE discussion juridique , vivement agitée à Toulouse, ne doit point être indifférente aux Gens de Lettres de la Capitale. La liberté & l'égalité, qui doivent être par tout le véritable esprit des Compagnies Littéraires, sont compromises dans cette dispute qui s'est élevée entre les Capitouls de Toulouse & l'Académie des Jeux Floraux. Il faut , avant tout, exposer en peu de mots l'origine de cette Aca-

* *Les trois articles suivans sont de M. de la Harpe.*

démie, & de l'hommage annuel qu'elle rend à la mémoire de Clémence Isaure. Ce détail est tiré d'un Avertissement qui précède le Mémoire.

« Il est certain qu'une Société de sept
 » Poëtes ou Troubadours avait institué,
 » long temps avant 1323, le Collège de
 » la Gaie Science, représenté aujourd'hui
 » par l'Académie, & qu'ils ont fait les
 » frais des premiers prix qui y furent
 » distribués. Ils ont donc pu être appelés
 » les fondateurs de ce Collège. Il est
 » prouvé que Clémence Isaure ayant con-
 » sacré une partie de ses biens à restaurer
 » ou à rétablir l'ancien Collège du Gai-
 » Savoir sous le nom de Collège de Rhé-
 » torique ou de Poësie Française, a pu
 » de même en être regardée comme la
 » fondatrice, quoiqu'à la rigueur on puisse
 » dire qu'elle n'a précisément rien fondé.
 » Enfin Louis XIV, qui a érigé ce Col-
 » lège en Corps Académique par ses
 » Lettres-Patentes de 1694, peut aussi
 » & doit passer pour en être le véritable
 » fondateur, parce qu'il a le premier
 » fixé légalement & à perpétuité, les
 » sommes destinées à son entretien.

« A l'égard de Clémence Isaure, elle
 » est indifféremment désignée sous la

72 MERCURE DE FRANCE.

» dénomination , tantôt de fondatrice ou
 » d'institutrice , tantôt de restauratrice ou
 » de bienfaitrice , parce qu'elle paraît avoir
 » réuni ces diverses qualités. On l'appelle
 » fondatrice ou institutrice des Jeux Flo-
 » raux , parce qu'elle a donné le nom de
 » Jeux Floraux à la fête qu'on appelait
 » dans l'ancien temps la fête de la vio-
 » lette , en mémoire de la première
 » violette d'or fin qui fut inventée &
 » ordonnée par les Troubadours. On la
 » nomme restauratrice ou bienfaitrice ,
 » parce que , d'après la tradition & les
 » monumens publics , elle a légué de
 » grands biens aux Capitouls , à condi-
 » tion qu'ils feraient célébrer les Jeux
 » Floraux , c'est à dire , qu'ils rendraient
 » l'ancienne distribution des prix plus
 » régulière & plus constante , &c. »

Tous ces faits historiques sont prouvés
 fort au long dans ce Mémoire nécessaire-
 ment volumineux , qui est à la fois un
 plaidoyer & une dissertation , & dans
 lequel on accumule les citations & les
 autorités , en réfutant les objections con-
 trairees. Le discours de M^c Legane , qui
 a donné lieu à ce Mémoire , paraît être
 le résumé des prétentions du Consistoire
 des Capitouls. Ces Magistrats *les plus*
relevés

relevés de l'Europe, comme les appelle leur défenseur, à la faveur des nuages faciles à répandre sur toute espèce d'antiquité, soutiennent aujourd'hui que Clémence Isaure est un être chimérique dont ils ont bien voulu adopter la fable pendant long-temps, pour avoir un prétexte & une occasion de répandre des bienfaits sur l'Académie des Jeux Floraux; qu'ils en font les véritables fondateurs, & doivent en être les Présidens nés & nécessaires, &c.

Les doutes élevés sur l'existence de Clémence Isaure sont la dernière espèce d'attaque qu'ils aient livrée à l'Académie des Jeux Floraux. Mais il y a long-temps que les prétentions des Capitouls & la résistance de l'Académie avaient fait naître une discorde, dont les effets avaient souvent éclaté. Dépositaires des fonds affectés à l'entretien de cette Compagnie, les Capitouls se croyaient autorisés à l'asservir. C'est principalement pour faire cesser ces divisions & fixer l'état & les privilèges de l'Académie, que Louis XIV avait expédié les Lettres-Patentes de 1694, le titre le plus précieux sur lequel elle s'appuie. C'est par ces Lettres qu'il est arrêté que le Chef du Consistoire,

à la place du Maire de Ville , est seul en droit d'assister à toutes les séances Académiques *comme Académicien né* ; & que trois des Capitouls , en qualité de Bailes des Jeux , *accompagneront le Corps des Jeux Floraux pour lui faire les honneurs de l'Hôtel de Ville* : car c'était ordinairement dans ce lieu que se tenaient les assemblées. Il est même spécifié par ces Lettres - Patentes , que le Maire de la Ville ou le Chef du Consistoire , qui le remplace , ne portera *aucune marque de distinction , robe de cérémonie ni autre ornement appartenant à ladite Charge* ; ce qui montre évidemment qu'il ne doit pas assister à la séance comme Magistrat , mais comme simple Académicien. L'Avocat des Capitouls s'était fort indigné de cette disposition. « Ils regardent (disent les Auteurs du Mémoire en réponse à son Discours) un Consul comme dégradé parce qu'il est sans robe. Il s'écrie : *Quelle figure pouvait faire le Maire , ce premier Magistrat de la Ville , dans une séance Académique sans cet ornement Consulaire ?* On croirait après cette exclamation , que toute la dignité des Capitouls consiste dans la robe , qu'avec elle ils font tout , que

» sans elle ils ne font rien ; mais toutes
 » les robes Consulaires possibles ne sau-
 » raient leur donner dans l'Académie une
 » prééminence qu'ils n'y ont jamais eue ,
 » & que le Législateur a toujours eu soin
 » de proscrire , pour ne point choquer la
 » liberté & la délicatesse d'un Corps lit-
 » téraire jaloux de son indépendance ».

Sans doute il ne faut pas mettre sur le compte des Capitouls l'exclamation plaisamment emphatique de M^e Lagane leur défenseur ; mais il est sûr que cette phrase rappelle la douleur de Maître Niclas (dans la pièce du Jardinier & son Seigneur) qui ne trouvant pas de perruque au moment de la visite de son Patron , s'écrie : Il ne me reconnaîtra pas ; il ne m'a jamais vu sans perruque.

En 1773 , un Edit du feu Roi Louis XV renouvela en partie les constitutions portées par l'Edit de 1694 , & en établit de nouvelles , toujours dans la vue de prévenir les différends. *La Salle des Illustres* fut affectée aux assemblées & séances publiques de l'Académie des Jeux Floraux , qui s'étaient tenues jusqu'alors dans la Salle du Consistoire ; les dépenses furent réglées de manière à prévenir l'abus & la dissipation des fonds qui ,

Dij

dans la main des Capitouls , étaient souvent employés , à ce que porte le Mémoire , à des usages peu académiques , c'est-à-dire , prodigués en repas d'assemblée ; mais plus on assurait les privilèges & les avantages de l'Académie , plus l'animosité redoublait de la part du Corps de Ville. Ils en donnèrent un exemple bien frappant à la mort de Louis XV.

« L'Académie des Jeux Floraux s'em-
 » pressa de payer publiquement le tribut
 » des louanges qu'elle lui devait comme
 » à son Roi & à son Protecteur particu-
 » lier , qui venait de lui donner (par
 » l'Edit de 1773) un dernier témoignage
 » de son amour pour les Lettres. Ils refu-
 » sèrent de prêter la Salle des Illustres ,
 » que le nouvel Edit assigne pour tenir
 » les assemblées publiques , sous le vain
 » prétexte , consigné sans honte dans leur
 » acte , que l'Edit ne leur ordonnait de
 » prêter cette Salle *que pour les assemblées*
 » *publiques & les éloges des Académiciens,*
 » *mais non pas pour les oraisons funèbres*
 » *de nos Rois.* Sur leur refus l'Académie
 » fut obligée de s'adresser à la Grand'-
 » Chambre du Parlement , qui rendit une
 » Ordonnance le 19 Juin , & l'éloge fut
 » prononcé le 21. Le Public accourut en

« foule à cette féance; les Capitouls seuls
 « ne daignèrent pas y affister; ils déter-
 « rèrent l'Hôtel-de-Ville ce jour-là, de
 « forte qu'il n'y eut pas même un seul
 « Officier de garde pour recevoir les or-
 « dres de M. le Premier Président qui,
 « en fa qualité de Chancelier de l'Aca-
 « démie, a conservé le droit de présider
 « dans les afsemblées publiques ».

Il faut efperer que le Mémoire dont nous rendons compte, ouvrira les yeux des Capitouls fur leurs prétentions injuf-tes condamnées par nos Rois, & que Tou-loufe ne fera plus témoin du fcandale de ces querelles. Ils comprendront fans doute que s'il eft une efpece d'ambition qui convienne à des Officiers municipaux, c'eft fur-tout celle de protéger les institutions qui peuvent honorer leur pa-trie, & non de les combattre pour les avilir. L'Académie des Jeux Floraux fait honneur à la Ville de Toulouse, & doit être favorifée & encouragée dans un pays où les Lettres ont toujours été cultivées, & rempli d'une jeunefle éclairée & ftu-dieufe, dont les prix peuvent exciter l'émulation. Que deviendrait cette ému-lation, fi les Charges municipales don-naient le droit de présider l'Académie &

78 MERCURE DE FRANCE.

de prononcer sur les prix ? On sent quels abus en pourraient résulter , & quel dangereux avantage aurait , dans un concours Académique , un Corps de Magistrats qui tient souvent aux meilleures familles de la Ville , & dont la protection emporterait toujours la balance ? Et que serait ce encore si ces Magistrats occupés , comme ils doivent l'être , d'objets plus importants , étaient souvent peu familiarisés avec les Lettres & les Beaux Arts ? Ne pourraient-ils pas se rappeler quelquefois l'exemple connu d'un homme fort grave , qui entendant parler d'une Idylle très jolie , *jolie* , dit-il ! *a-t on cette jolie femme là pour de l'argent ?*

Le parfait Ouvrage , ou Essai sur la Coëffure ; traduit du Persan , par le sieur l'Allemand , Coëffeur , neveu du sieur André , Perruquier , breveté du grand Roi de Perse , Correspondant du grand Turc , de plusieurs Sociétés de Coëffeurs , Perruquiers , Baigneurs , &c. A Césarée ; & en France , chez tous les Libraires qui vendent les bons Livres.

Ce titre indique assez le genre & le ton de cette bagatelle , dans laquelle il y

a des traits agréables & ingénieux, de la gaité & de la critique. L'Auteur trouve moyen de parler en termes de coëffeurs de beaucoup d'objets différens, & cette manière est fort analogue à la mode des Calembours. « A présent, dit-il, qu'on » commence à respecter ce qui est vrai- » ment respectable; à présent qu'on ne » prononce plus le nom de Cultivateur » sans ôter son chapeau; il faut aussi » tirer les Coëffeurs de l'espèce d'avilif- » lissement dans lequel ils étaient tom- » bés. Apprenons aux femmes que ce » ferait s'avilir elles mêmes que de laif- » ser avilir une profession d'hommes qui » les approchent de plus près, & qui leur » font si souvent *tourner la tête* ».

L'Auteur relève les avantages de la coëffure & sur-tout ceux des Coëffeurs à la toilette des femmes. Il vante beaucoup la beauté des têtes poudrées, & se plaint seulement que toutes ne le soient pas. Sa dissertation finit par une lettre à l'Auteur de M. Cassandre. Il annonce comme lui au Public, les Ouvrages qu'il prépare. « Je donne le dernier coup *de peigne* à » une Tragédie intitulée *Clodion le Che- » velu*. Je vous confesse l'admiration que » j'ai toujours eue pour ce Roi Franc,

D iv

80. MERCURE DE FRANCE.

» tandis que je n'ai jamais fait que très-
» peu de cas de Charles le Chauve ».

Il rend hommage en passant au Per-
ruquier tant vanté de M. l'Abbé A. * * *,
Il parle d'un *Auteur fertile*, dont les
Ouvrages servent, dit-il, à faire des
papillotes aux femmes ; & il ajoute :
qu'on dise après cela que les femmes n'en
sont pas coëffées ?

Tel est le ton de cette brochure, dont
l'Auteur n'a voulu que s'égayer, & il y
aurait de l'humeur à se fâcher de ses
plaisanteries ou à juger son Ouvrage sé-
vèrement.

L'Amant de Julie d'Étange, ou Epître
d'Hermotime à son Ami ; par M. de
Murville. A Paris, chez Esprit, Libr.
de S. A. S. Mgr le Duc de Chartres,
au Palais Royal.

Hermotime est amoureux de Julie
d'Étange précisément comme Sophie
dans *Emilie*, est amoureuse de Téléma-
que. Ce délire de l'imagination peut
offrir une singularité propre à varier les
situations d'un Roman, & sur-tout à
annoncer d'avance la sensibilité d'un
jeune cœur qui, pressé d'aimer, com-

mence par embrasser une chimère. Je crois même qu'une lettre de Sophie à Télémaque, dans une pareille situation, pourrait fournir des traits fort heureux; mais je crois ce sujet beaucoup moins susceptible d'intérêt, quand on fait parler un homme. Comme l'erreur est un peu forte, peut être y avait il un art nécessaire à l'attribuer au sexe, dont l'imagination est plus tendre & dont les erreurs sont plus aimables. Quoi qu'il en soit, l'Épître d'Hermotime, en laissant beaucoup à désirer pour la sensibilité & l'intérêt, a le mérite d'être écrite en général avec assez de correction, & quelquefois même avec une élégance & une harmonie qui annoncent un véritable talent pour la versification.

L'imagination du mensonge est la mère.
 Je me fais un plaisir d'embellir ma chimère.
 Mon esprit exalté lui prête des appas
 Au-dessus d'une femme, & tels qu'il n'en est pas.
 Je crois voir ses cheveux, dont je suis idolâtre,
 Rouler leurs blonds anneaux sur la gorge d'al-
 bâtre.
 Ses lèvres, où l'Amour se joue avec les Ris,
 Me semblent s'animer du plus beau coloris,
 Je vois ses deux grands yeux tout brillants de lar-
 mière,

D v

82 MERCURE DE FRANCE.

Tourner languissamment leur mobile paupière ;
Me faire mille fois , propices à mes vœux ,
Par les plus doux regards, les plus doux des
 aveux ;
Et de sa taille svelte admirant l'élégance ,
Je me figure un lys que le zéphir balance.

Ces peintures, & les rimes d'*albâtre* & *idolâtre* sont un peu usées ; mais ces vers sont d'une tournure facile & qui flatte l'oreille. En voici de beaucoup meilleurs, parce que l'expression appartient davantage au Poëte. L'Amant de Julie est allé la chercher dans le Pays de Vaux, & ne l'a pas trouvée ; mais il s'en est consolé par l'aspect du Pays. Cette idée n'a rien de tendre, & l'Auteur n'a pas fait réflexion qu'elle contredit entièrement cette ivresse d'amour qui ne doit voir par tout que Julie ; mais il voulait faire un morceau de poésie descriptive ; & pour un jeune Auteur, la tentation était forte : il y a du moins succombé de manière à se la faire pardonner.

J'ai du moins du Jura contemplé la hauteur,
Ces glaces, que l'été ne fond qu'avec lenteur,
Ou qui, des feux du jour par le mont défendues,
Pendent de tous côtés sur les roches fendues ;

Ces rochers , dont la chute & les horribles bonds
Devancent les torrens & leurs flots vagabonds ;
Et ces chênes noueux , qui de leurs troncs noi-
râtres

Inspiraient la terreur aux Gaulois idolâtres ;
Et ce paisible lac , dont les flots toujours purs ,
Du libre Gênovois environnent les murs ;
Le bruit de l'aquilon , précurseur de l'orage ;
Ces jeux de la Nature , en sa beauté sauvage ;
Ces champêtres aspects , ces mobiles lointains ,
Où j'aime à promener mes regards incertains ;
Tous ces objets si doux à l'âme recueillie ,
Semblent porter la mienne à la mélancolie.

Ces vers sont très-bien tournés ; mais
le vers n'est qu'un instrument dont le
Poète se sert pour bâtir l'ouvrage de
l'imagination. Ce n'est pas assez de ma-
nier l'instrument avec facilité , il faut
l'appliquer à des objets heureusement
choisis ; & quand M. de Murville , qui
est encore fort jeune , aura appris à faire
ce choix , il ne lui manquera rien pour
obtenir les succès qui peuvent flatter le
talent.

Socrate en délire , ou Dialogues de Dio-
gène de Synope , traduits de l'Alle-
D vj

84. MERCURE DE FRANCE.

mand de M. Wiéland, avec cette épitaphe.

*Infani sapiens, æquus ferat omni iniqui,
Ulirà quam satis est, virtutem si petat ipsam.*

A'Dresde, chez Walther; 1 volume in-8°. *Article tiré du Journal de Berlin.*

Cet ouvrage, disent Messieurs les Journalistes, dont nous rapportons ici les paroles, cache la raison sous l'enveloppe de la bizarrerie, la saine morale sous l'écorce du persiflage, & l'ordre, la marche des idées de son Auteur, sous l'apparence du désordre & du caprice. S'il se trouvoit quelque Aristarque austère, à qui cette méthode de prêcher la vertu ne parût pas convenable; nous lui dirions, que toute la méthode est bonne entre les mains d'un homme de génie, & qu'il faut recourir à des remèdes extraordinaires, lorsque les autres sont usés, qu'ils ont perdu leur efficacité, qu'ils ne produisent que le dégoût, & que le mal est urgent.

M. Wiéland, déjà connu par plusieurs ouvrages où respirent la philosophie & la morale sous les fictions les plus ingé-

A V R I L. 1776. 85

niensés, représente Diogène écrivant sur son tonneau ses aventures, ses remarques, ses rêveries, ses sensations, ses opinions, ses folies, &c. Ce sage commence par se féliciter d'avoir si peu de besoins. « Cela vous coûte un peu de peine au commencement, dit-il, à moins qu'on ne vous ait élevé dans ce genre de vie. Mais combien de peine n'éprouve pas le fou, qui s'est mis en tête de mourir riche ? Combien de peines ne vois-je pas prendre à mon ami Phœdrias, d'abord pour gagner sa maîtresse, ensuite pour la satisfaire, enfin pour la conserver ! Combien en coûte-t-il à un autre pour devenir Sénateur, d'Épicier ou de Corroyeur qu'il étoit ? Comme celui-ci doit flatter péniblement pour s'insinuer dans les bonnes grâces d'un Satrape ! Les insensés ! la moitié de la peine qu'ils se donnent pour augmenter au centuple la somme des maux que la nature a voulu attacher à la condition humaine, seroit plus que suffisante pour les mettre en possession d'une félicité presque égale à celle des Dieux ».

» Si quelqu'un se mettoit en tête de devenir sage, pour faire fortune, ou pour acquérir de la considération, je lui

36 MERCURE DE FRANCE.

conseillerois d'abandonner son projet. Je gagerois ma besace & mon bâton, c'est-à-dire, tout mon bien contre une fève, (en supposant cependant que vous n'êtes point Pythagoricien.) qu'il y perdra ses peines, de façon ou d'autre. En effet, ou vous gagnerez l'estime publique, & alors je serai bien trompé si vous n'êtes redevable de cet honneur, ou à votre or, ou à votre emploi, ou à votre femme ou à votre sœur, ou à votre bonne mine, ou à vos talens pour la danse, pour le chant, pour la flûte, ou à votre adresse à sauter à travers un cercle, ou bien à faire passer des grains de millet par le trou d'une aiguille, ou enfin à toute autre chose qu'à votre sagesse. Ou si par une faveur singulière du Ciel vous parvenez à cette sagesse, soyez sûr que rien ne pourra empêcher le monde de vous regarder comme une espèce de fou : en ce cas, vous ferez bien d'imiter *Diogène* ; c'est-à-dire, que Diogène précisément parce qu'il est sage, n'est pas assez fou pour se soucier de ce qu'on dit. En effet, mes bons amis, s'il recherchoit votre approbation, lui qui n'a point de grâces à vous accorder, point de repas à vous donner, point de vin de Perse,

AVRIL. 1776. 87

point de jolie femme à offrir, il faudroit bien qu'il tournât les meules de vos moulins, ou qu'il travaillât dans vos mines, ou que par ses plaisanteries il vous procurât une digestion facile, ou qu'il se mêlât de quelqu'autre honnête métier de cette espèce. Or avec votre permission, il a jugé à propos de se dispenser de tout cela, & de tout ce qui pourroit y ressembler. Et pourquoi, Messieurs ? C'est apparemment parce qu'il fait se passer de votre approbation.... Je n'ai que faire de vous tromper, & j'espère que vous ne me tromperez pas davantage ; je n'espère, je n'exige, je ne crains rien de vous. Car où est le pauvre diable qui voudroit me voler mon bâton & ma besace remplie d'une poignée de fèves, & de quelques croûtes de pain bis ? Au surplus, s'il se trouvoit quelqu'un assez indigent pour les convoiter, je les lui abandonne de très-grand cœur. »

« Un homme sage trouve toujours l'occasion d'apprendre quelque chose ; & je vous proteste, Madame, que c'est de votre Epagneule que j'ai appris toute la philosophie d'*Aristippe*. .. Elle étoit couchée sur une pile de carreaux, & négligemment penchée vers son Epagneul ;

82 MERCURE DE FRANCE.

elle jouoit avec lui. Vis-à-vis d'elle étoit assis un jeune homme, dont la physionomie promettoit beaucoup. — Il avoit appris à l'école de *Xénocrate*, qu'il faut fermer les yeux, quand on ne se sent pas assez fort pour braver en face une belle séductrice. Il est vrai qu'il n'avoit pas le courage de les fermer entièrement ; mais il les fixoit à terre. Par malheur ils y rencontrèrent un petit pied, tel qu'on peut se figurer celui d'une Grâce sortant du bain : ce n'eût été rien, ni pour vous, ni pour moi : c'en fut trop pour le jeune homme. Timide & troublé, il détourna les yeux ; il regarda la Dame, & puis l'Epagneul, & puis le tapis : mais ce joli pied avoit disparu ; il en eut regret : il balbutia quelques paroles absolument étrangères à ce qu'il éprouvoit. La Dame cacha son chien : à son tour le chien la flatta, en tirant adroitement avec ses petites pattes la voile qui couvroit son sein : il la regarda d'un air malin... La Dame, sans y prendre garde, considéroit une *Léda*, ouvrage de *Parrhasius*, qui étoit suspendue près d'elle. Le badinage de l'Epagneul mit en liberté la moitié d'une gorge d'albâtre, de la forme la plus séduisante. Le

jeune homme clignotoit les yeux, & ne se possédoit plus. Le petit chien se dreilla sur les genoux de sa maîtresse : il appuya ses pattes sur son beau sein, & la regarda d'un air avide & intéressé : elle le comprit ; lui donna des bonbons, l'appela son petit flatteur. Le jeune homme n'eut plus la force de regarder à terre... Je m'esquivai. Chemin faisant, je rencontrai *Aristippe*, couronné de roses, exhalant autour de lui les parfums de l'Arabie entière. Il revenoit très bien conditionné d'un festin superbe & délicat, donné par le riche *Clinias* : il nâgeoit dans un ample vêtement de soie, il resplendissoit de toutes parts du butin qu'il avoit fait depuis peu sur *Denis de Syracuse*. Autour de lui solâtroit une troupe de jeunes Corinthiens, & lui, tel que *Bacchus*, entre les Faunes & les Satyres, il marchoit au milieu d'eux, & leur enseignoit sa morale. Par le Dieu *Anubis*, protecteur de tous les petits chiens, que je perde ma besace & mon bâton, si *Aristippe* n'a appris sa morale de l'Espagneul de *Danaë* ! Careissez la frivolité des riches & des grands, flattez leurs passions, ou favorisez leurs desirs secrets, sans paroître les remarquer, vous en recevrez

90 MERCURE DE FRANCE.

des bonbons : voilà tout le secret. Croyez-moi, *Clinias*, *Chérée*, *Démarchus*, *Sardanapale*, *Midas*, *Cræsus*, & qui que vous soyez tous ; ce n'est ni la jalousie, ni le désespoir, ni l'orgueil, qui m'empêche de courir après une félicité telle que la vôtre. C'est uniquement une conviction intérieure, à laquelle je n'ai rien à opposer. . . . O fils d'*Isctas* ! prendre de l'humeur, parce qu'un importun trouble tes rêveries ? Fi ! quelle honte ! n'aurois-tu pas été contraint de souffrir la même chose d'une araignée, d'une mouche, du moindre insecte ? »

» Tu ne fais rien, disoit un jour *Chérée* à *Diogène* ; — cela m'arrive souvent ; — que je m'asseye auprès de toi ; — soit ; si tu n'as rien de mieux à faire. — Rien, au monde. Il est vrai que je devrois être à la place publique. On juge l'affaire de ce pauvre *Lamon* ; son père étoit ami de ma famille ; je pense qu'il aura de la peine à échapper à ses ennemis : je le plains. J'étois résolu hier à parler pour lui. Mais aujourd'hui je ne m'y trouve nullement disposé. — Nullement disposé ? Et le père de *Lamon* étoit l'ami de ta famille ? Et le pauvre *Lamon* est en danger ? — Comme je le disois, ma

tête aujourd'hui n'est bonne à rien. Hier je soupai chez *Clinias*. Nous passâmes toute la nuit à table. Du vin des Dieux ! Des Danseuses, des Mimes, des Philosophes qui se chamaillèrent, puis s'enivrèrent, puis s'adressèrent aux Danseuses. Enfin la fête fut complète. — Tout cela est fort agréable ; mais le pauvre *Lamon* ? — Je n'y saurois que faire, je vous l'ai dit. Il me fait de la peine : c'est un honnête homme ; il a une femme vertueuse ; mais très-vertueuse ; — & belle sans doute ? — Elle vint hier me recommander l'affaire de son mari ; deux enfans, dont l'aîné a cinq ans, l'accompagnoient. Les aimables petites créatures ! La parure de leur mère n'étoit pas recherchée, mais je fus frappé de sa figure & de son air. Elle se jeta à mes pieds : elle parla avec chaleur pour son mari. *Il est impossible*, me dit-elle, *qu'il soit coupable, c'est le plus honnête homme, le père le plus tendre, l'ami le plus sûr. Il n'a pu rien faire de malhonnête à dessein. Aidez-nous ; vous le pouvez.* J'opposai des difficultés, elle les détruisit. Je fis un mouvement de compassion : elle pleura ; & quand les deux jolis enfans virent leur mère verser des larmes, ils

92. MERCURE DE FRANCE.

embrassèrent les genoux de leurs petits bras, & lui demandèrent en tremblant : *Ce Monsieur ne nous rendra-t-il pas notre père ?* La scène étoit touchante, je te jure ; & j'aurois donné cinquante mines pour avoir un bon Peintre qui m'en eût fait un tableau d'après nature. — Quoi ? dans un pareil moment cette idée a pu te venir ? — Je t'assure que c'en eût été bien la peine. Jamais je ne vis la beauté sous une forme plus touchante. Cette Syrène séduisante étoit toute ame & toute grâce. Madame, lui dis-je, j'éprouverai tous les moyens ; que ne feroit-on pas pour une femme comme vous ? Je dois souper chez Clinias, mais je m'échapperai avant minuit. Revenez alors, mon Valet-de-Chambre vous conduira dans mon cabinet, & nous songerons aux moyens de sauver votre mari. Ils dépendront sur tout de vous... Deviens-tu, Diogène, ce que fit l'extravagante ? Elle se releva avec une colère qui l'embellit encore, & un regard méprisant fut sa réponse. *Kenex*, dit-elle, en pressant ces innocentes créatures contre son sein, *le Ciel aura pitié de nous ; ou s'il nous abandonne, nous savons mourir.* — Oh Chérée ! Chérée, est-il possi-

ble ! — Tu es en train de moraliser ,
Diogène , adieu. Je suis d'une pesanteur
 affreuse , il faut que je me dissipe : veux-
 tu m'accompagner chez *Tryalis* ? Mon
 Peintre la prend pour modèle d'une Vénus
Callipygos. Ce tableau sera divin. —
 Je vous suis obligé. L'infortuné Lamon,
 sa femme belle & vertueuse , ses aimables
 enfans , tout cela m'occupe tellement ,
 que je ne saurois être bon à rien :
 je critiquerois tous les coups de pinceau
 de votre Peintre , fût-il des prodiges. Le
 malheureux Lamon ! continue *Diogène* ,
 veux-jé aller ?... Mais je n'ai ni crédit ,
 ni autorité , ni parti : personne ne se sou-
 cie de m'obliger : je suis étranger : (c'est
 à *Corynthe* que Lamon doit être jugé).
 L'affaire concerne la République : on ne
 me permettra pas même de parler....
 cependant je pourrai au moins lui servir
 d'Avocat... mais nous ne nous connois-
 sons pas.... hé ! Qu'importe ?... Une
 femme si belle n'aura pas inutilement
 baigné de larmes les pieds d'un *Chéréas*.. »

Diogène part , va plaider la cause de
 Lamon , attendrit ses juges , & lui sauve
 la vie. « Je m'échappai , ajoute-t-il , au
 milieu du tumulte , après avoir rendu
 Lamon à sa femme & à ses enfans trans-

94 MERCURE DE FRANCE.

portés de joie, & me voilà... Et qui est donc véritablement heureux dans ce moment ? *Chéréa, Clinias, Midas, Sardapale, Cræsus, ou moi* ».

» Je me promenois un jour sans objet, selon ma coutume : je tombai dans ce bois, qui s'étend le long du rivage, près du temple de Neptune. Je ne songeois à rien moins qu'à trouver dans ce lieu sauvage une ancienne connoissance ; lorsque j'aperçus tout-à coup au pied d'un arbre un homme d'environ trente cinq ans, l'air pâle & défait, les yeux enfoncés, les cheveux en désordre, & qui m'offrit tous les caractères de la misère & du chagrin. Quand j'en fus plus près, je vis avec étonnement que c'étoit *Bacchides* l'Athénien ; cet homme, qui un peu avant que je quittasse Athènes, avoit hérité d'une fortune de huit cents talens attiques pour le moins, fruit des travaux d'un vieux usurier, dont il avoit l'avantage d'être fils unique. Par quel événement trouvé-je ici l'heureux *Bacchides*, lui dis-je ? — Heureux ! Ah ! Dieux, s'écria-t-il, en soupirant ! Ce temps n'est plus, *Diagène*, car c'est toi que je vois ici, si mes yeux ne sont fascinés. Tu viens très-à-propos ; car c'est toi que je cherchois. Je

ne viens d'Athènes que pour me mettre à ton école. Je veux que tu m'apprennes comment tu fais pour être heureux dans l'état d'indigence. Tu m'as vu possesseur de palais, de terres, de mines, de manufactures, de vaisseaux. — Sans doute, vous aviez aussi des tableaux, des tapis de Perse, des vases d'or, de belles esclaves, des danseuses ? — Oui, par Jupiter, j'avois de tout cela. — J'en suis fâché pour vous ; — & moi je n'y vois rien de fâcheux, si ce n'est que je ne les ai plus. — L'un est aussi triste que l'autre. Mais par quel accident ? — Je te l'avouerai, *Diogène*, je n'ai point éprouvé d'accidents. Le faste, la dépense, les fêtes, les courisanes ont absorbé tout mon bien. Dix années de bonheur !... Ah ! comment puis je songer à l'état où je suis ! — Mais à présent quels sont vos projets ? — Je n'en ai point, *Diogène*. Je ne fais que devenir. — Tout cet or prodigué vous aura fait des amis. — Depuis que je n'ai plus rien à leur prodiguer, ils me méconnoissent. — C'est ce que vous auriez pu apprendre dans l'Académie ; & l'exemple de vingt de vos convives, jadis heureux ainsi que vous, auroit dû vous tenir lieu d'expérience. Mais je ne veux point aggraver par mes reproches, ceux

que vous vous faites sans doute à vous-même. Il est question de savoir ce que nous ferons actuellement. L'industrie est un Dieu secourable ; --- mais il n'y a point de métier qui ne demande à être appris, & moi je n'ai rien appris. — Vous avez de l'esprit ; vous savez parler : consacrez-vous à la République ; tâchez de gagner la confiance des Athéniens. — Tes plaisanteries sont trop amères, *Diogène* ; persuade-rois-je aux Athéniens de confier leur sûreté, leur bonheur, leurs revenus publics à un homme, qui n'a pas su conserver son propre héritage ? Et puis pour être homme d'état, il faut avoir une foule de connoissances, dont je ne me suis jamais occupé. — Vous pourriez au moins porter les armes. — Comme soldat ? j'aimerois mieux ramer ; comme chef ? ne faut-il pas de l'argent, de l'appui, ou du mérite personnel ? — Eh ! bien, il y a des Dames riches qui approchent de l'âge où il faut renoncer à l'amour, ou se le rendre propice à force de libéralités. — Ah ! *Diogène*, je me suis encore fermé cette issue. Les Dames dont tu parles exigent prodigieusement, & un homme qui, en dix années, a dissipé huit cents

ces talens ; n'est plus propre à un service aussi rude. Mais tout cela est inutile, si tu veux m'apprendre comment tu fais pour être si heureux dans un état d'indigence égal au mien. --- Heureux , je le suis en effet , *Bacchides* ; mais souffre que je dise que tu es dans l'erreur, si tu me crois indigent. Je me trouve plus riche que le Roi de Perse ; car je ne m'apperois pas qu'il me manque rien ; & ce contentement me procure la vigueur & la santé que tu me vois. Sain de corps & d'ame, sans soucis, sans passions, sans devoirs gênans, sans dépendance ; comment ne serois-je pas heureux ? Toute la nature n'est elle pas à moi, puisque j'en jouis ? Quelle source de plaisirs ne trouvé je pas dans ma sensibilité seule ? Pour toi, *Bacchides*, je crains bien que tu n'en connoisses pas de ce genre. --- Tu te nourris cependant de racines & de fèves ; tu es vêtu de bure ; & tu vis, dit-on, dans un tonneau. --- Si tu veux me faire compagnie, nous habiterons ensemble ma maison d'été ; car mon tonneau seroit étroit pour nous deux. Elle est à quelques pas d'ici, près du rivage ; c'est une espèce de grotte creusée par la nature, où je trouve toutes

98^e MERCURE DE FRANCE.

més commodités, un lit de feuilles sèches. — J'accepte tes offres, dans l'espérance que tu seras assez généreux pour ne point cacher à un infortuné le secret que tu dois posséder pour pouvoir te figurer que tu es heureux & riche. — Tu me fais rire. Il semble que tu t'imagines que j'ai sur moi un talisman, qui me communique ce pouvoir. Pour ne point t'abuser, *Bacchides*, mon secret est la chose du monde la plus simple ; mais il n'est pas si aisé de le communiquer. Mes principes ne sont point difficiles à concevoir ; mais pour en être convaincu comme je le suis, pour être heureux par leur moyen, autant que tu me vois l'être ; il faut avoir reçu de la nature certaines dispositions que tu n'as peut-être pas. Cependant faisons toujours une épreuve ; si tu te plais avec moi, tant mieux : sinon le hasard nous indiquera peut-être d'autres moyens.

— Réjouissons-nous, mon cher *Ximaque* ; j'ai perdu à la fois mon hôte & mon écolier. Il ne put fermer l'œil, de la nuit. Le lendemain nous fîmes un léger déjeuner de mûres & de pain ; après quoi je commençai à philosopher avec lui. Je lui prouvai, qu'un homme dans

sa position , pouvoit être , dès qu'il le voudroit, le plus heureux des mortels. Il parut me prêter beaucoup d'attention. Il trouva mes principes incontestables , mais ils ne purent l'entraîner. Cependant nous cheminions tout en conversant... Vers le soir, il m'obligea de le mener à la ville. Je le perdís de vue tout à-coup, sans m'en être douté. Un moment après, je le revis qui parloit à un esclave. Il vola vers moi, dès qu'il m'aperçut: son visage avoit repris vie & couleur. J'ai fait une trouvaille , me dit-il ; & quelle trouvaille ? lui répondis je. --- Un jeune homme , qui aime le plaisir , veut se divertir secrètement ce soir avec ses amis ; & son père , qui est un avare opulent , doit l'ignorer. Le premier a envoyé un esclave affidé à la découverte d'un endroit convenable ; je lui ai dit que j'en connoissois un admirable pour cela , & il va en prévenir son maître , qui me fera infailliblement inviter. -- Tu es ici depuis vingt-quatre heures , & tu es déjà si bien au fait du terrain ! Puis je savoir ? -- Pourquoi pas ? J'espère que tu ne feras pas la folie de perdre une aussi belle occasion de te rassasier & de te divertir ; la cabane du Pêcheur , voisine de ta gro-

100 MERCURE DE FRANCE.

te, suffit à nos projets. Le bon-homme est allé vendre ses poissons je ne fais où ; ses trois charmantes filles m'ont dit qu'il ne reviendrait qu'après demain. — Quand donc leur as-tu parlé ? — J'ai saisi le moment où , dans l'après-midi , tu reposois sur tes nates. Les filles sont aussi vives que l'élément qui les a vu naître , & , si je ne me trompe , elles sont très-complaisantes ; leur mère semble aussi n'avoir pas encore renoncé au plaisir. — Que tu es un excellent observateur ! voilà , pour le coup , tout dévoilé. Le métier d'entremetteur est d'un bon rapport dans une ville comme Corinthe , & c'est en effet le seul qui reste à un homme de ton espèce. Je vois bien que tu n'as plus besoin de moi : portés-toi bien , *Bacchides* ».

Nous ne pouvons nous empêcher de joindre une réflexion au bien que MM. les Journalistes de Berlin disent de l'Ouvrage de M. Viéland ; c'est que les leçons de morale , toujours si froides & si ennuyeuses par elles-mêmes , sont assaisonnées de la gaieté qui règne dans l'Ouvrage d'où sont tirés les morceaux qu'on vient de lire.

Les trois années qui ont déjà paru du

Journal littéraire de Berlin, formant une suite de 18 volumes, à raison de 6 vol. par an, se trouvent à Paris, chez Lacombe, Libr. rue Christine. Le prix de chaque année est de 15 liv. Les François qui désireront faire insérer quelques annonces ou pièces dans ce Journal, sont priés de les adresser, franchises de port, à M. Rossel, correspondant dudit Journal, rue du grand Chantier, à Paris.

Histoire Naturelle de Pline, traduite en françois, avec le texte latin, rétabli d'après les meilleures leçons manuscrites; accompagnée de notes critiques pour l'éclaircissement du texte, & d'observations sur les connoissances des Anciens, comparées avec les découvertes des Modernes. Tome VIII^e br. en carton, prix 8 l. A Paris, chez la veuve Desaint, Lib. rue du Foin St Jacques.

Ce Tome intéressant, & qui contient la majeure partie de la science médicale des Anciens, comprend quatre livres; savoir, le 23^e le 24^e le 25^e & le 26^e. Le vingt-troisième traite des remèdes tirés des arbres cultivés; le vingt-

E iij

102 MERCURE DE FRANCE.

quatrième, des remèdes tirés des arbres sauvages; le vingt-cinquième, des propriétés médicinales des simples ou herbes pareillement sauvages; le vingt-sixième traite des divers genres de maladies & des remèdes botaniques généraux & particuliers qui leur sont propres, & de certaines maladies qui étoient regardées comme nouvelles du temps de Pline; de-là l'Auteur passe à l'Eloge d'Hippocrate, de Dioclès, de Praxagoras, de Chrysippe, d'Erabistras & d'Hérophile, Médecins célèbres de l'ancienne Ecole, dont la méthode avoit constamment pour base la connoissance des vertus des plantes & l'application raisonnée de leur usage aux diverses maladies. Pline parle ensuite de la nouvelle méthode introduite par le fameux novateur Asclépiade.

« L'ancienne méthode, dit-il, se
» maintenoit dans toute sa vigueur, &
» elle avoit en sa faveur de grands témoi-
» gnages à revendiquer, lorsque du temps
» du grand Pompée, le Rhéteur Asclé-
» piade, qui ne tiroit pas de l'art de
» l'éloquence assez de profit à son gré,
» mais que la sagacité de son esprit ren-
» doit propre à toute autre chose qu'à la
» déclamation du barreau, se tourna

» tout-à-coup à la médecine. Le seul
 » parti qu'il y eût pour un homme
 » qui ne l'avoit point pratiquée, & à
 » qui sur-tout il manquoit la connois-
 » sance des remèdes, qu'on ne peut se
 » procurer que par les yeux & l'usage, il
 » le prit. Ce fut de renoncer à toutes les
 » méthodes reçues; de discourir beaucoup
 » pour flatter les malades, & de ne par-
 » ler jamais sans préparation; de rappeler
 » toute la médecine à la recherche des
 » causes de chaque maladie, & de la
 » rendre toute conjecturale. Sa méthode
 » rouloit principalement sur cinq moyens
 » de curation généraux, qu'il nommoit
 » les *secours communs*; ces moyens
 » étoient l'abstinence des alimens, quel-
 » quefois celle du vin, les fréquentes
 » frictions du corps, & l'exercice, soit à
 » pied, soit en litière. Or, comme évi-
 » demment chacun pouvoit se procurer
 » soi-même ces sortes de secours, tout
 » le monde s'intéressant au succès de re-
 » mède si faciles & si simples, il tourna
 » sur lui les yeux de presque tout le genre
 » humain, & se fit regarder comme un
 » homme envoyé du ciel.

» Il s'attiroit encore la confiance avec
 » une adresse admirable, tantôt promet-

104 MERCURE DE FRANCE.

» tant du vin au malade & leur en don-
 » nant à propos, tantôt leur faisant don-
 » ner de l'eau froide. Comme chez les
 » Anciens, Hérophile avoit établi le
 » premier dans la médecine la recherche
 » des causes de la maladie (ou la méthode
 » rationnelle) & Cléophras le régime
 » du vin, Asclépiade voulut aussi se dis-
 » tinguer par l'usage de l'eau froide. Il
 » avoit encore imaginé d'autres délica-
 » tesses, soit en faisant suspendre les
 » lits des malades, pour diminuer le
 » sentiment du mal ou procurer le som-
 » meil par le mouvement qu'on leur im-
 » primoit, soit en introduisant l'usage
 » des bains, qui flattoit toujours le goût
 » des malades, enfin en prescrivant d'au-
 » tres pratiques agréables, qui lui don-
 » nèrent une grande autorité. Mais ce
 » qui n'accrut pas moins sa réputation,
 » c'est la rencontre d'un homme cru
 » mort qu'on portoit au bûcher, & à qui
 » il conserva la vie : incident seul qui
 » justifie bien que ce n'étoit point par
 » de légers motifs que s'étoit fait une
 » révolution si considérable dans la mé-
 » decine. La seule chose dont on pour-
 » roit s'indigner, c'est qu'un homme de
 » la Nation la plus frivole s'il étoit de

» Bithynie) & né sans biens, eût entre-
 » pris ainsi tout-à-coup, pour l'intérêt de
 » sa fortune, de donner au genre hu-
 » main des loix de santé, qu'à la vérité
 » bien des Médecins ont abrogées depuis.
 » Asclépiade dut encore son succès, en
 » partie, à plusieurs usages des anciennes
 » méthodes, qui fatiguoient & tourmen-
 » toient même extraordinairement les
 » malades. On les accabloit à force
 » de les couvrir & de les faire suer par
 » toutes sortes de moyens : on les faisoit
 » en quelque sorte griller au feu : on leur
 » prescrivoit de chercher continuellement
 » l'ardeur du soleil, & cela dans une
 » ville souvent couverte de nuages, in-
 » convenient qui est sur-tout celui de
 » toute l'Italie. A ces pratiques, Asclé-
 » piade substitua le premier l'usage des
 » bains suspendus, qui flattoit infiniment
 » les malades. Il supprima de plus les
 » tortures qu'il falloit subir pour la gué-
 » rison de certaines maladies, comme
 » dans l'esquinancie, pour laquelle on
 » enfonçoit dans le gosier une cruelle
 » sonde. Il proscrivit encore, avec rai-
 » son, les vomissemens dont on faisoit
 » le plus énorme abus, & rejeta tous les
 » ouvrages de médecine ennemis de l'es-
 » tomac».

E v.

2106 MERCURE DE FRANCE.

Ce volume, sans contredit, forme (avec celui qui le suivra, & qui traite encore de la médecine botanique) la partie la plus utile, la plus curieuse & la plus intéressante pour l'humanité, de tout le vaste Ouvrage de Plin. Nous savons de bonne part que toute la matière du neuvième Tome est livrée à l'impression. Ainsi, d'une si laborieuse entreprise, il ne reste plus réellement à faire que le dixième volume, le onzième & le douzième étant destinés presque uniquement à d'amples tables des matières. Nous croyons donc pouvoir féliciter d'avance M. de Sivry d'avoir conduit à sa fin cet immense édifice de l'Histoire naturelle de Plin, & d'avoir enrichi son siècle de l'édition la plus pénible & la plus importante dont homme de lettres se soit jamais occupé.

Dissertation sur les attributs de Venus, qui a obtenu l'accessit au jugement de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles Lettres, par M. l'Abbé de la Chau, Bibliothécaire, Secrétaire-Interprète & Garde du Cabinet des Pierres gravées de S. A. S. Mgr. le Duc d'Orléans. A Paris, chez Pissot, Libraire, rue du Hurepoix.

L'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres n'accorde pas ordinairement d'*accessit* aux Ouvrages qui concourent pour les prix qu'elle distribue tous les ans ; les exemples en sont très-rares ; il paroît cependant que cette savante compagnie, en couronnant l'ouvrage qui auroit atteint le degré de perfection qu'elle exige, ne s'est pas fait une loi de condamner entièrement à l'oubli les pièces des concurrents qui auroient approché du but. Au reste, quand cette loi existeroit, la dissertation que nous annonçons auroit bien mérité qu'on y dérogeât.

Le seul nom de Venus étoit séduisant, & l'examen des attributs de cette Déesse, si célébrée par les Poëtes anciens & modernes, devoit inviter bien des Auteurs à s'exercer sur ce sujet ; c'est sans contredit un des plus beaux de la Mythologie.

Mais comme il ne s'agissoit pas seulement de discussions mythologiques pour remplir les vues de l'Académie, dont l'intention est d'éclairer les artistes sur le costume des Divinités anciennes, l'Auteur s'est prescrit un plan qu'il a suivi scrupuleusement dans le cours de sa dissertation. Il a présenté, d'après les Auteurs,

E vj

le résultat des idées des Grecs & des Romains sur la divinité de Venus, & il a fait connoître les monumens de toute espèce sur lesquels elle est représentée, ou qui indiquent ses attributs.

» Cependant, ajoute-t-il, soit que
 » l'on dise que cette Divinité a été for-
 » mée de l'écume de la mer, ou qu'elle
 » doive sa naissance à Jupiter & à Dioné;
 » soit qu'on la considère comme la nature
 » elle-même; il n'en sera pas moins vrai
 » que c'est un être chimérique, qui n'a
 » existé que dans l'imagination brillante
 » des Poètes, lesquels l'ont personnifiée,
 » en l'invoquant comme une des plus im-
 » portantes Divinités, & en lui donnant
 » la plus grande influence dans l'écono-
 » mie de l'Univers. Ainsi les idées des
 » Anciens sur Venus & sur les autres
 » Dieux ne sont autre chose que le résul-
 » tat d'un mélange étonnant & varié
 » d'allégories & d'opinions populaires,
 » ornées par les fictions des Poètes ».

C'est avec raison que l'Auteur de cette dissertation s'élève contre un préjugé historique qui se réfute de lui-même, & qui néanmoins trouve encore des partisans de nos jours. Il s'agit des prétendues prostitutions chez les

Anciens. M. l'Abbé de la Chau, après avoir fait remarquer tout ce qu'il y auroit d'indécet & de révoltant dans une pareille coutume, se sert d'un argument auquel il ne paroît pas qu'on puisse aisément répondre : c'est l'exemple des Pro-pétides, qui passent pour être les premières filles de l'Isle de Cypre qui se soient prostituées, en observant que cette prostitution étoit un effet de la colère de Venus. Il est bien sûr qu'une cérémonie religieuse, dont le motif est de se rendre agréable à une Divinité, ne peut tirer son origine d'une punition infligée par cette Divinité à des coupables qui auroient encouru sa disgrâce « Comment » donc un tel conte, ajoute M. l'Abbé » de la Chau, a-t-il pu s'accréditer ? C'est » qu'un Historien crédule & trompé par » de fausses relations l'aura d'abord pu- » blié comme vrai : un second l'aura » répété sur la foi du premier : un troi- » sième, l'ayant trouvé plaisant, n'aura » pas manqué de l'embellir, & le témoi- » gnage de plusieurs ainsi réuni sera » devenu une autorité pour la tourbe des » compilateurs modernes dont une partie » favoit moins peser les raisons que » compter les suffrages ; & dont l'autre,

110 MERCURE DE FRANCE.

» intéressée à donner de la vraisemblance
» à de telles infamies, se formoit avec une
» maligne complaisance cette chimère
» pour avoir le mérite de la combattre.

On est accoutumé, en parlant de Venus, à se former l'idée d'une Divinité qui favorisoit la débauche ; cependant si on examine la question avec les yeux de la critique, on verra que ce préjugé n'est fondé que sur l'extension que l'on a voulu donner à son influence, par rapport à la propagation des espèces, & sur de fausses interprétations de quelques surnoms qu'elle reçut. Celui de Πόρνη, par exemple, avoit induit en erreur le célèbre Bossuet qui reproche à Solon d'avoir élevé à Athènes un Temple à Venus la Prostituée. M. l'Abbé de la Chau fait voir que l'on ne peut avoir donné à une Déesse des qualifications aussi indécentes que celles de Courtisane & de Prostituée ; & que si l'on a quelquefois employé ces termes, c'étoit moins comme des épithètes de cette Déesse que comme l'indication de certains événemens qui n'avoient qu'un rapport fort éloigné avec elle. « On a donné à Venus, dit l'Auteur, » l'épithète de *Physica* qui exprime plus » honnêtement son action sur les deux

» fixes, ainsi que les desirs réciproques
 » qu'elle fait naître. C'est pour cela qu'on
 » a feint qu'elle étoit mère de l'Amour
 » ou de Cupidon, figuré par un enfant
 » qui est toujours à sa suite, & que l'on
 » a formé son cortège des Grâces qui
 » ornent tout & qui ajoutent encore à la
 » beauté, des Nymphes qui présentent la
 » volupté dans les lieux qu'elles habitent,
 » de la Jeunesse qui indique l'âge des
 » plaisirs, & de Mercure, ce Dieu com-
 » plaisant, dont la douce éloquence fait
 » se faire entendre au cœur; cortège char-
 » mant qu'Horace a si heureusement réuni
 » dans une seule stance.

Nous bornerons ici notre extrait & nous nous contenterons de dire en général que les idées de cette dissertation nous ont paru bien liées, les transitions heureuses, l'application des passages très-juste, l'usage des monumens employé à propos. La plus grande difficulté surmontée par l'Auteur, c'est d'avoir su rapprocher tant de choses disparates; & d'un grand nombre d'attributs & de surnoms qui paroissent souvent opposés, d'en avoir fait un système intéressant.

L'Auteur n'a présenté sa dissertation à l'Académie que comme un essai, & en

112 MERCURE DE FRANCE.

nous annonçant un ouvrage plus important auquel il travaille depuis plusieurs années, & dont l'objet est de publier & d'expliquer un choix des pierres gravées de la collection de Mgr. le Duc d'Orléans. Cet ouvrage qu'il a entrepris de concert avec M. l'Abbé le Blond, si versé dans la connoissance de l'antiquité & qui en a donné tant de preuves, doit intéresser également les gens de Lettres & les amateurs des Arts.

Journal des causes célèbres, curieuses, intéressantes de toutes les Cours Souveraines du Royaume, avec les jugemens qui les ont décidées.

Nous avons rendu compte des volumes qui ont paru de cet ouvrage périodique jusqu'au premier Janvier dernier, époque de la fin de la souscription de l'année 1775, & du renouvellement de l'année 1776.

Depuis le commencement de cette année, les Rédacteurs de ce Journal ont donné quatre volumes, qui renferment des affaires qui méritent d'être connues du Public. La première est une question

d'impuissance. Les faits qui y ont donné lieu sont également singuliers & intéressans. Un mari avoit eu deux enfans avec sa première femme. Il forme de nouveaux nœuds, & sa seconde épouse, malgré la présomption qu'il étoit puissant, demandoit qu'il fût visité par des Experts ; pour constater son impuissance. Le mari soutenoit que la fécondité de son premier mariage étoit une preuve légale de ses facultés viriles, & qu'on ne devoit pas le soumettre à une visite.

La seconde est la fameuse affaire de Saluces. L'importance de la question d'état qui a été agitée dans cette cause, lui assuroit une place dans une collection, qui doit contenir toutes les causes intéressantes qui se jugent dans les Tribunaux du Royaume.

La troisième est l'affaire du sieur Alliot, fils, contre son père, Fermier Général. Cette cause, qui a été jugée par le Parlement de Paris au mois d'Avril 1770, a fait beaucoup de bruit dans le temps. On se rappelle que M. Target, célèbre Avocat, a fait un Mémoire pour le sieur Alliot, fils, rempli de ces traits d'énergie & d'éloquence qui caractéri-

114 MERCURE DE FRANCE.

sent les ouvrages de cet Orateur. M. Dessesarts, qui a rédigé cette cause, a conservé les plus beaux morceaux du Mémoire de M. Target. Le volume qui la renferme est écrit avec intérêt. Partout le style y répond à l'importance des questions & des faits.

La quatrième est un appel comme d'abus interjeté d'un mariage contracté entre deux Protestans; les détails de cette affaire, qui a été jugée l'année dernière par le Parlement de Bordeaux, sont intéressans, & la discussion des questions de droit y est approfondie.

Enfin la cinquième est l'affaire de la Loterie de l'Ecole Royale Militaire, jugée en 1773 par le Parlement de Paris. Cette cause est piquante par le soin que le Rédacteur a pris de faire l'histoire de la Loterie, & par le développement de cette question : *De savoir si on peut s'inscrire en faux contre des chiffres.*

Ces deux causes ont encore été rédigées par M. Dessesarts.

Nous n'annonçons que les affaires célèbres; les quatre volumes qui ont paru cette année en contiennent plusieurs autres qui sont également curieuses &

A V R I L. 1776. 115
intéressantes. Cette collection devient
chaque jour plus précieuse.

Il paroît exactement tous les premiers
de chaque mois un volume de ce Jour-
nal. Le prix de la souscription pour Pa-
ris est de 18 liv. & pour la Province
de 24 liv. Il faut affranchir le port de la
lettre d'avis & de l'argent.

On souscrit chez le sieur Lacombe,
Libraire, rue Christine; & chez M. Dé-
fessarts, Avocat au Parlement, rue de
Verneuil, la troisième porte cochère
avant la rue de Poitiers.

On peut souscrire en tout temps, mê-
me pour les années précédentes.

*Les Astuces de Paris, Anecdotes Pari-
siennes, dans lesquelles on voit les
ruses que les intriguans & certaines
jolies femmes mettent communément
en usage pour tromper les gens simples
& les étrangers. Par M. N * *. 2 par-
ties in-12. A Londres; & se trouve
à Paris, chez Cailleau, Imprimeur-
Libraire, rue Saint Severin, vis-à-vis
les murs de l'Eglise.*

M. Mitouflet, fils d'un Apothicaire établi dans une petite Ville de la basse-Normandie, est le Héros de ce livre. C'est lui même qui, pour l'instruction de ses chers confrères les Provinciaux, raconte les petites tromperies qu'on lui a fait éprouver à Paris. « Claude Gilles » Pantaléon Mitouflet venoit, nous dit- » il au commencement de ces Mémoires, » de passer de ce monde dans l'autre, » après avoir été veuf pendant dix ans, » ce qui l'avoit consolé d'un mariage qui » avoit duré trente mortelles années. » Notre chère père, continuë-t-il, nous » avoit à peine dit les derniers adieux, » qu'on nous apprit que dans la Capitale » de la France nous avions un Cousin, » Secrétaire d'un Financier. Aussi tôt moi, » qui étois chef de ma maison, & que » l'état d'Apothicaire ne ragoûtoit point » absolument, par les raisons qu'on de- » vinera sans peine, je résolus de me » rendre auprès de ce parent, qui ne » pouvoit manquer d'être honnête, ai- » mable, spirituel, puisqu'il étoit riche. » Ma sœur voulut être du voyage; & » comme j'ai un bon petit cœur de frère, » je consentis qu'elle vînt partager la » haute fortune où je m'attendois de

» monter par la protection de mon Cou-
 » sin le Secrétaire. D'ailleurs je savois
 » que la présence d'une jolie fille vous
 » ouvre aisément le chemin des gran-
 » deurs à Paris, à Londres, à Rouen, &
 » par-tout où l'on a des yeux. Nous fîmes
 » à la hâte notre paquet, & j'enveloppai
 » précieusement dans plusieurs linges, la
 » somme de douze cents cinquante livres
 » dix sols neuf deniers, à quoi s'étoit
 » monté la succession de mon respectable
 » père. Je ne pus toucher au fond de la
 » boutique, le pauvre défunt, par pru-
 » dence, l'ayant substitué sur la tête de
 » mes enfans à venir. Nos préparatifs
 » achevés, nous nous emballâmes dans
 » le coche, & nous nous rendîmes bien
 » doucement à Paris ».

Mitouflet fait le récit de son entrée
 dans cette Capitale. Ils raconte les espié-
 gleries qu'il essuye de la part de ceux
 auxquels il demande son chemin; il com-
 mence par être la dupe de quelques Mar-
 chands de denrées; il s'en aperçoit, &
 se promet bien de se tenir dorénavant
 sur ses gardes, ce qui ne l'empêcho pas
 de tomber dans d'autres pièges. Le frère
 & la sœur, le lendemain de leur arrivée,
 n'eurent rien de plus pressé que d'aller

118 MERCURE DE FRANCE.

voir leur Cousin le Financier. Ils se mettent en marche , & s'entretenoient de la manière dont ils devoient se présenter chez lui , lorsqu'ils apperçurent qu'un homme ramassoit quelque chose à leurs pieds. Mitouflet s'arrêta pour considérer ce que c'étoit , & il vit avec douleur que cet homme venoit de trouver une très-belle bague & des boucles d'oreilles d'or, richesses qui auroient pu lui appartenir , s'imaginait-il , si la fortune lui avoit fait jeter les yeux à terre une minute plutôt. L'inconnu , se doutant de ce qui se passoit dans son ame , lui dit , le plus obligeamment du monde, qu'il ne tenoit qu'à lui d'acquérir à bon compte le trésor qu'il possédoit. « Comme j'ai grand be-
 » soin d'argent , je vous donnerai le tout
 » pour douze francs. Je fais bien que j'en
 » pourrois avoir davantage , puisque les
 » seules boucles d'oreilles valent au
 » moins un louis , & que la bague , dont
 » la pierre est fine , ne seroit pas trop
 » payée deux cents livres ; mais je suis
 » pressé de toucher de l'argent , ainsi que
 » je vous l'ai déjà dit. D'ailleurs , les
 » Marchands me tromperoient , se dou-
 » tant que le hasard m'a procuré ces bi-
 » joux. Et puis il est bien juste que vous

« en profitez aussi , puisque nous les
 « avons trouvés ensemble. Si vous aviez
 « la simplicité de ne pas croire qu'ils sont
 « d'or , examinez le poinçon , & allons
 « les faire estimer par le premier Orfé-
 « vre. Cela n'est pas nécessaire , s'écria le
 « Provincial. Vous avez l'air d'un parfait
 « honnête homme ; & ces effets me pa-
 « roissent très-beaux , j'y vois en effet le
 « contrôle ». Aussi tôt il tira sa bourse &
 donna douze francs au généreux inconnu,
 qui disparut ensuite comme un éclair.
 Mitouflet ne se sentoit pas de joie d'avoir
 acquis à si bon marché des effets précieux.
 Sa sœur en sautoit presque de plaisir , &
 le prioit de lui faire présent des boucles
 d'oreilles. « Vous serez assez riche , lui
 « disoit-elle , par la vente de la bague ;
 « & si mes boucles d'oreilles que je porte
 « actuellement venoient à casser , je pour-
 « rois du moins en changer. Oh ! le bon
 « pays , continuoit-elle dans son trans-
 « port , où l'on rencontre sous ses pas &
 « de l'or & des diamans ! » Dans l'ins-
 tant qu'ils se livroient le plus à l'alé-
 gresse , ils apperçurent la boutique d'un
 Orfèvre ; ils y entrèrent , & Mitouflet
 montra son trésor , en demandant quelle
 étoit au juste sa valeur. A peine l'Orfèvre

eut-il jeté les yeux dessus, qu'il fit un grand éclat de rire en s'écriant : « Est-ce que vous vous moquez de moi, de m'apporter du cuivre & un morceau de verre ? Du cuivre ! reprit aussitôt Mitouflet presque en colère, ne voyez-vous pas le contrôle ? — Bon ! ce prétendu poinçon n'est autre chose que la marque d'un clou cassé ; & tout ce que vous avez-là peut bien valoir vingt-quatre sols ».

Le Provincial pensoit encore à cette astuce, lorsque ses réflexions furent interrompues par la dispute de deux hommes qui se rencontrèrent sur son passage. Il se mit à les considérer en silence. L'un étoit Marchand de cannes, il le crut du moins, parce qu'il en portoit un gros paquet sous ses bras, & qu'il tenoit un très-beau jonc que l'autre homme paroïsoit vouloir marchander. « Je vous en donne six francs, disoit ce dernier. — Non, répondit le Marchand, je vous le laisse pour neuf, & c'est encore trop bon marché : mon jet vaut un louis comme un denier. = Je le fais bien, répliqua le marchandeur, mais je ne veux pas vous en donner davantage ; d'ailleurs c'est tout l'argent que j'ai sur moi ».

« moi ». Il s'en alla après ces mots, & Mitouflet le perdit bientôt de vue. Pendant leur dialogue, il avoit réfléchi que le ciel lui offroit sûrement l'occasion de retrouver ce qu'il venoit de donner mal-à-propos pour la bague & les boucles d'oreilles. Il s'approche du Marchand de cannes & lui demande s'il veut lui vendre son jonc. « Vous voyez ce que j'en refuse, » lui dit-il ». Le Provincial lui compta alors la somme qu'il exigeoit, & ils se séparèrent fort contents. Mitouflet étoit enchanté d'avoir eu presque pour rien un jet de trois pieds six pouces, dont il pouvoit se défaire avantageusement quand bon lui sembleroit. Appuyé sur sa canne d'un air martial, il entra chez son Hôtesse aussi fier qu'un Tambour-Major. Il lui montra sa nouvelle emplette, & attendoit avec impatience les complimens qu'il étoit certain de recevoir; mais au lieu de le féliciter sur son bonheur, elle sourit-dédaigneusement & s'écria qu'elle n'étoit point du tout étonnée qu'il eût été la dupe de gens fourbes & rusés, qui attrapotent tous les jours quelqu'un dans Paris. Afin de la faire changer de sentiment, Mitouflet lui raconta comme il s'étoit procuré son jonc;

122 MERCURE DE FRANCE.

& , pour mieux lui prouver son extrême valeur , il se mit à le faire ployer en arc ; la satisfaction fut de bien courte durée. Au second essai , cet admirable jonc se cassa en trois morceaux ; & le tronçon qui lui resta dans la main , venant à se fendre en cinq ou six parties , avoit tout l'air de ces fouets destinés à corriger les enfans. Il n'eut plus lieu de douter que son jonc prétendu ne fût un composé de différens morceaux , collés avec art , & couverts d'un beau vernis. Mitouflet resta comme pétrifié de cette nouvelle tromperie. « Vous voyez , lui dit son Hôteſſe » en riant de son air stupéfait , vous voyez » que votre Marchand s'entendoit avec » celui qui feignoit d'avoir envie de la » canne. Mais , consolez vous , un pareil » manége se renouvelle tous les jours » dans Paris , & vous n'êtes ni la pre- » mière , ni la dernière dupe. Tenez-vous » donc sur vos gardes , & défiez-vous » toujours des Marchands de cannes. Que » de ruses ils imaginent ! J'en suis inf- » truite à force d'avoir connu dans ma » maison des gens qui les ont éprouvées. » Tantôt c'est un jonc enté en un ou plu- » sieurs endroits ; tantôt ils le râpent , le » polissent , lui donnent une forme agréa-

» ble , & vous le couvrent ensuite d'un
 » vernis qui imite la nature. Une autre
 » fois ils collent autour d'un morceau de
 » bois préparé & choisi pour cet effet ,
 » plusieurs joncs pas plus gros que le
 » doigt , & ménagent différens trous im-
 » perceptibles au haut de cette singulière
 » canne , par lesquels , soufflant avec
 » force , il vous font croire , lorsque l'air
 » vient à sortir par l'extrémité opposée ,
 » que vous voyez la preuve qu'ils vous
 » offrent un véritable jonc , cette tige
 » étant très poreuse. Non contents de ces
 » précautions , quelques uns d'entre eux
 » s'avisent encore de recourir à plusieurs
 » métamorphoses. Les uns se déguisant
 » en Laquais , en Cuisiniers ou bien en
 » Invalides , vous attendent dans quel-
 » que rue détournée , vous présentent
 » une seule canne qu'ils ont à la main ,
 » & vous disent d'un ton piteux que le
 » besoin d'argent les oblige à se défaire
 » d'un jet de prix , qu'ils vous donneront
 » au meilleur compte. Ce qu'ils vous en
 » demandent est toujours proportionné
 » à votre air plus ou moins riche ; & ils
 » se réservent d'ailleurs *in petto* de dimi-
 » nuer les trois quarts de leur prétention.
 » Tant pis pour ceux qui n'ont point assez

124 MERCURE DE FRANCE.

» d'esprit pour se garantir des pièges qu'ils
» rendent à la crédulité ».

Cette leçon ne rend pas le Provincial plus prudent. Il fait connoissance avec un de ses voisins qui se dit Gentilhomme. Mitouflet regarde comme son meilleur ami ce prétendu Gentilhomme, parce qu'il a bien voulu assurer un Provincial de sa protection & lui emprunter de l'argent. Cet intrigant le conduit dans un tripot qu'il appelle une société de la Cour ; & , de concert avec la maîtresse du tripot , il escroque quelques louis à sa nouvelle dupe.

Mitouflet voyant ses finances bien diminuées , se promet de solliciter son Cousin le Secrétaire pour obtenir une place lucrative. La réception que lui a faite ce Cousin n'a pas de quoi le flatter : cependant il espère toujours s'avancer par le crédit de ce parent , qui a bien voulu faire un accueil favorable à la jeune Nicette. La pauvre fille , aussi crédule que son frère , est la dupe des cajoleries qu'on lui fait. Le frère & le sœur font enfin des réflexions sur leur situation. Le fruit de ces réflexions un peu tardives , est de retourner dans leur Province , qu'ils n'avoient jamais dû quitter.

L'Editeur de ces anecdotes Parisiennes a cherché à y répandre de la gaieté. « Mon » livre, dit-il hautement dans son aversissement, est fait pour inspirer de la » joie; ainsi que ceux qui sont assez ennemis d'eux-mêmes pour dédaigner de » rire, ne viennent point affliger mon » honnête Libraire avec leur visage triste ». Cet écrit cependant ne doit point être regardé comme une simple plaisanterie : il peut devenir très-utile, si, dans une nouvelle édition, l'Editeur ne se borne pas, comme dans celle-ci, à nous donner les tromperies ordinaires de quelques porte balles ou autres gens de cette espèce. Les brocanteurs de tableaux ou de curiosités d'histoire naturelle pourront lui fournir bien des ruses, bien des fourberies, dont les Amateurs un peu novices sont toujours les dupes. Les différens moyens de tromper un acheteur de bonne foi sont les secrets des fripons, & on ne peut trop divulguer ces secrets pour l'intérêt des honnêtes gens. Au reste, toutes ces astuces ne sont pas plus celles de Paris que de Londres & de tout autre lieu très-peuplé, & où se trouve par conséquent toujours beaucoup de dupes & de fripons.

Discours prononcé à l'Hôtel-de-Ville de Lyon, le 21 Décembre 1774, par M. Bergasse Avocat, brochure in-8°. à Lyon, de l'Imprimerie d'Aimé de la Roche, & se trouve à Paris, chez Humblot, Libraire, rue S. Jacques.

Ce discours est divisé en deux parties. L'Auteur examine dans la première, quelles sont les causes générales des progrès de l'industrie & du commerce. Il nous entretient dans la seconde de leur influence sur l'esprit & les mœurs des nations. La nécessité est reconnue par l'Auteur de ce discours pour être la première cause générale des progrès des arts. Les autres causes qu'il nous présente, telles que l'échange, l'inégalité des conditions, le hasard, l'invention des métaux & la navigation ne sont que des effets de cette première cause, ou n'eussent été sans cesse que des causes impuissantes. L'homme doit donc à la multitude des besoins, ses loix, ses mœurs, ses connoissances & ses arts. Le discours de M. B. n'est que le développement de cette vérité. « Considérons, dit l'Orateur, l'homme au moment où il sort des mains de la nature. A peine offre-

» t-il alors une ébauche imparfaite de ce
 » qu'il doit être un jour ; son ame fati-
 » guée du poids de sa nouvelle existence,
 » sommeille encore sur les bords du
 » néant, dont à peine elle est échappée :
 » les sensations qu'il éprouve, passagères
 » comme des songes, fuyent sans se
 » reproduire ; & l'univers qui le frappe
 » de toutes parts, ne peut altérer le repos
 » stérile auquel il s'abandonne. Sous ces
 » dehors obscurs & tranquilles, il cache
 » cependant un germe d'activité, que
 » de légères circonstances peuvent faire
 » éclore. La douleur & le plaisir parta-
 » gent malgré lui tous les instans de sa
 » durée ; le passage rapide d'une de ces
 » sensations à l'autre ne produit long-
 » temps dans son ame qu'une inquiétude
 » vague & momentanée. A cette inquié-
 » tude involontaire succède enfin un sen-
 » timent plus profond & plus réfléchi, le
 » sentiment du besoin ; dès ce moment il
 » n'a plus de facultés oisives. Ses orga-
 » nes se dépouillent par degrés de leur
 » grossièreté première. Ses sensations ces-
 » sent d'être passagères & stériles ; ses
 » combinaisons, d'abord lentes & défec-
 » tueuses, deviennent chaque jour plus
 » rapides & moins imparfaites : son in-

128 MERCURE DE FRANCE.

» telligence long - temps incertaine &
» bornée , croît avec les desirs , & se
» fixe avec les habitudes : tout son re-
» pos , toute son inaction l'abandonne :
» les passions , ces élémens tumultueux
» de l'erreur & de la vérité germent au
» fond de son cœur , comme la foudre
» au sein des nuages ; & cette curiosité
» inquiète à laquelle il devra dans la
» suite ses connoissances & ses crimes
» est déjà pour lui un penchant impé-
» rieux , qu'il ne peut ni vaincre , ni satis-
» faire. Si l'homme n'avoit jamais connu
» l'empire de la nécessité , si le senti-
» ment de sa foiblesse n'avoit déterminé
» le premier essai de ses forces , ses jours
» enveloppés de ténèbres paisibles cou-
» leroient donc au sein de l'ignorance
» & de l'oïveté. Sans motif pour se
» déterminer , sans intérêt pour agir ,
» jamais il n'eût franchi les bornes étroi-
» tes de son existence , il n'eût pas même
» senti qu'elle eût des bornes. Qu'on
» ouvre les annales des nations , & l'on
» verra que c'est dans les plaines inou-
» dées par les eaux du Nil , sur les ro-
» chers de l'Attique encore sauvage , au
» milieu des vastes forêts du Nord , que
» les arts & les sciences sont parvenus à

» ce haut degré de perfection, qui étonne
 » aujourd'hui ceux qui n'en ont étudié
 » ni les progrès ni les causes. Par tout
 » où l'homme a eu de grands obstacles à
 » vaincre, il a fait de grandes choses ;
 » la nature qui semble avoir prévu tous
 » les souhaits du peuple du Midi, ne
 » leur a donné que des fers, des vices,
 » des despotes & le repos. L'histoire de
 » nos besoins est donc essentiellement
 » liée à celle de nos connoissances ».

L'Orateur fait très-bien voir que les
 progrès des arts & du commerce ont
 contribué dans tous les siècles aux pro-
 grès de l'esprit humain ; mais ont-ils
 influé d'une manière aussi avantageuse
 sur les mœurs des nations ? L'Orateur
 avoue que l'industrie en nous donnant
 des besoins, nous a donné des vices ;
 que les lumières qu'elle a fait éclore n'ont
 trop souvent éclairé que nos excès ; que
 l'or qu'elle entraîne après elle, est un
 poison brûlant, qui dessèche les empires
 dans leurs racines, & leur prépare une
 maturité funeste : mais en avouant tou-
 tes ces choses, il dit cependant que sans
 l'industrie nous n'aurions peut-être pas
 des mœurs, & que si le commerce n'a-
 voit reculé pour nous les bornes de l'uni-

130 MERCURE DE FRANCE.

vers, nos mœurs seroient encore grossières & barbares. « Les principes des
 » mœurs appartiennent à la nature, &
 » ne se développent que dans la société;
 » l'intérêt, l'amour & la pitié, ces sources
 » ces premières de toutes nos affections
 » existent également dans l'homme sauvage
 » & dans l'homme civilisé : mais
 » dans l'homme sauvage, l'intérêt est un
 » penchant grossier, que la seule présence
 » du plaisir excite, & qui n'a d'autre
 » frein que la douleur ; l'amour est
 » moins une passion qu'un besoin, & la
 » pitié n'est qu'une sensation rapide, qui
 » disparoit avec l'objet qui l'a fait naître.
 » Ce n'est que dans la société que ces
 » sentimens se changent en habitudes
 » morales, & se reproduisent en quelque
 » sorte sous toutes leurs nuances. Là,
 » guidé par ses propres erreurs, l'intérêt
 » détermine la nature des actions humaines,
 » fixe les bornes du juste & de l'injuste,
 » & condamne les crimes qu'il fait
 » commettre. Là, sous le nom de désintéressement
 » & d'humanité, la pitié arrête l'impétuosité
 » des passions, ôte à la vertu son orgueil,
 » & dérobe au vice sa férocité. Là, sur-tout,
 » élevé dans le sein de l'illusion, & disposant de

» toutes les forces du cœur humain ,
 » l'amour jouit d'un pouvoir que la na-
 » ture ne lui a pas donné, & qu'elle
 » n'ose combattre. Père des mœurs &
 » des crimes, si les pâles éclairs de la
 » jalousie ont presque toujours environné
 » son berceau, si le poignard de la ven-
 » geance brille sans cesse au pied de
 » ses funestes autels, si quelquefois même
 » les plus hautes destinées sont devenues
 » le triste jouet de ses caprices ou de ses
 » fureurs ; sans lui cependant, cette har-
 » monie secrète, qui rapproche toutes
 » les parties de l'univers moral, ne sub-
 » sisteroit pas. C'est du sein des orages
 » où il est placé, qu'il sème dans la so-
 » ciété les vertus paisibles dont il com-
 » pose le bonheur des nations. Ces de-
 » voirs précieux qui servent de liens aux
 » familles, & dont la nature elle-même
 » a préparé la récompense ; cet honneur
 » sévère qui fuit le plaisir que la honte
 » accompagne, & qui fragile comme
 » la beauté, n'est pas plus réparable
 » qu'elle ; cette pudeur délicate, voile
 » léger que l'innocence a tissé, & que
 » la main de la volupté colore ; cette
 » sensibilité douce qui dépouille l'amour-
 » propre de ce qu'il a de dur & de

132 MERCURE DE FRANCE:

» barbare, & donne un prix aux actions
» les plus indifférentes ; cette politesse
» enfin si vantée, qui, lorsque les mœurs
» sont pures, est la plus noble expression
» de la bienfaisance, mais qui, lors-
» qu'elles cessent de l'être, n'en est plus
» que l'heureux mensonge ; tous ces sen-
» timens, toutes ces vertus ne se déve-
» loppent qu'avec l'amour, & ce n'est
» que dans la société, que le plus aveu-
» gle & le moins docile de tous les pen-
» chans, devient de toutes les passions
» la plus utile & la plus féconde. » On
pourroit, ajoute l'Auteur dans une note,
comparer l'amour au principe caché qui
meut l'univers : tous les ressorts de la
société sont dans sa main, & c'est des
diverses formes qu'il emprunte que dé-
pend la plus ou moins grande bonté des
mœurs. Pourquoi nos mœurs varient elles
d'un siècle à l'autre, tandis qu'en Oriens
elles ne sont sujettes à aucune révolu-
tion ? C'est que l'amour règne en Europe,
& qu'il est esclave en Asie.

Il auroit peut être été nécessaire, pour
remplir l'objet que l'Orateur s'étoit pro-
posé, de peindre l'homme de la nature &
celui de la société, de faire l'histoire de
ses connoissances, en faisant celle de ses

besoins ; & en développant les rapports secrets qui unissent son être moral à son être physique , assigner , pour ainsi dire , à chacune de ses découvertes principales, son origine , sa cause , & ses effets. M. B. ne s'est pas dissimulé la nécessité de suivre ce plan ; mais son étendue n'auroit pû être renfermée dans les limites d'un simple discours. M. B. s'est vu donc obligé de se borner à ne présenter que des résultats historiques , dont la liaison , l'ordre & l'exactitude , porteront à conclure avec l'Orateur que l'homme doit à l'industrie ses connoissances & ses mœurs. On peut même dire que l'industrie est dans le moral ce que le mouvement est dans le physique. Principe de l'harmonie universelle , sans elle tout s'anéantit , tout est mort ; avec elle tout se reproduit sous une forme plus heureuse. Il est vrai , & M. B. ne l'a point dissimulé , il est vrai qu'il est des circonstances où les arts deviennent funestes aux nations ; que plus d'une fois ils ont hâté la chute des empires dont ils avoient préparé la grandeur ; que presque toujours l'époque de leur perfection a été celle de l'avilissement des peuples & la ruine de leur liberté. Cependant gardons-

134 MERCURE DE FRANCE.

nous de croire que l'industrie soit l'ennemie naturelle de la vertu ; non , leur accord n'est pas impossible, & si l'on osoit avancer un semblable paradoxe , j'en appellerois, s'écrie l'Orateur, à ma patrie. M. B. prend ici occasion de faire l'éloge de la Ville de Lyon ; & ce morceau n'est pas le moins éloquent de ce bon discours , & le termine heureusement.

Voyages dans la Partie Septentrionale de l'Europe, par M. Joseph Marshall, Ecuyer, pendant les années 1768, 1769 & 1770, dans lesquels on trouve les plus grands détails sur la Hollande, la Flandre, l'Allemagne, le Dannemarck, la Suede, la Laponie, la Russie, l'Ukraine & la Pologne, relativement à l'Agriculture, la Population, les Manufactures, le Commerce, l'état des Arts & les entreprises utiles. Traduction de l'Anglois d'après la seconde édition, par M. Pingeron, Capitaine d'Artillerie & Ingénieur au service de Pologne, à laquelle il a joint un grand nombre de notes.

The great objects that a traveller especially one

which proposes to publish the result of his travels, ought most to attend to, are those which have the greatest probability of being useful to his own country.

« Le principal but d'un Voyageur, sur-tout de
 » celui qui se propose de publier ses voyages,
 » doit être d'examiner les choses qu'il présume
 » pouvoir être utile à sa patrie » *Marshall,*
 p. 196, Tome I.

A Paris, chez Dorez, Libraire, rue
 S. Jacques, au-dessus de S. Yves,
 1776. 1 vol. in-8°. prix 4 l. broché.

Le volume que nous annonçons ne
 contient encore que le voyage de M.
 Marshall en Hollande. M. Pingeron
 promet la suite de cet ouvrage très-in-
 téressant par lui-même, & qui gagne
 encore beaucoup en passant par les mains
 d'un Traducteur aussi intelligent & aussi
 instruit.

Le voyage de M. Marshall diffère de
 la plupart des autres voyages, en ce qu'il
 s'est proposé pour but principal, de se
 rendre utile, en s'attachant de préférence
 aux objets les plus importans, tels que
 l'Agriculture, le Commerce & les Arts.

136 MERCURE DE FRANCE.

On ne peut que lui en savoir très-bon gré. Quel Lecteur ne lira pas avec le plus grand plaisir ces détails, qui lui donneront une idée des travaux & des richesses de ce Peuple laborieux & économe, également attaché à la liberté & à son commerce qu'il a créé si rapidement & si prodigieusement étendu, & qui doit à son industrie jusqu'au terrain qu'il habite? On trouve à chaque page, dans l'ouvrage dont nous parlons, des preuves de cette industrie. On y voit combien les Manufactures Hollandoises sont étonnantes par leur variété, & plus encore, parce que les matières premières qu'on y emploie viennent presque toutes du dehors; & combien le commerce & la liberté qui en est la base, peuvent procurer d'avantages, pour peu qu'ils soient favorisés par le local.

M. Marshall a parcouru exactement toutes les Villes de la Hollande, & en donne la description. Nous allons le suivre & rapporter quelques-unes de ses observations les plus remarquables.

Rotterdam est une grande Ville très-peuplée & avantageusement située pour le commerce. C'est la première place de la Hollande après Amsterdam; elle appro-

che même beaucoup de cet immense entrepôt du commerce de l'Europe. Les différens quartiers de cette Ville sont coupés par des canaux si larges & si profonds, que les vaisseaux au-dessous de trois cents tonneaux chargent & déchargent les marchandises auprès des quais qui les bordent. Plusieurs de ces canaux sont bordés de grands arbres, qui, figurant avec les mâts & les flammes des vaisseaux & les toits des maisons, offrent un spectacle frappant par sa singularité. On me dit, ajoute M. Marshall, que la Ville de Rotterdam réunissoit un avantage de plus que celle d'Amsterdam, c'est qu'elle recevoit les plus grands vaisseaux, tandis qu'on étoit obligé de les faire décharger pour les faire arriver jusqu'à cette dernière place... Ajoutez à cela que les environs de Rotterdam sont, suivant ce qu'on dit dans cette Ville, beaucoup plus agréables. L'air y est plus salubre & les eaux y sont meilleures qu'à Amsterdam.... Toutes les denrées sont très-chères à Rotterdam..... Les Hollandois sont singulièrement industrieux, & la plus basse classe des Citoyens est très-frugale, sans cela il lui seroit impossible de vivre. Si les pauvres étoient

138 MERCURE DE FRANCE.

aussi enclins en Hollande à la prodigalité & à l'ivrognerie qu'ils le sont dans les grandes Villes d'Angleterre, ils mourroient bientôt de faim ».

» Delft est une Ville très-agréable. Le principal objet de son commerce consiste dans le produit de ses Manufactures de poterie, de faïence & de porcelaine. Les Manufactures de porcelaine emploient environ quatre mille personnes ».

» La Haye est une Ville considérable, quoiqu'on ne lui donne que le nom de Village, par la raison ridicule qu'elle n'est point murée. Les rues sont larges & bien alignées, mais il n'y en a qu'un petit nombre où l'on ne voie pas d'allées d'arbres. Les Places y ressemblent à des bosquets, & le grand nombre de jardins qui se trouve à la Haye, en se joignant aux prairies qui environnent ce séjour, forment un ensemble qui rappelle tous les charmes de la campagne. Une pareille habitation doit être délicieuse pour tous ceux qui aiment à s'occuper des détails de l'économie champêtre au milieu des Villes.... Les rues de la Haye sont très-bien pavées avec une espèce de briques qui se joignent si parfaitement, qu'on peut les laver comme les maisons. On

peut dire que chaque habitant porte envie à la propriété de son voisin , & concourt de tout son zèle à tenir la Ville le plus propre qu'il est possible. Tous les Particuliers lavent sans cesse le petit espace de pavé qui est devant leurs maisons. »

De la Haye, M. Marshall alla voir Schewelinge, Village qui en est éloigné de trois quarts de lieue, & situé sur le bord de la mer. C'est sur cette côte qui est très-platte & très-uniforme, que se fit l'épreuve du fameux charriot à voile, inventé par Stevin, qui voitura vingt-huit personnes dans l'espace de deux heures à la distance prodigieuse de quarante-deux mille d'Angleterre ou quatorze de nos lieues. Ce charriot fut un jour sur le point d'aller à la voile sur mer avec toute sa cargaison par la faute de celui qui tenoit le gouvernail, ce qui feroit allé un peu plus loin que la compagnie n'étoit convenue. Le grand succès de cette fameuse machine occasionna dans le tems plus de cent projets pour faire aller par le secours du vent. non seulement des carrosses, des charriots & des charrettes, mais encore des charrues, des herbes, des cylindres de pierre ou de fer fondu pour unir le gazon. Mais, ajoute

notre voyageur , ces découvertes ne s'étendent jamais au-delà du cabinet des visionnaires & des faiseurs de projets.

M. Marshall remarque au sujet de Rîswick , Palais appartenant au Prince d'Orange, que c'est le seul édifice construit en pierre de taille qui soit dans toutes les sept Provinces unies. En passant à Leyde , il s'est particulièrement attaché à se procurer des renseignements sur les Manufactures de drap établies dans cette Ville , qui étoient autrefois très-considérables , mais qui tombent tous les jours. Elles emploient cependant encore plusieurs milliers de personnes.

Le principal commerce de Harlem consiste dans le blanchissage des toiles qu'on y apporte en très-grande quantité de différens endroits des Provinces unies, de la Flandre & même de la Silésie. Tous les vaisseaux qui y arrivent d'Ecosse & d'Irlande sont chargés des mêmes marchandises , & ne viennent que pour les faire blanchir. On doit attribuer aux qualités de l'eau la beauté du blanchissage de Harlem ; car on a fait faire sans succès une foule d'expériences dans ce genre en Angleterre , en Ecosse & en Irlande par des Blanchisseurs Hollandois.

Les bornes de notre extrait ne nous permettent pas de nous arrêter sur la description que donne M. Marshall de la Ville d'Amsterdam & de ses bâtimens publics; tels que la Maison-de-Ville, la Bourse, l'Amirauté, &c. Mais le commerce immense de cette Ville, qui est en quelque façon le centre de celui de toute l'Europe, lui donne lieu d'entrer dans des détails fort intéressans sur la Compagnie des Indes Hollandoise, & de donner plusieurs extraits d'une description de l'état actuel du commerce des Hollandois par un des Gouverneurs généraux de cette Compagnie. Ces extraits apprennent plusieurs particularités importantes que l'on ne peut trouver ailleurs. M. Marshall pense qu'il seroit avantageux à la Compagnie des Indes de laisser le commerce de l'Asie libre à ses propres sujets, à l'exception de celui des épiceries & du cuivre du Japon. Il lui reproche en quelque façon d'avoir perdu le goût des conquêtes. La guerre & le commerce, selon lui, semblent se favoriser réciproquement. » Tant que le goût des grandes » entreprises, dit-il, & celui des conquêtes ont subsisté, on a vu fleurir le » commerce de cette Compagnie; mais

» dès l'instant que les Hollandois se sont
 » tenus tranquilles pour jouir de ce qu'ils
 » avoient amassé, leur commerce a com-
 » mencé à déchoir... Le calme, qui est
 » la suite de la paix, n'est bon que pour
 » entretenir la corruption des mœurs &
 » pour relâcher toute espèce de disci-
 » pline.... Il n'y a rien de plus funeste
 » pour une Nation commerçante que
 » cette indolence que produisent conf-
 » tamment l'abondance & la paix ».

Nous ne pouvons mieux faire que d'op-
 poser à ces maximes singulières de M.
 Marshall les réflexions judicieuses du
 Traducteur, dans une note sur l'endroit
 que nous citons. « Il est aussi surprenant
 » qu'atroce de douter, dans ce siècle de
 » lumières, des avantages de la paix. Si
 » la guerre a excité une sorte de fermenta-
 » tion dans les esprits qui ait pu favo-
 » riser les entreprises les plus difficiles ;
 » considère-t-on quel a été le prix de
 » pareils succès ? Des millions d'hommes
 » égorgés, quelquefois pour la conquête
 » d'un morceau de terre souvent plus fu-
 » neste qu'utile. La découverte du Nou-
 » veau-Monde, cette abondance de l'or
 » qui en a été la suite, l'affreuse maladie
 » que les Espagnols en ont apportée ,

» sont peut-être les plus grands maux qui
 » soient arrivés à l'humanité.... Si les
 » Puissances étoient toutes animées de
 » l'esprit de conquêtes, comme le desir
 » notre Auteur, on ose lui demander
 » quel seroit le sort de sa patrie? »

M. Marshall conclut, d'après le tableau qu'il donne des différentes branches du commerce des Hollandois, que ce commerce, quoique fort diminué, est encore très-considérable, mais bien inférieur à celui des Anglois, qu'il surpassoit autrefois de beaucoup.

Un Voyageur ne sauroit avoir dans aucun endroit de la Hollande plus de motifs de réfléchir sur l'industrie singulière des Hollandois, que dans le village de Sardam, si fameux par le grand nombre de vaisseaux qu'on y construit, & qui a eu la gloire, à la fin du dernier siècle, de compter un illustre & puissant Monarque au nombre de ses Ouvriers. Lorsque la marine Hollandoise étoit à son plus haut degré de gloire, Sardam étoit sur-tout connu par cette assertion très-commune, mais sans doute exagérée, que si l'on avertissoit six mois d'avance ses Constructeurs & Charpentiers, ils pourroient lancer tous les jours à l'eau

144 MERCURE DE FRANCE.

un vaisseau de guerre pendant un an. On voit encore à Sardam beaucoup de moulins à papier & un grand nombre de moulins à vent pour scier le bois destiné à la construction des vaisseaux, invention admirable qui facilite beaucoup ce genre de travail & en diminue prodigieusement la dépense, puisque les scies à bras coûtent au moins quarante fois davantage. On y trouve encore plusieurs autres moulins pour hacher & pulvériser les bois de teinture & les racines qui servent au même objet; des moulins à poudre, & une manufacture très considérable de poudre à canon.

Indépendamment des observations que M. Marshall fait dans le cours de son voyage sur les manufactures de la Hollande & sur son agriculture; il offre à ses Lecteurs, à la fin de ce volume, quelques remarques générales sur ces deux sujets, ainsi que sur les taxes de la Hollande, & sur les mœurs, les usages & le génie de ses habitans. Le dernier chapitre de l'Ouvrage renferme des considérations sur l'état actuel de la puissance de la République de Hollande, & sur ses rapports avec les autres Nations de l'Europe. Ces remarques sont, pour la plupart,

plupart , très-judicieuses : mais il faudroit faire un extrait beaucoup trop long pour en donner une idée suivie, d'autant plus qu'elles occupent une grande partie du volume , & renferment souvent des discussions très - étendues. Les notes dont M. Pingeron les a accompagnées annoncent l'homme instruit sur toutes ces matières intéressantes & utiles : il y trouve de temps en temps l'occasion de redresser son Auteur, à qui il arrive quelquefois de se tromper ou de se passionner.

On remarque dans ce voyage de M. Marshall des traces d'un ridicule qui se fait appercevoir dans les relations de plusieurs Voyageurs Anglois & autres qui ont grand soin de raconter les détails les plus minutieux de leurs voyages , & sur-tout la manière dont ils ont été reçus, hébergés & rançonnés dans les auberges ; particularités fort peu intéressantes pour la plupart des Lecteurs.

Dans une Préface que M. Pingeron a mise à la tête de ce volume , il supplée en peu de pages au silence de M. Marshall sur plusieurs objets , principalement sur les Peintres Hollandois, dont il ne parle presque pas , & dont M. Pingeron

H. Vol.
G

146 MERCURE DE FRANCE.

donné une courte notice. Ce premier volume doit faire désirer la suite de l'Ouvrage.

Epître en vers aux François détracteurs de la France ; par M. de Saint-Marc.

Plus je vis l'Etranger , plus j'aimai ma Patrie.

De Belloy.

Brochure de 20 pages environ ; prix 12 sols. A Paris , chez Monory , Libraire , rue & vis-à-vis la Comédie Française.

M. de Saint-Marc , déjà connu avantageusement par des Ouvrages agréables , par des vers charmans de société , par des hommages rendus aux arts & aux talens , & par son Opéra d'Adèle , recueillis dans un volume grand in-8°. qui se vend chez le même Libraire , vient , inspiré par le patriotisme , d'écrire cette Epître aux François détracteurs de leur Patrie.

« Qu'un Athlète , dit il modestement ,
« plus robuste & plus adroit que moi , se
« présente dans la lice & remporte la
« victoire , mon amour-propre & mon
« cœur jouiront également de son triom-

» phé ; au reste , je ne nomme , comme
 » je l'ai toujours fait , parce qu'il n'est
 » jamais échappé & n'échappera jamais
 » de ma plume rien que l'honnêteté ,
 » toujours préférable au talent , puisse
 » désavouer ».

Amour de la patrie , ô flamme vive & pure ,
 Que la vertu nourrit , qu'alluma la Nature !
 Lance tous tes rayons , échauffe mes esprits ,
 Et , comme dans mon cœur , brille dans mes
 cœurs.

Qui jamais eût prévu dans ces temps d'héroïsme ;
 Dans ces temps où régnoit l'heureux patriotisme ,
 Qu'on verroit des François , successeurs des Guel-
 clins ,

Dégrader leur pays pour flatter leurs voisins !
 Que fondeurs inquiets & copistes crédules ,
 Loin de s'enorgueillir en voyant leurs émules ,
 Des François , entraînés par des discours trom-
 peurs ,

Adopteroient un jour leurs modes & leurs mœurs !
 Détracteurs de la France , ah ! quel sombre délire.
 Contre elle vous arma des traits de la satire !
 Sa gloire , son amour , ses dons multipliés ,
 Par ses enfans , par vous , sont-ils donc oubliés ?
 Que votre ingratitude & m'indigne & m'afflige !
 Pour abjurer bientôt un odieux prestige ,

148 MERCURE DE FRANCE.

Partez , éloignez-vous , parcourez l'Univers.

Partez , & revenez rougir de vos travers.

Toujours plus éclairés par votre expérience ,

Vous apprendrez par-tout à regretter la *France* ;

Et vers ces lieux charmans où vous vîtes le jour ,

Vos cœurs revoleront animés par l'amour.

C'est ainsi que l'Auteur anoblit son talent en le faisant servir à la gloire & à l'utilité de ses Concitoyens. Ce que nous venons de citer suffit sans doute pour faire desirer de lire la suite de cette Epître , également recommandable par son élégance & par son objet.

ANNONCES LITTÉRAIRES.

I*STRUCTION Pastorale* de Monseigneur l'Archevêque de Lyon , sur les sources de l'incrédulité & les fondemens de la Religion. A Paris , chez P. G. Simon , Imprim. de Mgr l'Archevêque de Lyon.

On trouve chez le même , rue Mignon ; la veuve Desaint , rue du Foin ; & Morin , rue St Jacques ; l'*Instruction*

A V R I L. 1776. 149
Pastorale du même Prélat, imprimée en
1772.

Nouvelle table des articles contenus dans les volumes de l'Académie Royale des Sciences de Paris, depuis 1666 jusqu'en 1770, dans ceux des arts & métiers, publiés par cette Académie, & dans la collection Académique, tome quatrième & dernier, in-4°. prix 12 liv. rel. en carton ; on y trouve aussi une notice historique de tous les Académiciens : par M. l'Abbé Rozier, Chevalier de l'Eglise de Lyon, de l'Académie Royale des Sciences, Beaux-Arts & Belles-Lettres de Lyon, de Villefranche, &c. &c. A Paris, chez Ruault, Libraire, rue de la Harpe.

Expérience & réflexions relatives à l'analyse des Bleds & des Farines, par M. Parmentier, Pensionnaire du Roi, Maître en Pharmacie de l'Académie Royale des Sciences de Rouen, ancien Apothicaire-Major de l'Armée Saxonne, & de l'Hôtel-Royal des Invalides, in-8°. d'environ 200 pages, prix 1 l. 16 s. A Paris, chez Monory, Libraire, rue & vis à vis l'ancienne Comédie Française.

G iij

Les mœurs des Germains, & la vie d'Agricola, par Tacite, traduction nouvelle, avec des notes sur le sens & le style de Tacite: par M. Boucher, Procureur au Parlement, in-12, br. 2. liv. 10 s. A Paris, chez Demonville, Imprimeur-Libraire, rue S. Severin.

Réflexions sur la mauvaise qualité du Plâtre & sur la cause, & moyens pour parvenir à une meilleure fabrication: par M. Feroussat de Castelbon, Architecte, ancien Inspecteur des Bâtimens & Fermes de S. A. S. Monseigneur le Prince de Conti. Ouvrage utile à tous Entrepreneurs de bâtimens, ainsi qu'aux Propriétaires, Locataires qui font bâtir par économie, & aux Juges qui en connoissent, in-8°. d'environ 120 pages. A Paris, chez Lottin l'aîné, Imprimeur Libraire, rue S. Jacques, près S. Yves.

Histoire des Inaugurations des Rois, Empereurs & autres Souverains de l'Univers, depuis leur origine jusqu'à présent; suivie d'un précis de l'état des Arts & des Sciences sous chaque règne, des principaux faits, mœurs, coutumes. & usages.

A V R I L. 1776. 111

les plus remarquables des François, depuis Pepin jusqu'à Louis XVI ; par M**. in-8°. A Paris, chez Moutard, Libraire de la Reine, rue du Hurepoix.

Valmore, anecdote François, par M. Loafel de Tuogate, Gendarme du Roi, in-8°. d'environ 100 pages, avec fig. A Paris, chez Moutard, Libraire, rue du Hurepoix.

Manière de rendre toutes sortes d'édifices incombustibles, ou traité sur la construction des voûtes faites avec des briques & du plâtre, dites voûtes plates, & d'un toit de brique sans charpente, appelé comble briqueté ; de l'invention de M. le Comte d'Espie, Chevalier de l'Ordre Royal & Militaire de S. Louis, ancien Commandant d'un Bataillon d'Infanterie, &c. avec les plans gravés en taille douce ; ouvrage présenté à Sa Majesté, à Monsieur, & à Monseigneur le Comte d'Artois, vol. in-12, d'environ 100 pages. A Paris, chez la Veuve Duchesne, Libraire, rue S. Jacques.

Les rêveries d'un Amateur du Colifée, ou les Femmes sans dot, in 8°. br.

Giv

N^o 2 MERCURE DE FRANCE:

d'environ 160 pages , prix 1 liv. 10 s.
A Paris, chez Ruault, Libraire, rue
de la Harpe.

Cet ouvrage a deux objets : on y expose
les avantages qui résulteroient pour le
bonheur public, si l'on publioit une loi
qui ordonnât que les femmes désormais
n'apporteront aucune dot à leurs maris :
2^o. on y propose des amusemens du
genre le plus intéressant qu'on pourroit
donner à la nation dans le Colisée.

Le Spectateur Philosophe, ou idée gé-
nérale des choses physiques, morales,
naturelles, civiles, politiques & de com-
merce, connu par l'expérience de tous
les temps, & par le raisonnement de
tous les hommes, amis du bon ordre
dans la société : par M. R **, brochure
d'environ 120 pages in 12, prix 1 liv.
4 sols. A Paris, chez Caillau, Impri-
meur-Libraire, rue S. Severin.

*Bouquet des Grenadiers du Régiment
du Roi*, à la fête de leur Colonel, dia-
logue en un acte, mêlé de chansons &
de vaudevilles, représenté à Versailles,
à l'occasion de la Fête de S. Louis, le

A V R I L. 1776. 153

-25 Août 1775, dédié à Messieurs les Officiers dudit Régiment, par M. le Tessier, brochure *in* 8°. d'environ 66 pages, prix 1 liv. 4 s.

Lettres sur la Minéralogie, & sur divers autres objets de l'histoire naturelle de l'Italie, écrites par M. Ferber, à M. le Chevalier Born; ouvrage traduit de l'Allemand, enrichi de notes & d'observations faites sur les lieux: par M. le Baron de Dietrich, Correspondant de l'Académie Royale des Sciences, &c. grand *in* 8°. d'environ 520 pag. A Strasbourg, chez Bauer & Treuttel, Libraires. A Paris, chez Durand neveu, Libraire, rue Gallande.

Le volume du *Necrologe des hommes célèbres* de l'année dernière est imprimé, & paroît depuis le 5 Avril; on travaille à la réimpression déjà annoncée du corps complet de cet ouvrage depuis 1766. Tous les volumes seront prêts du 25 au 30 Mai prochain. Le prix de la souscription est de 3 liv. par volume pour Paris, & de 3 liv. 12 s. pour la Province, franc de port.

On souscrit à Paris au Bureau Royal

G v

154 MERCURE DE FRANCE.
de Correspondance, rue des Deux-Portes
S. Sauveur.

ACADÉMIES.

I.

VILLEFRANCHE.

LE Vendredi 25 Août 1771, l'Académie de Villefranche a tenu son assemblée publique; le Panégyrique de S. Louis, fut prononcé le matin par M. l'Abbé Boule, Prédicateur ordinaire du Roi.

M. l'Abbé de la Platière, Directeur, ouvrit la séance par un discours sur les avantages que les sciences procurent aux hommes; il insista sur le plus important de tous, qui est de perfectionner la raison; de diriger le cœur à ce qui est bon & honnête, par les lumières de l'esprit; de nous faire aimer & pratiquer la vertu, en découvrant ses charmes à nos yeux, & en ne nous laissant plus ignorer qu'en elle seule réside le vrai bonheur.

M. Gouvion, Docteur en Médecine, examina si l'exercice actuel de cette

Science est plus utile que nuisible au genre humain... Entraîné par la force de la vérité, dit-il, & par l'amour de l'humanité; je ne crains pas d'avancer & de soutenir que l'exercice actuel de la Médecine fait plus de mal aux hommes que de bien... Ce paradoxe qui parut nouveau dans la bouche d'un Médecin, ne pouvoit que réveiller l'attention : M. Gouvion la satisfit par la manière solide & ingénieuse dont il traita son sujet.

Ce discours fut suivi de l'éloge historique de M. Noyel de Belleruche, grand Bailli-d'Épée du Beaujolois, par M. Pesant.

M. le Chevalier de Monspey fit part de quelques réflexions sur l'espérance, ce sentiment si naturel à l'homme, & qu'un ancien Philosophe appeloit le songe des gens éveillés; cette douce chimère qui embellit les biens que nous attendons, qui les rapproche de nous, qui nous en fait jouir d'avance; qui dans les maux est notre soutien, notre ressource, & lorsque tout nous est ravi, nous reste encore pour notre consolation.

M. de Garnerand, ancien premier Président du Parlement de Dombes, lut le premier acte d'un drame historique

G vj

156 MERCURE DE FRANCE.

sur le passage de Charles Quint en France. On regretta que les bornes du temps ne permissent pas d'entendre l'ouvrage entier.

MM. Mayer de Lyon, & Jourdan, Officier Ingénieur du Roi, & Inspecteur-Général des Mines & Minières du Royaume, lurent leurs discours de remerciement.

Le premier avoit choisi pour sujet l'Homme de Lettres, considéré dans la société, où il ne réussit pas toujours autant qu'il le devoit, parce que les moyens qu'on y employe pour plaire, sont trop au-dessous de lui, pour qu'il daigne les mettre en œuvre ; parce que de peur d'humilier les autres, il n'ose pas se servir de toutes ses forces, dont le sentiment d'ordinaire le rend plus modeste & plus doux ; parce que la juste crainte de n'être pas entendu le réduit souvent à se taire ; parce qu'enfin plus il a de génie, & plus il est bon, simple, timide, & que tandis qu'une multitude de sots l'écrasent sous le poids de leur babil importun, il pèse tout ce qu'il dit, il bégaye ce qu'il craint de mal dire, & croit toujours que l'univers & la postérité l'écoutent.

M. Jourdan remonta jusqu'à la découverte de la Minéralogie, qui touche aux premiers âges du monde : il suivit dans ses progrès cet art important, qui a tiré l'homme du sein des forêts ; & sans lequel toutes les sciences, tous les arts seroient encore à naître.

La séance fut terminée par la réponse du Directeur au deux nouveaux Académiciens.

L'Académie propose pour le sujet du prix qu'elle distribuera le premier Jeudi de Mai de l'année 1777, l'éloge de Philippe d'Orléans, petit-fils de France, Régent du Royaume pendant la minorité de Louis XV, & protecteur de l'Académie. Les discours seront envoyés francs de port avant le premier Janvier prochain à M. l'Abbé Dessertine, Doyen du Chapitre, & Secrétaire perpétuel de l'Académie.

Le prix consistera dans une médaille d'or, de la valeur de trois cents livres.

B E R L I N.

*Prix extraordinaire proposé par ordre de
Sa Majesté le Roi de Prusse.*

Le Roi étant instruit qu'on a trouvé le secret de donner au sable la dureté & la solidité des pierres, & de le rendre par-là propre à en faire des colonnes & des statues ; Sa Majesté a ordonné en conséquence à son Académie de statuer un prix pour la solution de ce problème.

Ce prix sera de soixante Frédéric-d'or. On l'adjugera au Mémoire qui contiendra le procédé qu'il faut suivre dans cette opération, exposé d'une manière nette, & accompagné d'un échantillon qui soutienne les épreuves requises. Le tout doit être remis à l'Académie avant le premier de Mai 1777 ; & le prix sera adjugé dans l'Assemblée du 24 Janvier 1778.

Les Auteurs des Mémoires y mettront une devise, & y joindront un billet cacheté, sur lequel cette devise sera écrite, & qui renfermera leur nom & leur de-

A V R I L. 1776. 159.
meure. Ils adresseront leurs envois à M.
le Conseiller-Privé *Formey*, Secrétaire
perpétuel de l'Académie.

S P E C T A C L E S.

CONCERT SPIRITUEL.

Le Concert Spirituel, tenu au Château des Tuileries, a rempli la vacance des Spectacles. Les habiles Directeurs ont su varier l'admiration & les plaisirs des Amateurs, par l'heureuse distribution des Concerts, enrichis par de beaux morceaux de Musique, anciens & nouveaux, de savans compositeurs, embellis par l'art & l'adresse de virtuoses en différens genres d'instrumens, & distingués par le goût du chant des voix récitantes, & soutenus par la parfaite exécution d'un orchestre nombreux & choisi.

Dans les compositions de musique on a entendu avec ravissement le sublime *Stabat* de Pergoleze. On a aussi applaudi plusieurs compositions modernes; savoir, *Esther*, oratoire de M. de Mercaux, un

160 MERCURE DE FRANCE.

Motet à trois voix , du même maître ; *Benedicam Dominum* , nouveau Motet à grand cœur de M. l'Abbé Roze ; *Confitebor* , Motet del signor Aurichio ; *De profundis* , Motet de M. Langle ; *Pater noster* , nouveau Motet du même maître ; le *Miserere* de M. Cambini ; le *Sacrifice d'Isaac* , oratoire du même maître ; la *Ruine de Jerusalem* , oratoire de M. Joubert , Organiste d'Angers ; *O Filii* , de M. Giroult , &c.

Les virtuoses qui ont brillé dans les Concerts sont M. *Jarnowick* , violon admirable & accompli , & d'autres excellens violons , tels que M. Bertheaume , Stamitz , Guénin , le Duc le jeune , Wandick , Piellentin , Monin , pour la quinte ; n'oublions pas de citer comme un prodige d'intelligence & de talent de la part de l'élève , & d'habilité de la part de M. Capron , son maître , Mademoiselle Deschamps , âgée de douze à treize ans , & qui joue avec aisance & avec goût les plus grandes difficultés sur le violon ; ainsi que son émule , M. Lefebvre , qui n'est guères plus âgé , & qui n'est pas moins étonnant sur cet instrument ; M. Loisel , âgé de 14 ans , élève de M. Sautel , a aussi fort surpris par la manière dont il a joué son concerto de violon.

MM. Bezozzi & le Brun, les deux plus célèbres hautbois & les plus parfaits, ont joué des concerto. M. le Jeune, excellent basson, a été applaudi, ainsi que M. Rault, qui a porté la flute au plus haut degré de perfection. Il suffit de citer comme accomplis chacun dans leur genre M. *Duport le jeune*, pour le violoncelle; M. *Rodolphe*, pour le cors-de-chasse; MM. *Palsa & Tierchmitt*, pour le même instrument; M. *Vidal*, pour la guitarre.

Les voix qui ont chanté seules avec applaudissement dans ces Concerts, sont Mesdames Charpentier, l'Arrivée, Fari-nella, Brunet, Buret; MM. Richer, Nihoul, Guichard, Piozzi, Petit, Artigue.

B R U X E L L E S.

ON a représenté à la fin de Février dernier, sur le théâtre de Bruxelles, la Comédie de la *Belle Arsène*, par M. Favart, musique de M. Monsigni.

Cette pièce a eu les suffrages & les applaudissemens de la Cour & des spectateurs, qui étoient en grand nombre,

162 MERCURE DE FRANCE.

Le rôle d'*Arsène*, chanté & joué par Madame Angélique d'Annetaire, avec toute la noblesse, les grâces & l'intelligence qu'exigent les sentimens contrastés qu'elle éprouve, & rendus encore plus touchans par un organe aussi brillant & aussi léger que sensible, a réuni tous les suffrages en faveur d'une Actrice dont les progrès, sur-tout depuis deux ans, sembloient même avant ce jour, avoir rempli les vœux des plus délicats connoisseurs.

M. Petit, dans celui d'*Alcindor*, a joint à la voix la plus agréable & aussi flexible qu'étendue, les talens d'un Acteur fait pour son rôle & pénétré de son sujet. Le rôle de *Fée* a reçu de Madame Gonthier tout ce que le spectateur avoit droit d'attendre de la gaieté, du naturel & du sentiment vrai qui anime & fait toujours aimer les différens personnages dont elle est chargée au théâtre; & Madame de Clagny, Mademoiselle Saint-Quentin, M. Compain & M. Calais, dans ceux d'*Eugénie*, de la *Statue*, du *Charbonnier* & de l'*Ecuyer* y ont également répandu tous les agrémens dont ils étoient susceptibles.

M. Fitztumb, Directeur des Spectacles de cette ville (sur-tout de l'orchestre)

A V R I L. 1776. 163

& dont les talens distingués sont aussi connus qu'ils sont dignes de l'être, n'avoit rien épargné, soit du côté des décorations, soit de celui des habillemens, pour rendre ce spectacle aussi pompeux & aussi agréable qu'il eût pû l'être à l'Opéra de notre Capitale même, de sorte que l'exécution, tant de l'ensemble que des détails les plus soignés, n'a laissé place à d'autres desirs qu'à celui de revoir bientôt ce charmant ouvrage.

A R T S.

G R A V U R E S.

L.

Vénus Anadyomène, gravée avec beaucoup de talent & de goût, d'après le tableau original du Titien, connu dans la collection du Palais Royal, sous le titre de *Vénus à la Coquille*; par M. Aug. de Saint-Aubin, Graveur du Roi, Dessinateur & Graveur de S. A. S. Mgr le Duc d'Orléans.

CETTE estampe a environ huit pouces & demi de hauteur, & six & demi de

164 MERCURE DE FRANCE.

largeur; elle est très-agréable, elle sert de frontispice à la dissertation sur Vénus, par M. l'Abbé de la Chau. Prix 2 l. 8 s. chez M. de Saint-Aubin, rue des Mathurins, au petit hôtel de Clugny.

Celle que nous annonçons a une coquille ajoutée depuis, avec une bordure. Il y a des premières épreuves, en petit nombre avec le seul mot *Anadyomène*.

On trouve à la même adresse un cahier de quatre feuilles, renfermant les médaillons les plus intéressans qui ornent la dissertation sur Vénus; prix 1 liv. 4 s.

I I.

Le Médecin des Urines, gravé par M. David, d'après M. le Prince, Peintre du Roi; se distribue à Paris chez l'Auteur, rue des Noyers, au coin de celle des Anglois, au prix de 12 liv.

Cette estampe est de la même grandeur que celles qui sont gravées d'après M. Greuze.

M. David, travaille actuellement au pendant, dont le sujet représente :

Une jeune personne dont l'intrigue a été découverte; on a surpris sa cassette,

qui est ouverte au pied d'une table , autour de laquelle la famille est assemblée ; une partie des lettres qui y étoient renfermées sont éparfées sur un tapis de Turquie , dont le plancher de la chambre est couvert. La grand'mère est vis-à-vis de la table , & lit avec ses lunettes une des lettres ; le père assis dans un fauteuil est d'un côté , & écoute d'un air assez tranquille ; la mère est de l'autre , & tient dans sa main , qui est appuyée sur la table , le portrait de l'amant qu'on a trouvé dans la cassette , elle regarde sa fille avec courroux & indignation ; cette jeune personne est debout , & a les yeux baissés ; mais son visage n'exprime pas le repentir , & tandis que cette scène se passe , elle reçoit une lettre des mains d'une jeune Chambrière qui est derrière elle.

M U S I Q U E.

I.

SIX airs en mi bémol, arrangés pour deux clarinettes , deux cors & deux bassons ;

166 MERCURE DE FRANCE.

par M. Tiffier, de l'Académie Royale de Musique, première suite; prix 1 liv. 16 s. à Paris, chez le fleur Borelly, éditeur, rue S. Victor; Mademoiselle Castagnery, rue des Prouvaires; l'Auteur, rue S. Simon, à la gerbe d'or; à Versailles, chez Blaisot, rue Satory; en Province, chez les Marchands de Musique.

I I.

Sixième Livre d'ariettes choisies, avec accompagnement de harpe, suivies de deux sonates avec accompagnement de violon pour le même instrument; par J. J. Burckhoffer, œuvre treizième. Prix 9 liv. chez l'Auteur, rue S. Honoré, à l'hôtel du S. Esprit, vis-à-vis les Ecuries du Roi, & aux adresses ordinaires de Musique.

Nota. Les personnes qui voudront avoir toute la collection auront une remise honnête.

I I I.

Troisième recueil d'ariettes choisies, at-

A V R I L. 1776. 167

rangées pour le clavecin ou le forte piano, avec accompagnement d'un violon *ad libitum*, en jouant le premier dessus à l'unisson; dédiées à Madame la Marquise de Créquy, par Benaur, Maître de Clavecin; prix 3 liv. A Paris chez l'Auteur, rue Gît-le-Cœur.

I V.

Huitième recueil d'ariettes choisies, avec accompagnement de deux violons & la basse chiffrée; dédié à Mademoiselle Lenglé de Schoebeque; prix 1 liv. 16 sols. Chez le même.

V.

Ouverture du Huron, arrangée pour le clavecin ou le forte piano, avec accompagnement d'un violon & violoncelle *ad libitum*; par M. le Baron de P** ; prix 2 liv. 8 s. Chez le même.

V I.

Ouverture de la Fausse Magie, arrangée pour le clavecin ou le forté piano, avec accompagnement d'un violon. & violon-

168 MERCURE DE FRANCE.

celle *ad libitum* ; prix 2 liv. 8 s. Chez le même.

V I I.

Quatrième recueil d'airs de toute espèce, & trois suites de pièces avec violon obligé ou mandoline, entremêlés d'ariettes avec accompagnement pour le fistre ou la guitarre Allemande ; dédié à M. Roland de Fraimont, Américain, par M. l'Abbé Charpentier, Chanoine de Saint Louis du Louvre, Amateur ; prix 7 liv. 4 s. Chez l'Auteur, & aux adresses ordinaires de Musique.

ARCHITECTURE.

LES Œuvres d'architecture de Pierre Contan d'Ivry, Architecte du Roi, qui ont été publiées & mises au jour en 1769, sont réduites au nombre de 45 exemplaires, l'Auteur venant d'en détruire les planches. Ces 45 exemplaires sont *in-folio*, brochés en fort carton avec dos-fiers, composés de 72 gravures, sans comprendre

comprendre le portrait de l'Auteur, qui est à la tête des différens projets qui composent cet ouvrage.

Il se trouvera toujours à raison de 36 l. chaque volume, chez l'Auteur, rue du Harlai, près le quai des Orfèvres; & chez le sieur Joulain, Marchand d'Estampes, quai de la Mégisserie, à Paris.

COURS DE LANGUE ANGLOISE.

L Le sieur Berry, Anglois de nation, auteur de la Grammaire Générale Angloise, & Professeur de cette Langue, va ouvrir un cours, dans lequel il se propose de faciliter l'étude de la Langue Angloise, & sa prononciation en peu de leçons. Ce cours durera six mois, & se tiendra trois fois la semaine, depuis 7 heures du matin jusqu'à 9. Les personnes qui ne pourront pas assister aux leçons du matin pourront les prendre le soir aux mêmes heures. Il donne aussi des leçons en ville, & particulières chez lui. On peut se faire inscrire ou l'avertir en tout temps.

Sa demeure est chez M. Chauvin, Mar-

II. Vol.

H

170 MERCURE DE FRANCE.
chand. Epicier, Place du Chevalier du
Guet, la première porte cochère à gau-
che.

*LETTRE de M. de Voltaire à M. l'Abbé
de la Chau.*

21 Mars 1776.

Monsieur, Après avoir lu votre Vénus, j'ai dit
entre mes dents :

*Intermissa Venus diâ
Tandem bella moves, incipe dulcium
Mater grata cupidinum,
Circa centum hiemes flectere mollibus
Heu durum imperiis.*

Je vous rends mille actions de grâces, Mon-
sieur, de m'avoir fait l'honneur de m'envoyer
votre Dissertation. Votre *accessit*, selon moi,
signifie, *accessit ad Deæ Templum*.

Je crois fermement qu'il n'y a jamais eu de
culte contre les mœurs, c'est-à-dire contre la
décence établie chez une Nation. Le Phallus & le
Kteis n'étaient point indécens dans le Pays où l'on
regardait la propagation comme un devoir très-
sérieux. Je sais bien que par-tout, les fêtes, les
processions nocturnes dégénèrent en parties de

plaisir. On voit dans Plaute un Amant qui avoue avoir fait un enfant, dans la célébration des mystères, à la fille de son ami. Mais, dans l'origine, les fêtes n'étaient que sacrées. Les Prêtresses de Bacchus faisaient vœu de chasteté. Si les jeunes filles dans Rome se montraient toutes nues devant la statue de Vénus dans une petite chapelle, c'était pour la prier de cacher les défauts de leurs corps-aux maris qu'elles allaient prendre.

Il est ridicule que de prétendus Savans aient regardé des tolérés comme des loix religieuses, & qu'ils n'aient pas su distinguer les filles de l'Opéra de Babylone d'avec les femmes & les filles des Satrapes.

Votre Ouvrage, Monsieur, est utile & agréable. Je vous fais bon gré de l'avoir orné de monumens très-instructifs. Votre Vénus émergente est admirable ; & pour votre Callipigi :

En voyant votre belle estampe
Tout Lecteur est bien convaincu,
Lorsque Vénus
Que ce n'est pas un cul-de-lampe.

Vos recherches à l'occasion du Temple d'Eri-cine sont aussi intéressantes que savantes. Enfin je vous crois interprete de la Déesse autant que de Mgr le Duc d'Orléans.

Agréez, Monsieur, les sincères remerciemens, la respectueuse estime, & la reconnoissance d'un Vieillard très-indigne de votre beau présent, mais qui en sent tout le prix.

L E T T R E de M. l'Abbé Sans, Professeur de Physique expérimentale en l'Université de Perpignan, à M. Bonafos, Professeur de Médecine en la même Université, sur la guérison des paralytiques par l'électricité.

Il est inutile, mon cher Ami, que je rappelle à votre souvenir les différentes cures des paralytiques dont vous avez été témoin à Perpignan. Vous avez lu dans un petit volume que j'ai fait imprimer, il y a quelques années, le détail de celles qui ont été opérées en Rouergue; je publierai dans un second volume prêt à paroître, les procédés qu'il faut suivre pour que l'électricité produise de bons effets.

Arrivé à Paris, je priai la Faculté de Médecine de nommer des Commissaires pour assister à mes expériences.

On m'appela chez une Dame dont la paralysie étoit invétérée; vous savez que dans ce cas l'électricité agit très-lentement; les progrès ne furent pas assez rapides, au gré de la malade; elle se laissa au bout de deux ou trois mois; l'électricité perdit de sa réputation, & la malade perdit la vie peu de temps après avoir abandonné ce secours *.

* Le procès-verbal des Commissaires constate les progrès que l'électricité avoit faits sur cette malade.

Vers le même temps je fus appelé chez M. Delily, homme plus que septuagénaire, paralysé de la moitié du corps à la suite d'une attaque d'apoplexie; la bouche étoit de travers & la langue extrêmement embarrassée.

L'électricité produisit dans ce malade, dont la paralysie étoit récente, les mêmes effets que vous avez observés à Perpignan; c'est à-dire que tous les jours on voyoit de nouveaux progrès vers la santé, par le retour des forces & des mouvemens dans les membres, depuis le 10 Novembre 1770 jusqu'au 3 Avril suivant. Il suffira, pour vous en convaincre, de transcrire ici le dernier procès-verbal de Messieurs les Commissaires.

« Aujourd'hui 3 Avril 1771, nous nous sommes assemblés chez M. Delily pour constater son état avant son départ pour Versailles; nous avons vu M. Delily marcher & faire plusieurs tours dans sa chambre sans le secours de personne; il s'est levé de dessus son siège sans être aidé, & la jambe paralysée a exécuté tous les mouvemens de rotation, d'adduction, d'abduction, de flexion & d'extension, sans difficulté; pour ce qui concerne le bras, les mouvemens sont plus obscurs: nous ne pouvons cependant pas dissimuler qu'il n'y ait un mieux sensible; la facilité de s'exprimer ne nous a pas paru plus avancée; du reste le malade est dans un bon état. Signés Bellot, Dubourg, Thierri, Gardanne ».

Lorsque vous lisez dans ce procès-verbal ces mots, *la facilité de s'exprimer ne nous a pas paru plus avancée*, n'allez pas vous imaginer que la

langue n'avoit reçu aucun soulagement ; les Commissaires ne parlent ainsi que relativement aux dernières observations faites les jours précédens : car le 16 du mois de Novembre ils remarquèrent pour la première fois que le malade articuloit beaucoup mieux que les autres jours ; ils trouvèrent augmentation de progrès le 29 du même mois & les jours suivans, jusqu'au 15 Mars qu'ils annoncèrent avoir trouvé la parole plus déliée.

Tant de succès faisoient alors beaucoup d'honneur à la vertu électrique : on voyoit avec autant d'étonnement que de plaisir un paralytique, réduit, par la maladie, à rester étendu dans son lit comme un cadavre, soulagé par l'électricité, jusqu'au point qu'il montoit & descendoit les escaliers de deux étages avec aisance, qu'il alloit se promener au Jardin des Tuileries, où j'avois quelquefois le plaisir de l'accompagner.

Toutes ces réussites sembloient donner les plus grandes espérances : mais il y a loin de nos conjectures à la réalité ; ne nous décidons jamais que sur le présent, la connoissance de l'avenir est trop incertaine.

Je me trouvai tout-à coup arrêté par des ordres supérieurs qui me demandoient à Versailles ; forcé, malgré moi, d'abandonner mon malade, il se décida à me suivre : ce dernier parti lui parut le meilleur, espérant obtenir la guérison parfaite dans deux ou trois mois. Vous avouerez que les espérances paroissent bien fondées, malgré son grand âge ; heureux s'il eût toujours continué le même régime qu'il avoit observé jusqu'alors, vivant frugalement !

A peine fut-il arrivé à Versailles, qu'un de ses premiers soins fut d'aller à une table splendide d'un de ses parens, où il mangea les mets les mieux assaisonnés & en telle quantité, qu'il en revint avec une indigestion des plus cruelles qui le mit au bord du tombeau. L'émétique qu'on lui administra dans le moment, lui fit rendre une quantité prodigieuse d'alimens qui avoient été avalés avec voracité, puisqu'ils sortoient par morceaux; ce secours le mit en état de recevoir les sacremens, & lui sauva la vie: mais le bien-être qu'il avoit reçu de l'électricité fut perdu par cette rechûte; il falloit recommencer tout de nouveau. Je vous avoue que j'hésitai de le faire, parce que je n'avois pas traité un malade dans une rechûte, & que je ne savois pas que l'électricité fût encore bonne dans un pareil cas. Tout ce que je fis pour tranquilliser son esprit, ce fut de lui prêter ma machine électrique avec mon domestique, pour l'électriser à Choisi, où il se transporta.

Chose étonnante, l'électricité lui rendit tout ce qu'il avoit perdu par la rechûte: il fut remis en état de se promener dans le parc de Choisi, où il faisoit des courses très-considérables sans le secours de personne. Dès que M. Delily se vit rétabli à ce point, il oublia encore une fois les belles promesses qu'il avoit faites d'être sobre le reste de ses jours; il alloit chez ses amis, assistoit à des repas somptueux: vous comprenez sans peine que par une telle inconduite il devoit nécessairement vérifier en la personne ces paroles de l'Evangile: *Spiritus quidem promptus est, caro autem infirma.*

Instruit de toutes ces circonstances, craignant

qu'il ne s'attirât un second accident pareil au premier, je pris le parti de le conduire à Paris, afin de prier Messieurs les Commissaires de faire un procès-verbal définitif de son état, que je vais transcrire.

« Aujourd'hui 12 Septembre 1771, nous Commissaires nommés par la Faculté de Médecine dans l'Université de Paris pour suivre les expériences du sieur Abbé Sans, Professeur de physique expérimentale à Perpignan, sur les paralytiques; nous nous sommes transportés chez M. Delily pour vérifier les progrès de son traitement, & porter notre jugement. Après l'examen fait, nous avons reconnu plus de facilité dans la parole, quoiqu'il lui reste cependant encore un peu de foiblesse dans la langue & les muscles de la bouche, ce qui fait qu'elle tourne quelquefois; nous avons aussi remarqué plus de liberté dans l'extrémité inférieure pour exercer toute espèce de mouvemens, & plus de sûreté dans le marcher. Quant à l'extrémité supérieure, les progrès ne sont pas aussi sensibles; & quoique les mouvemens nous aient paru s'exécuter avec plus de force, que la flexion & l'extension des doigts soient presque complètes & portées au point de donner au malade la possibilité de soulever un poids de vingt-cinq livres à la hauteur de quelques pouces; nous ne pouvons pas dissimuler cependant que cette partie ne soit encore très-foible en comparaison de l'inférieure: ainsi ne pouvant trouver une guérison complète, nous sommes charmés de trouver & de certifier une amélioration sensible dans l'état présent où se trouve M. Delily. A

AVRIL. 1776. 177

« Paris, le jour & an que ci-dessus. Signés Bellor,
« Thierri, Lacastaigne ».

Cinq ou six mois après que le procès-verbal
eut été signé de MM. les Commissaires j'appris la
mort de M. Delily occasionnée par une nouvelle
indigestion.

J'aurai soin, mon cher Ami, si vous le trouvez
bon, de vous informer par d'autres lettres des
effets qu'a produits l'électricité.

J'ai l'honneur d'être, &c.

L'Abbé S A N S

Versailles, ce 21 Mars 1776.

BIENFAISANCE.

MONSIEUR,

L'auteur d'une lettre insérée dans l'An-
née-Littéraire, N°. 34, année 1775,
en rendant compte d'un acte de bien-
faisance de M. l'Abbé de Rouville, après
avoir fait à juste titre l'éloge de ce ver-
tueux Ecclésiastique, s'écrie : « de com-
» bien peu de grands pourroit on faire le
» même éloge ? A charge à l'Etat par leur
» inutilité, ils le corrompent par leurs

H v .

178 MERCURE DE FRANCE.

» vices, ou l'écrasent, pour la plupart ,
» par leur luxe ».

C'est pour détruire en partie une assertion aussi injurieuse au premier ordre de la nation, que je me suis déterminé à rendre public le trait de bienfaisance d'un grand Seigneur envers les habitans d'une de ses terres; je ne doute pas, Monsieur, que vous ne le trouviez, ainsi que moi, digne d'être publiée dans le *Mercur*, soit à cause de la grandeur du bienfait, soit à cause de la manière noble & généreuse dont il a été accordé.

Le feu prit à Blérancourt en Picardie, près Noyon, la nuit du 11 au 12 Mai de l'année dernière; en moins de 12 heures, l'incendie consuma trente-deux bâtimens, comme maisons, granges & dépendances, presque toutes remplies de bois, paille, foin & autres matières; il y périt deux personnes, mari & femme, & une quantité considérable de bestiaux.

M. le Duc de Gêvres, Seigneur du lieu, instruit de ce funeste accident, donna ordre sur le champ de soulager les infortunés, dont les flammes avoient détruit l'habitation; il se rendit bientôt après sur les lieux, afin de voir par lui-même les ravages de l'incendie & de ju-

ger par-là des secours qu'il devoit donner à ceux qui avoient souffert : né sensible & compatissant, un si triste spectacle lui arracha des larmes, il s'écria dans sa douleur : « j'aimerois mieux que les flammes eussent consumé mon château que les maisons de ces habitans *.

M. le Duc de Gèvres ne s'en tint pas aux purs mouvemens d'une pitié stérile, il donna ordre de faire reconstruire à ses dépens toutes les maisons de ceux qui n'étoient pas en état de le faire eux-mêmes.

A l'égard des gens aisés, mais qui n'auroient pu sans déranger leur fortune fournir sur le champ aux dépenses de construction de leur maisons, il donna pareillement ordre de leur avancer gratuitement les matériaux dont ils auroient besoin.

Il chargea de l'exécution de ses ordres Dom Vernet, Prieur des RR. PP. Feuillans de Blérancourt, qui s'étoit déjà fait connoître, ainsi que les Religieux, par

* Le Château de Blérancourt est un des plus beaux du Royaume : il y en a peu qui puisse lui être comparés.

180 MERCURE DE FRANCE.

le zèle & l'ardeur avec lesquels ils étoient venus au secours des habitans lors de ce fatal événement. Dom Vernet a répondu dignement à la confiance de M. le Duc de Gêvres ; aidé de M. Stobert, Curé du lieu, Pasteur estimable à tous égards, il s'est empressé de seconder les vues bienfaisantes de ce Seigneur ; & il a mis tant d'activité dans ses démarches que les maisons sont rebâties, & les habitans jouissent déjà des effets de la générosité de leur Seigneur.

Un tel acte de bienfaisance mérite d'être connu de l'humanité entière qu'il honore, & j'ai cru rendre service à mes concitoyens, en invitant toutes les âmes sensibles à partager la reconnoissance & les hommages qu'ils doivent à leur bienfaiteur.

Je suis avec respect, Monsieur,

Votre très-humble & très-
obéissant serviteur,
VILLAIN, le fils.

Paris, ce 9 Avril 1776.



*Variétés , inventions utiles , établissemens
nouveaux , &c.*

I.

Industrie.

AU commencement du mois de Juin dernier , il est arrivé à Rotterdam , un Chymiste Irlandois , qui entr'autres procédés pour les progrès de son art , a imaginé ceux-ci : 1°. avec les matières combustibles d'un seul fourneau , il fait l'ouvrage de deux par jour , sans altérer la qualité de la liqueur , ni en diminuer la quantité. Elle n'est point d'ailleurs exposée au danger , ni à aucun autre accident ; & la manipulation , suivant ce nouveau procédé , n'est pas plus difficile qu'à l'ordinaire. Il peut extraire toute la substance de l'acide du soufre , nommée *huile de vitriol* , sans y rien ajouter , & en aussi grande quantité qu'il veut. Cette méthode fait disparaître les divers inconvéniens attachés jusqu'ici à cette branche de la Chymie , & la met à la portée de

182 MERCURE DE FRANCE.

tout le monde. 2°. Il tire le véritable sel ammoniac , en telle quantité qu'il desire, de matières jusqu'à présent négligées, & qui se trouvent par-tout. Ce sel pourra donc se vendre désormais à beaucoup meilleur marché que le composé ou le contrefait. Il a mis de grands prix à ces différens articles, & offre, dit-on, d'exécuter à ses frais chaque procédé ou expérience , afin de lever toute espèce de doute sur la certitude de ce qu'il annonce.

I I.

Les sieurs Manessier & Compagnie, à Amiens , s'étant occupés depuis longtemps des moyens de former un établissement qui réunisse toutes les machines propres à perfectionner les fabrications & les apprêts de la Manufacture de cette Ville, & de celles qui sont établies aux environs ; viennent de commencer cet établissement par la construction de deux usines pour le dégraissage, le foulage, le lavage, ou revignage des étoffes. Ces machines construites à la Hollandoise, sont exécutées de la manière la plus parfaite. Comme il arrive souvent qu'on desire que les étoffes soient dégraissées

sans être foulées, & qu'on n'a employé pour cela jusqu'à aujourd'hui que des moyens peu satisfaisans ; ils se proposent d'établir une machine qui opérera parfaitement le dégraissage sans le foulage. Cette mécanique est indispensable pour parvenir à la perfection de plusieurs espèces d'apprêts, & particulièrement aux nouveaux apprêts Anglois. On travaille aussi à la construction d'une calandre platte, qu'on fera mouvoir par l'impulsion de l'eau, afin de lui donner la plus grande uniformité de mouvement. On assujettira par la même raison, au même agent, les machines qui coopèrent aux premiers procédés des apprêts.

On joindra à cet établissement des frises d'une construction nouvelle, & des machines à tondre pour remédier aux inégalités ordinaires de la tonte sur certaines étoffes.

I I I.

M. de la Motte, ancien Courtier Royal à Bordeaux, a imaginé un moyen de naviguer sans bateau, soit à la voile, soit à la rame, ou avec l'un & l'autre, à volonté. Ce moyen consiste principa-

184 MERCURE DE FRANCE.

ment en une espèce de culotte de peau de mouton , semblable à celles qu'on nomme *pantalons* , en terme de Bonneterie. Ces culottes enveloppent les pieds, les jambes, les cuisses, & montent jusqu'au milieu du ventre. Elles renferment 1°. plusieurs poches très-étroites & fort longues le long des jambes, qui vont aboutir aux pieds : 2°. une espèce de sac autour de la ceinture, qui fait le tour du corps. Lorsqu'on veut faire usage de cette culotte, on met des balles de plomb dans les longues poches pour servir de lest, afin de tenir le Navigateur toujours debout, & lui faire reprendre cette situation dans le cas où une vague la lui auroit fait perdre. On met ensuite des morceaux de liège dans cette poche circulaire, qui forme la ceinture de la culotte : il est évident qu'on doit être soutenu debout dans l'eau, en y entrant ainsi vêtu. Le *mât* est une longue & forte canne, passée dans l'anneau d'une ceinture qui passe sous les aisselles du Navigateur, va se fixer dans une espèce d'étrier attaché à la culotte, & semblable à peu-près à la ceinture dont on se sert pour porter les bannières. Une pièce de bois légère, attachée par le milieu au haut

de la canne, sert de vergue ; on ajuste une voile quarrée, dont les deux bouts sont attachés par deux petits cordages à deux boucles cousues à la culotte, qui tiennent lieu d'écoutes ; on pose sous un de ses bras une petite pagaie ou rame dans le goût de celles des Sauvages, dont on se sert comme d'un gouvernail, ou comme d'une rame lorsqu'on ne porte point de voile ; il est aisé d'imaginer un moyen de la fêler. On suspend la vergue par le milieu, au moyen d'une petite corde, qui passe par un petit trou pratiqué en courbure dans le haut du mât, le long duquel cette corde s'attache & contribue à élever & à rabaisser la voile quand on veut, à l'aide des plombs & de l'ampleur que le liège forme autour du nageur ; il ne court aucun risque de renverser, même si le vent forçoit dans la voile ; s'il court quelque risque à cet égard, rien de plus aisé que de démâter.

I V.

M. Lombard, Architecte, a inventé une nouvelle machine pour élever les eaux, soit pour la décoration des maisons de plaisance, soit pour l'arrosement

136 MERCURE DE FRANCE.

des jardins , ou le dessèchement des endroits aquatiques. On élève constamment avec cette machine un pied cube d'eau par seconde , à 30 pieds de haut , moyennant deux hommes qui se relayent, attendu qu'il n'en faut qu'un pour faire aller la machine ; dépense qui peut monter à 3 liv. par jour. Cette machine exige un bâtiment particulier. En entretenant un peu de feu pendant l'hiver, on n'aura pas à craindre que les plus fortes gelées en interrompent le service. Elle peut servir dans les châteaux, jardins, corps de casernes, maisons Religieuses, Hôpitaux, salines, &c. & autres usines, où l'eau est nécessaire; on peut l'exécuter en bois, plomb & cuivre. Le bois sera toujours la meilleure manière & la moins coûteuse, sur-tout si la machine doit être d'un certain volume. Elle peut coûter au plus 3000 liv. pour être construite avec la plus grande solidité ; on peut en établir une pour cent pistoles, mais moins solide.

V.

On avoit long-temps regardé comme inutile le fruit du maronnier d'inde ; on

AVRIL. 1776. 187

s'est enfin éclairci ; & outre les divers usages auxquels on a connu qu'on pouvoit l'employer utilement , un Cultivateur de Breslau vient de nous apprendre qu'en Silésie on tire de ce même fruit une huile , de la farine pour la colle , une poudre sternutatoire , une couleur noire , & un remède pour les chevaux. Un autre Observateur, M. Peiper, assure qu'on tire de l'écorce du Maronnier d'Inde une excellente poudre anti-septique, qui n'étant point inférieure au quinquina , pourroit lui être substitué ; assertion que justifient des expériences multipliées. La décoction de cette écorce est un très-bon anti-putride. Si l'on craint que ce remède ne constipe les malades , il n'y a qu'à y mêler un peu de rhubarbe.

V I.

Antiquités.

M. de Jouskins, Anglois, vient de découvrir en faisant faire des fouilles dans une vigne des environs de Rome , dix-sept statues antiques , de la plus grande beauté , outre cinq têtes , dont une d'Apollon, qui est très-précieuse.

188 MERCURE DE FRANCE.

En faisant une fouille dans le jardin des Religieuses Carmelites de la même ville, on a trouvé une belle statue d'Apollon, tenant sa harpe, & accompagné d'un Cupidon; on a découvert aussi une bête fauve en albâtre, mais mutilée en plusieurs endroits. On a trouvé encore plusieurs monumens antiques dans les excavations qui se font à la maison de campagne des sieurs Jacobini, située dans le territoire de Rome. M. l'Abbé Visconti, Commissaire-sur-Intendant des Antiquités de Rome, s'étant rendu sur les lieux pour les examiner, a estimé d'un prix considérable deux enfans endormis, ayant la main droite appuyée sur deux canards, & une tête d'Hercule le jeune.

V I I.

Dom François Pica, Prêtre du Royaume de Naples, a fabriqué à Rome une porte harmonique, qui fait entendre lorsqu'on l'ouvre, un morceau exécuté par quatre instrumens, & lorsqu'on la ferme, un autre morceau à *sourdine*. Cette porte, dont l'harmonie est formée d'un contrepoint parfait, offre un ma-

AVRIL. 1776. 189

gnifique bas-relief, travaillé dans le goût antique.

ANECDOTES.

I.

DANS le tems que le Lord Hume commandoit à Gibraltar, les Algériens avoient pris & retenoient un vaisseau Anglois. En conséquence le Lord dépêcha M. Popham en qualité d'Ambassadeur, pour demander la restitution du vaisseau, & assurer le Dey que s'il n'étoit pas rendu, les Anglois bombarderoient la place. » Je voudrois » savoir, dit le Dey, combien l'Angle- » terre dépenseroit pour ce bombarde- » ment. — Pourquoi, repliqua l'En- » voyé... Mais cela pourroit coûter en- » viron 50000 livres. — Eh bien, Mon- » sieur, dit le Dey, faites mes compli- » mens au Lord Hume, & dites-lui que » je brûlerai Alger pour la moitié de cette » somme. »

I I.

Trait de générosité.

Lors du tremblement de terre , qui fit tant de ravages en 1770 dans l'île de Saint-Domingue , une négresse du Port-au Prince se trouvoit seule dans la maison de ses maîtres avec leur enfant qu'elle allaitoit ; la maison s'écrouloit , chacun avoit cherché son salut dans la fuite ; elle ne pouvoit en faire autant sans exposer les jours de son nourrisson ; elle aimâ mieux se sacrifier pour lui , en faisant de son corps une espèce de voûte ; elle reçut sur elle avec un courage héroïque les descombres de la maison ; l'enfant fut sauvé , mais l'infortunée négresse mourut quelques jours après , victime de sa générosité.

I. I I.

Le Chevalier d'Esclainvillers, Lieutenant-Général des Armées du Roi , se voyant emporter par un boulet de canon aux lignes d'Arras , dans le siècle dernier , une jambe de bois substituée à celle qu'il

A V R I L. 1776. 191

avoit perdue dans une autre affaire, dit,
sans s'émouvoir: *te voilà bien gâté,*
car j'en ai une autre dans mon charriot.

I V.

On fait que le célèbre Pope étoit petit
& fort mal bâti. Son juron favori étoit :
Dieu me corrige! S'étant un jour servi de
cette expression en disputant avec un co-
cher de la place : « Dieu vous corrige !
» dit le cocher; il auroit la moitié moins
» de peine à en faire un tout neuf. «

V.

Un Marchand présenta un jour à Phi-
lippe II, Roi d'Espagne, un diamant
qu'il venoit d'acheter dix mille écus.
Philippe ne concevant pas qu'un simple
particulier eût pû être assez insensé pour
payer si cher un semblable bijou : *Quelle*
folie, lui dit-il brusquement, d'employer
une si grosse somme à une telle acqui-
sition ! Sire, repartit encore plus brus-
quement l'acheteur, je savois qu'il y avoit
un Philippe au monde. Philippe, agréa-
blement surpris d'une telle réponse, se
laissa si fort éblouir par cette flatterie,

192 MERCURE DE FRANCE.

qu'il prit le diamant, & fit compter cent mille écus au Marchand.

V I.

Barisdale, fameux Chef de Brigands dans les Isles Hébrides, en Angleterre, porta sa profession au plus haut degré de perfection dont elle soit susceptible. Il avoit établi chez lui une espèce de bureau d'assurance, & moyennant une certaine somme, il prenoit sur son compte tous les vols qui pourroient se commettre dans son canton. Ceux qui ne se faisoient pas assurer étoient volés tous les jours, & il falloit qu'ils lui payassent une somme considérable pour avoir leur bien. Ces impositions lui firent un revenu prodigieux. Sa troupe étoit une espèce de Maréchaussée; quand un étranger voloit sur son domaine, il le faisoit arrêter par ses brigands & le livroit à la Justice.



AVIS.

A V I S.

I.

Le Trésor de la Bouche.

La fleur Pierre Boëquillon, Marchand Gantier Parfumeur à Paris, à la Providence, rue St Antoine, entre l'Eglise de St Louis de MM. de Sainte Catherine & la rue Percée, vis-à-vis celle des Ballons, annonce au Public qu'il a été reçu & approuvé à la Commission Royale de Médecine, le 12 Octobre 1773, pour une liqueur nommée le *trésor de la bouche*, dont il est le seul compositeur. Ses admirables vertus la font préférer, en lui établissant une très grande réputation. La propriété de sa liqueur est de guérir tous les maux de dents quelque violens qu'ils puissent être, de purger de tout venin, chancre, abcès & ulcère, enfin de préserver la bouche de tout ce qui peut contribuer à gâter les dents; elle les conserve même quoique gâtées. Cette liqueur a un goût très-agréable. L'Auteur en reçoit tous les jours de nouveaux suffrages par des certificats que lui envoient sans cesse les personnes de la première distinction. L'Auteur a des bouteilles à 10 l. 5 l. 3 l. & 1 l. 4 l. Il donne la manière de s'en servir, signée & paraphée de sa main; il met son nom de baptême & de famille sur l'étiquette des bouteilles, ainsi que sur le bouchon, marqué de son cachet, & un ta-

II. Vol.

I

154^e MERCURE DE FRANCE.

bleau au dessus de la porte, pour ne pas se tromper. Il vend aussi le véritable tafferis d'Angleterre, propre pour les coupures & brûlures, approuvé par MM. de la Commission de Médecine, le 31 Juillet 1773. L'Auteur prie de lui affranchir le port des lettres.

I I.

Chocolat.

Le sieur Roussel, Marchand Epicier, dans l'Abbaye St Germain-des-Prés, en entrant par la rue Sainte Marguerite, attenant à la Fontaine; considérant que l'usage du chocolat devient ordinaire, tant pour la santé que pour l'agrément, assuré d'ailleurs de la bonté de sa fabrique, par les témoignages & les applaudissemens de plusieurs personnes de distinction & de goût, qui lui ont conseillé de le faire connoître; il donne avis au Public qu'en qualité de Citoyen qui veut être utile à ses Compatriotes, & pour éviter toute surprise, il fait mettre sur chaque pain de chocolat sortant de sa fabrique, l'empreinte de son nom & sa demeure.

Le prix du chocolat de l'anté de la meilleure qualité, est de 3 livres; avec une demie vanille, 3 livres; celui à une vanille 4 livres; & 5 liv. pour celui qui est à deux vanilles.

Tant pour la facilité que pour l'avantage des personnes de Province, le sieur Roussel prévient qu'il fera tous les envois aux mêmes prix ci-dessus, francs de port, pourvu qu'on lui fasse reço

AVRIL 1776. 175

mettre les fonds & que l'envoï soit de douze livres au moins ; avec l'adresse exacte de la destination.

III.

Nouveaux Baromètres réduits & portatifs.

Le sieur Goubert, Constructeur d'Instrumens de Physique, rue Dauphine à Paris, vis-à-vis celle d'Anjou, déjà connu par différens ouvrages, a imaginé depuis peu une nouvelle espèce de baromètre réduit, très-analogue au baromètre simple, & beaucoup plus juste que les baromètres en liqueurs à quatre boules ; on apperçoit la marche de ce baromètre vers le haut d'une colonne de mercure, de 17 pouces de haut, & les variations de cet instrument sont aussi grandes & aussi exactes que celles d'un baromètre simple. Sans entrer ici dans le détail des avantages que ce baromètre a sur ceux de son espèce, il suffit de dire qu'il est susceptible d'ornemens de tout genre, & qu'on peut le placer dans des endroits de peu de hauteur. L'Auteur les porte lui-même à la campagne à cause des précautions qu'il faut prendre pour les transporter.

On trouve aussi chez lui des baromètres d'observation très portatifs & très-exacts ; des baromètres à cadrans de plusieurs modèles & grandeurs sculptés, dorés & finis avec goût ; des thermomètres de comparaison, & des pese-liqueurs de toute espèce ; ainsi qu'un nouveau tableau

196. MERCURE DE FRANCE.

des gradations du thermomètre en 28 échelles, contenant un thermomètre en personne, divisé suivant une des vingt-huit méthodes, & qu'on peut déplacer à volonté pour faire ses observations, & généralement tout ce qui concerne la barométrie.

Son laboratoire est rue Mâcon, quartier Saint André-des Arts, dans la longue allée, au fond de la cour, au premier.

I V.

Oranges de Malte.

Madame Savoye, rue Thérèse, au coin de la rue Sainte Anne, butte S. Roch, donne avis au Public qu'elle a reçu des oranges de Malte, qu'on en trouvera chez elle jusques au mois de Juin, & qu'en lui écrivant elle se charge de les envoyer aux personnes qui lui en demanderont, Elle a reçu aussi nouvellement du même pays, de la bonne eau de fleur d'orange double.

V.

Le Propriétaire de la Manufacture de Faïence de Sceaux, érigée sous la protection du Roi depuis trente ans, & soutenue par privilège de Sa Majesté, ayant été plusieurs fois averti que le nouvel établissement fixé au Bourg la Reine, contre dudit Sceaux, avoit fait croire au Public qu'il s'étoit déplacé ou bien avoit cessé ses tra-

Vaux, il croit devoir le prévenir que loin d'avoir interrompu sa fabrique, il y a joint une porcelaine qui, en réunissant les qualités de sa faïence, déjà connues, lui permet d'exécuter toutes les pièces que l'on peut lui commander dans tous les genres possibles. Son entrée principale est en face du petit Château de S. A. S. Mgr le Duc de Penthièvre, près la porte du parc.

V I.

M. Coulon, seul Expert aux écritures approuvé de l'Académie Royale des Sciences, donne avis à ceux qui font des recherches pour découvrir les successions qu'ils croient leur appartenir, que depuis nombre d'années il s'applique à faire une collection de celles qui ont été annoncées dans les différens papiers publics, depuis trente ans jusqu'à ce jour. Cette multitude de successions ne peut que faire plaisir à ceux qui en font les recherches, puisqu'elle leur évite beaucoup de peine & de frais.

On trouve M. Coulon chez lui; rue du Bacq, près les Jacobins, depuis sept heures du matin jusqu'à dix, & depuis deux jusqu'à cinq.

V I I.

Horlogerie.

Le sieur Desroches, demeurant à Courfemay, près Sens, qui a fait une étude particulière de la

l iij

grosse horlogerie, avertit le Public qu'il fait toutes sortes d'horloges horizontales & perpendiculaires pour les Paroisses, Châteaux & Communautés.

Il a inventé des roues particulières pour le travail des détentes, qui les rendent plus actives, moins longues & par conséquent plus durables.

Il a chez lui une horloge perpendiculaire, travaillée suivant cette méthode, sonnant les heures & demi-heures, qui, placée à vingt-cinq pieds de hauteur, ne se monte que tous les huit jours; à six pieds, toutes les vingt-quatre heures, & peut porter un marteau pour frapper sur les plus gros timbres; le cadran marque les minutes; le mouvement & la sonnerie sont sur des montans différens, plus aisés à nettoyer: enfin elle est traitée avec tout le soin & la solidité possibles. Il en fera caution le temps convenable; il répare les anciennes & les nettoye. Il se transportera à juste prix par tout où on le demandera, & soumet ses ouvrages à l'examen le plus scrupuleux; il ne demande que moitié lorsqu'elle sera posée, & offre le crédit d'un an pour l'autre moitié.

Ledit sieur Desroches s'offre & propose au Public d'en faire qui ne se monteront que tous les mois, placées à trente pieds de hauteur, & à six pieds tous les huit jours, sonnant les quarts & avant-quarts, à répétition si on les desiroit telles.

VIII.

Madame Meugnot avertit le Public qu'elle possède le secret de conserver les oiseaux, les quadrupèdes, les poissons, les insectes, & généralement tout ce qui tient à l'histoire naturelle; elle les préserve des mites & des insectes, sur-tout du scababé rongeur. Elle fait des envois dans toute la Province; elle prie d'affranchir les ports de lettres. Elle demeure rue Pastourelle, chez le Marchand de Vin, à l'Image S. François, au Marais.

IX.

Le sieur la Roche, Ingénieur, croit devoir annoncer qu'il travaille depuis long-temps à une carte de France en relief, qui sera de forme circulaire & d'un diamètre de plus de trente pouces; quoique l'Auteur n'ait eû aucun modèle à suivre, & qu'il soit l'inventeur de cet ouvrage, il se flatte qu'on y trouvera toute la perfection nécessaire; on pourra juger de l'utilité & de l'agrément de cette carte par le Prospectus qui paroîtra incessamment.



NOUVELLES POLITIQUES.

De Constantinople, le 17 Février 1776.

LES Commissaires Autrichien & Ottoman ont repris leurs conférences sur l'objet de la démarcation des limites en Moldavie. On a lieu de se flatter que les difficultés qui ont empêché jusqu'à présent le succès de cette opération, seront bientôt levées, & que les deux Cours auront la satisfaction de voir régner sur les frontières respectives une tranquillité durable.

Les vexations du Pacha d'Alep ont été portées au point que les Habitans l'ont chassé de la Ville. La Porte a envoyé un Salahor pour lui ôter les Trois Queues & le forcer à la restitution de ses rapines. Elle a en même temps envoyé des ordres pour qu'on coupât la tête à l'ancien Pacha de Bagdad, & qu'on l'apportât à Constantinople.

Le Grand-Visir a donné, le 8 de ce mois, le dîner de cérémonie au Prince Repain, Ambassadeur extraordinaire de Russie, qui a été revêtu à cette occasion d'une pelisse de samour : le Grand-Visir lui a fait présent d'une montre enrichie de diamans, & l'on a distribué aux personnes de la suite quelques pelisses d'hermine & un grand nombre de kerékés. Le Capiran-Pacha a aussi donné hier un repas de cérémonie au même Ambassadeur, & le Kiaya Bey, le Janissaire Aga, le Tes-

serdar & le Reis Effendi se disposent à lui rendre les mêmes honneurs.

De Varsovie, le 2 Mars 1776.

Le Colonel Baron de Stegers est parti d'ici le 23 du mois dernier, pour Vienne, où il est chargé de porter le Traité des limites signé par les Plénipotentiaires de la République & par l'Envoyé de l'Impératrice-Reine. Ce Traité, qui vient de paroître, est encore plus favorable à la Pologne qu'on ne l'avoit espéré.

De Stockholm, le 12 Mars 1776.

Un Teinturier & un jeune Chimiste de cette Ville sont parvenus à donner au coton que l'on tire de l'Asie, la couleur écarlate; ils ont présenté l'un & l'autre l'essai de cette teinture à Sa Majesté, qui a récompensé leurs travaux utiles, & qui attache un prix plus grand encore à la communication qu'ils feront de leurs procédés au Collège du Commerce.

De Londres, le 14 Mars 1776.

Avant la fin du mois de Mai prochain il y aura cinquante frégates en Amérique qui formeront une chaîne le long de ce Continent pour empêcher toute communication avec les Insurgens.

Les vaisseaux qu'on équipe actuellement pour l'Amérique auront leur complet d'hommes sur le

h w

piéd de guerre & seront avitaillés pour six mois. On tirera un détachement de Matelots de l'Hôpital de Greenwich pour les mettre à bord des bâtimens de garde, afin de pouvoir répartir sur les vaisseaux destinés pour ce pays, le nombre d'hommes dont ils auront besoin.

Hier il a été expédié des ordres au Bureau d'Artillerie de Wolwich de fournir à chacun des soldats tirés du troisième Régiment, deux cents soixante cartouches avant de s'embarquer, ce qui fait cent cartouches de plus que ce qu'on a toujours donné à un soldat en temps de guerre.

On a des avis qu'il y a de la division entre le Congrès-Provincial & le Congrès Général. Ces démêlés pourroient avoir des suites fâcheuses qu'on travaille à prévenir ; le sieur Hancock est attendu pour cela à New-Yorck.

Les Habitans de Philadelphie ont pris toutes les précautions possibles pour se défendre contre l'attaque des Royalistes. Ils ont bâti des forts jusqu'à huit milles en avant sur la rivière, & outre une forte Garnison qui est dans la Ville, on assure que les Insurgens peuvent rassembler en peu de temps jusqu'à quarante mille hommes.

La dette des Colonies pour leur dépense militaire montera le 25 Avril prochain à 1,296,746 liv. sterl.

Les Hessois sont destinés, à ce qu'on dit, pour le Canada, parce qu'ils seront à une plus grande distance que par-tout ailleurs des établissemens allemands qui sont nombreux dans les autres parties de l'Amérique.

De Gènes, le 11 Mars 1776.

On mande de Milan que la Salle du grand Théâtre de l'Opéra a été entièrement réduite en cendres, & que la Régence de cette Ville a fait ariêter plusieurs particuliers soupçonnés d'avoir été les auteurs de ce désastre, qui a coûté la vie à quatre personnes, & où plusieurs autres ont été dangereusement blessés.

De Madrid, le 19 Mars 1776.

Le Roi ayant désiré répandre les lumières de l'Evangile parmi les Indiens qui habitent les côtes & les terres les plus reculées de sa domination, au Nord de la Californie, & qui sont plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie, avoit vu avec satisfaction les heureux succès des deux expéditions par mer & par terre exécutées en 1769 & 1770, & dans lesquelles on a fait la découverte, à la hauteur de 36 degrés 40 minutes de latitude, du Port de Montecrey, où ont été établis un Préside & une Mission sous l'invocation de Saint-Charles. Sa Majesté, animée du même zèle, ordonna en 1774 une nouvelle expédition, qu'Elle confia à la Frégate *Santiago*, commandée par l'Enseigne Don Juan Perez : cet Officier s'est avancé jusqu'à 55 degrés 49 minutes de latitude, & s'est approché des côtes de ce parage, où il a trouvé des Indiens très-humanisés, d'une physionomie agréable & habitués aux vêtemens. Ces premiers succès ont déterminé Sa Majesté à envoyer au Port de San-Blas, dans la Nou-

l vj

velle-Galice, des Officiers de Marine, chargés
 de pousser cette navigation & ces découvertes
 aussi loin qu'il sera possible. En conséquence,
 le Lieutenant de Vaisseau Don Bruno d'Eceta,
 commandant *le Santiago*, le Lieutenant de Fré-
 gate Don Juan Francisco de la Bordega, com-
 mandant la Golette *la Sonora*, sont partis de
 ce Port de San Blas au commencement de 1776,
 en même-temps que Don Juan d'Ayala, aussi
 Lieutenant de Frégate, commandant le Paque-
 bot *le Saint Charles*, mettoit à la voile pour
 Monte-Réy. Le premier est arrivé à 30 degrés
 de latitude, le second à 58, & le troisième à
 37 degrés, 42 minutes. Ils ont pris connoissance
 dans ce voyage de la côte intermédiaire & des
 différens parages de cette côte, du grand Port
 de Saint François, ainsi que de diverses rivières,
 où ils ont trouvé beaucoup d'Indiens, d'une
 douceur & d'une sociabilité surprenantes. Les
 fruits de cette expédition sont dus principale-
 ment au zèle distingué que Don Antonio-Marie
 Bucarelli, Vice-Roi de la Nouvelle Espagne,
 n'a cessé de montrer dans toutes les occasions
 pour le service de Sa Majesté, & pour la réussite
 de ses sages entreprises. Sur le compte favora-
 ble que ce Vice-Roi a rendu à Sa Majesté du
 succès de la dernière expédition dont on vient
 de parler, & de la conduite des Officiers de Ma-
 rine & des Pilotes à qui elle a été confiée, Sa
 Majesté a élevé le Lieutenant de Vaisseau Don
 Bruno d'Eceta au grade de Capitaine de Frégate,
 & les Lieutenans de Frégate Don Juan-Manuel
 Ayala, & Don Juan-Francisco de la Bordega à
 celui de Lieutenans de Vaisseaux; l'Enseigne de
 Frégate Don Juan Perez à celui de Lieutenant

de Frégate ; & a nommé Enseignes de Frégate les Pilotes Don Joseph Canizares & Don Francisco Maurelle.

De la Haye, le 22 Mars 1776.

Tous les Corps de Troupes que l'Angleterre tire d'Allemagne pour les faire passer en Amérique, sont en marche ou au terme de leur embarquement. Tandis que le 11 de ce mois les Brunswickois s'établissoient dans les vaisseaux de transport qui leur avoient été préparés à Stade sur l'Elbe, le Colonel Rainsford, Anglois, arrivoit ici, d'où il est parti le 13 pour aller prendre à Hanau, comme Commissaire de Sa Majesté Britannique, la conduite du Régiment du Prince Héritaire de Hesse-Cassel, qui a dû s'embarquer le 16 sur le Mein, descendre le Rhin & continuer sa route par Nimegue : cet itinéraire tracé d'avance avoit eu besoin, pour joindre le Port de Helvoet au-delà de Willemstad, de diverses réquisitions à faire aux différentes Régences de la République, sur le territoire desquelles il s'effectuait, ce qui avoit produit quelques difficultés que l'Ambassadeur d'Angleterre en cette Contrée est parvenu à lever.

Il est venu en Hollande d'autres Commissaires Anglois chargés de fréter quatre-vingts vaisseaux au moins pour compléter le nombre nécessaire au transport des forces Britanniques en Amérique. Le nolisement est, dit-on, de 2600 florins par mois (entre 7 & 8000 liv. de France).

De Paris , le 1 Avril 1776.

Le 26 du mois dernier, les Ecoliers du Collège d'Harcourt ont délivré, à leur Procession du Jubilé, treize prisonniers détenus au Grand Châtelet pour dettes. Ils avoient contribué de leurs menus plaisirs à former la somme destinée pour cet usage. Les jeunes Elèves de ce Collège sont accoutumés à se distinguer dans les occasions importantes. On se rappelle avec quelle sensibilité ils ont contribué au soulagement des pauvres malades dans l'incendie de l'Hôtel-Dieu.

Le Gouvernement ayant autorisé le Commissaire départi en Franche-Comté à donner des gratifications à ceux qui détruiroient des loups, l'espoir des récompenses promises a tellement excité le zèle des habitans de cette Province, que depuis le mois d'Avril de l'année dernière jusqu'à ce jour, ils ont détruit soixante-deux louves, soixante-dix vieux loups, cent trente-huit louveteaux, ce qui fait en tout deux cents soixante-dix loups; il est aisé de concevoir l'avantage considérable qui résulte d'une pareille destruction pour l'agriculture & pour la tranquillité des campagnes. Les gratifications sont de 24 liv. pour une vieille louve, de 18 pour un vieux loup, de 12 pour un loup ou louve de l'année, & de 6 pour chaque louveteau. On a grande attention de faire couper les oreilles à chaque tête d'animal offerte, pour qu'elle ne puisse pas être présentée une seconde fois.

On écrit d'Alençon que le 19 du mois dernier trois habitans de la Paroisse des Baux de Bretheuil, Election de Conches, s'étant rassemblés au Presbytère pour y souper avec les Domestiques du Curé, y mangèrent à sept heures trois quarts une salade, dans laquelle ils avoient confondu de la ciguë avec du céleri & de l'oignon. Une heure après, ils éprouvèrent un engourdissement considérable, d'abord depuis les poignets jusqu'aux coudes, ensuite aux jambes, & enfin par tout le corps. Les trois habitans, dont deux étoient Charpentiers & le troisième Journalier, ayant regagné leur domicile, on accourut à dix heures chercher le Curé, qui n'eut que le temps de les absoudre avant leur mort. En rentrant chez lui, il trouva sa Servante étendue sur le pavé de sa cuisine & morte. Le bruit qu'occasionna cet événement, éveilla deux Valers qui avoient mangé de la même salade, & qui purent à peine arriver jusqu'à l'endroit où ils avoient entendu du bruit: on leur fit avaler sur le champ de la crème & de l'huile, & un Chirurgien qui se trouva là, leur fit prendre de l'émétique qui les a sauvés. On a fait l'ouverture des quatre malheureux qui ont péri en moins de deux heures, & on leur a seulement remarqué l'intestin de l'estomach enflammé.

Le fleur Bouquet, d'Abbeville, dont on a annoncé la nouvelle machine pour supprimer les béquilles, en facilitant les mouvemens des personnes qui ne peuvent se soutenir sur leurs pieds, vient d'en construire cinq très-différentes qu'il livrera aux personnes qui les lui ont demandées,

168 MERCURE DE FRANCE.

lorsqu'il les aura présentées à l'Académie des Sciences. Il prévient le Public qu'il ne reçoit point de lettres qu'elles ne soient affranchies, & qu'il répondra par ordre à celles qu'on lui écrit de tous côtés.

PRÉSENTATIONS.

Le baron de Grandpré, maréchal de camp, revenant de la cour d'Espagne, près de laquelle il a rempli la commission dont il étoit chargé de la part de Sa Majesté, a été présenté, le 24 mars, au Roi & à la Famille Royale, par le comte de Vergennes, ministre & secrétaire d'Etat ayant le département des affaires étrangères.

Le 31, la comtesse de Rully eut l'honneur d'être présentée à leurs Majestés & à la Famille Royale par la marquise de Rully.

PRÉSENTATIONS D'OUVRAGES.

Le 10 mars, le fleur de Gaigue, ancien officier d'infanterie, eut l'honneur de présenter au Roi, à Monsieur & à Monseigneur le comte d'Artois un ouvrage de sa composition ayant pour titre : *Manuel du Journal militaire*.

Le chevalier de Beaurain, géographe ordinaire & pensionnaire du Roi, a eu l'honneur de présenter à Sa Majesté, à Monsieur & à Monseigneur le comte d'Artois, la *Carte maritime des havre & port de Boston & des côtes adjacentes, avec les retranchemens occupés tant par les Anglois que par les Américains*; cette carte a été copiée sur un plan levé par ordre du Gouvernement d'Angleterre.

NOMINATIONS.

Le Roi a nommé la dame Despiés à l'abbaye d'Avenay, archevêché de Reims, vacante par la démission de la dame de Boufflers.

Le 3 mars, le vicomte de Mailly, colonel du régiment d'Anjou, infanterie, a prêté serment entre les mains de Madame pour la place de son premier Ecuyer, en survivante du comte de Mailly, marquis de Neûle.

Le 27, le sieur Vicq d'Azyr, docteur-régent de la faculté de Médecine de Paris, de l'académie royale des Sciences, & le sieur de la Servolle, nommés médecins consultants de Monseigneur le comte d'Artois, ont eu l'honneur de lui être présentés en cette qualité par le comte de Maillé, premier gentilhomme de la chambre de ce Prince, & par le sieur Lieutaud, premier médecin du Roi.

Le premier avril, le duc de Lorges, ancien

210 MERCURE DE FRANCE.

menin du Roi , nommé par Sa Majesté à la lieutenance-générale de la province de Franche-Comté, vacante par la mort de son beau-père, eut l'honneur de faire , en cette qualité ses remerciemens à Sa Majesté.

Monseigneur le comte d'Artois vient de choisir le sieur Monnot, de l'académie royale de Peinture & de Sculpture, pour son premier sculpteur. Cet Artiste est connu par différens morceaux dans lesquels on a remarqué la fierté & la hardiesse du ciseau, jointes à la vérité & à la force de l'expression ; on reconnoît même dans les productions légères de cet Artiste l'enthousiasme de son génie pour les grands caractères. Le choix de Monseigneur le comte d'Artois est une nouvelle preuve du goût éclairé de ce Prince pour les arts , & de la protection qu'il accorde aux talens.

M A R I A G E S.

Le 24 mars , Leurs Majestés & la Famille royale ont signé le contrat de mariage du comte de Rully , avec dame comtesse de Chauvigny , chanoinesse du noble & royal chapitre de Saint-Louis de Metz ; & celui du marquis de Champigny, officier aux Gardes-Françaises , avec demoiselle de Fénélon.

NAISSANCE.

Le Grand Duc de Toscane a notifié au Roi, par sa lettre du 15 mars dernier, la naissance du nouvel Archiduc son fils, né le 9 du même mois.

MORTS.

Marie-Charlotte-Sabine-Joséphine, princesse de Croy-d'Havré, épouse du marquis de Verac, ministre plénipotentiaire de Sa Majesté Très-Chrétienne auprès du Roi de Danemarck, est morte à Copenhague le 27 février.

Marie-Louise d'Escajoul, veuve de Marie-Jacques d'Escajoul, premier lieutenant des Gardes du Corps & Lieutenant général des armées du Roi, est morte le 15 mars dans son château de Capécure en Boulonnois, dans la 95^e année de son âge.

A Bruxelles, ce 14 Mars 1676.

Le Marquis du Chasteler ayant répondu dans différentes Gazettes, à l'article inséré dans celle de France, le 12 de Février, & y ayant avancé qu'il descendoit de Thiery, surnommé d'Enfer, n'a pu voir sans surprise l'article inséré dans le Mercure de France de ce mois, & croit devoir observer que bien loin que Thiery du Chasteler, Seigneur de Moulbais, fils de Ferri & petit-fils de Thiery d'Enfer, soit totalement inconnu aux Auteurs qui ont parlé des descendans de Thiery d'Enfer, il y est au contraire très-bien connu; ceux qui en douteront pourront s'en convaincre en lisant la généalogie de la Maison du Chasteler, imprimée en 1737 dans le second volume de l'Histoire du Comté de Bourgogne, par du Nod, page 558. Ils y verront que Ferri eut d'Isabelle de Joinville, son épouse, Jean & Thiery; ce dernier y est nommément appelé Bailli de Hainaut: or il n'y a jamais eu d'autres Bailli du Comté de Hainaut en 1308 que Thiery du Chasteler, qui de tout temps a été reconnu pour le premier de sa Maison, qui est venu s'établir en Hainaut, où sa postérité subsiste encore aujourd'hui dans les personnes du Marquis du Chasteler & de ses enfans, & du Marquis du Chasteler, Seigneur du Moulbais, son frère.

Ceci suffit pour répondre à l'article des différents Journaux; mais le Marquis du Chasteler

espoiroit le manquer à lui-même s'il ne justifiât pas démonstrativement la descendance de Thiery d'Enfer, c'est ce qui l'engagera à faire imprimer les titres de la Maison, & indiquer à chaque titre où il se trouve en original; & pour la commodité de ceux qui désireroient s'éclaircir sans visiter tant de dépôts éloignés, dès que l'impression sera achevée, il déposera les copies collationnées & légalisées des mêmes titres dans quelque dépôt public, où il sera libre à un chacun de se les faire administrer. Le lieu du dépôt & le moment où ils s'y trouveront seront de nouveau annoncés par les papiers publics.

LOTÉRIES.

Le tirage de la loterie de l'Ecole royale militaire s'est fait le 6 Avril. Les numéros sortis de la roue de fortune sont 53, 73, 52, 74, 79. Le prochain tirage se fera le 6 Mai.

T A B L E.

P IECES FUGITIVES en vers & en prose, page 5	
Anhe Erizzo à Mahomet II,	<i>ibid.</i>
La Noir,	8
Le Printemps,	12
Abdolonyme,	14
Epître à Mlle ***.	44
----- Pernetti,	46
Vers à une jeune Demoiselle,	47
A Mde de M***.	48
Conseils à une jeune Marite,	49
A ma Femme,	54
Vers à Mde la Comtesse de S***.	55
Vers en réponse de M. le Président d'Alco,	<i>ibid.</i>
A Messieurs de l'Académie Française,	56
A M. l'Abbé de C.	57
Vers à M. de Carmontel,	59
Explication des Enigmes & Logogryphes,	60
ENIGMES,	<i>ibid.</i>
LOGOGYPHES,	63
Air del signor Bononcini,	65
NOUVELLES LITTÉRAIRES,	79
Mémoire contenant l'Histoire des Jeux Flo- raux,	<i>ibid.</i>
Le parfait Ouvrage,	78
L'Amant de Julie d'Etange,	80
Socrate en délire,	83
Histoire naturelle de Pline,	101
Dissertation sur les attributs de Vénus,	106

A V R I L. 1776. 239

Journal des causes célèbres,	112
Les astuces de Paris,	115
Discours prononcé à l'Hôtel-de-Ville de Lyon,	126
Voyages dans la partie septentrionale de l'Eu- rope,	134
Épître en vers aux François détracteurs de la France,	146
Annonces littéraires,	148
ACADÉMIE.	154
Villefranche	<i>ibid.</i>
Berlin,	158
SPECTACLES.	159
Concert Spirituel,	<i>ibid.</i>
Bruxelles,	161
ARTS.	163
Gravures,	<i>ibid.</i>
Musique,	165
Architecture,	168
Cours de langue Angloise	169
Lettre de M. de Voltaire à M. l'Abbé de la Chan,	170
Lettre de M. l'Abbé Sans à M. Bonafos,	172
Bienfaisance.	177
Variétés, inventions, &c.	181
Anecdotes.	189
Avis,	193
Nouvelles politiques,	190
Présentations,	202
———— d'Ouvrages,	<i>ibid.</i>
Nominations,	209
Mariages,	214
Naissances,	215
Morts,	<i>ibid.</i>
Loterics,	213

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des
Sceaux, le Mercure d'Avril 1776, 2^e vol. Je n'y
ai rien trouvé qui doive en empêcher l'im-
pression.

A Paris, ce 14 Avril 1776.

DE SANCER.

De l'Imp. de M. LAMBERT, rue de la Harpe
près Saint Côme.





